

MELANGES CURIEUX *ET* INTERESSANS,

De divers objets rélatifs à la Physique, à la Médecine, & à l'Histoire naturelle.

Recueillis par M.... Docteur en Médecine.

(H. Haguenot)



A AVIGNON,

Chez JOSEPH ROBERTY, Imprimeur-Libraire de la Ville.

M. DCC. LXIX.



PRÉFACE.

L'Homme fut toujours une énigme impénétrable à ſes propres yeux : vivre heureux ſur la terre, & auſſi long-tems qu'il lui eſt poſſible, en reculant le terme fatal qui égale tous les Etres, tel eſt le deſir ardent qui l'anime dans toutes ſes démarches: cependant par un aveuglement déplorable, il ne fait aucun uſage des moyens qui ſe préſentent à lui ; il paroît inſenſible à ſa conſervation, tandis qu'il pourroit y contribuer avec facilité ; en un mot il néglige les reſſources les plus ſalutaires, & qui naiſſent, pour ainſi dire, ſous ſes pas ; dès-lors c'eſt en vain que des hommes laborieux & jaloux du bonheur de leurs ſemblables, conſacrent leurs travaux à la recherche de la vérité : le vulgaire ferme les yeux à leurs découvertes, ou s'il eſt frappé de leur autorité, il ſe contente de les admirer un inſtant, & bientôt il en perd le ſouvenir ;

cette contradiction, appanage ordinaire de l'humanité, est aisée à expliquer. Nous voudrions conserver nos préjugés, nos habitudes, nos goûts, & jouir en même tems des avantages précieux que la Philosophie nous procure tous les jours. Insensés que nous sommes ! nous ne faisons pas réflexion que cet heureux accord sera incompatible, tant que nous ne marcherons point à la lueur du flambeau de la vérité. Disons-le hardiment, ou il faut renoncer au bonheur d'être éclairés sur une foule d'objets intéressans, ou sécouer un joug honteux qui nous avilit ; l'alternative est indispensable, & les seules lumieres de la raison nous démontrent l'importance de ce choix. Si tous les hommes ne sont point également frappés de la nécessité d'opter entre ces deux parties, c'est qu'esclaves du préjugé, ils chérissent le bandeau qu'une éducation barbare a mis sous leurs yeux, c'est qu'ils préférent une ignorance orgueilleuse, à une science exacte & solide ; en un mot, c'est parce qu'il

en coûteroit de soins & de travaux pour s'instruire, & qu'on aime mieux croupir dans une honteuse indolence.

Pour nous sensibles à nos véritables intérêts, ne nous contentons point de déplorer en secret ces erreurs, tâchons de les détruire; ne désespérons point d'y parvenir, & de voir la lumiere se répandre peu à peu sur la terre. L'ouvrage s'opére lentement, il est vrai, mais avec solidité: l'arbre que vous avez planté, ne s'éleve point au gré de vos desirs: vous voudriez le voir porter tout-à-coup des fruits abondans; vous êtes injustes dans vos plaintes: tandis qu'il vous paroît retardé dans son accroissement; il pousse des racines profondes & vigoureuses, & bientôt il élevera une tête altiere, capable de résister aux vents & à la tempête. Ainsi à mesure que les découvertes utiles se multiplient, le nombre des Partisans de la vérité s'augmente, leurs ouvrages sont autant des traits de lumieres qui dissipent les ténébres, & qui inspirent l'amour de la sagesse. Glorifions-nous

donc de contribuer à renverser l'idole de l'ignorance, & à rendre les hommes plus éclairés & plus raisonnables : en multipliant sans cesse les ressources nous serons les bienfaiteurs de l'humanité ; dans cette vue nous avons rassemblé plusieurs ouvrages propres à dissiper des préjugés dangereux, ou à établir des vérités utiles. Nous ne vanterons point suivant l'usage l'excellence de ce recueil ; nous laissons au public le soin de l'apprécier ; il nous suffit de dire qu'un chacun dans quelque état que la Providence l'ait placé, peut y puiser des connoissances très-avantageuses. L'amour de l'humanité a inspiré ces mémoires à leurs différens auteurs ; animés par le même motif, nous les réunissons en un seul volume comme autant de rayons bienfaisans qui tendent au même centre : nous ne prétendons point à la gloire d'être auteur : on l'acquiert aujourd'hui trop facilement pour qu'elle nous flatte : le seul desir d'être utile à nos semblables, voilà l'unique objet que nous nous proposons : mais

pourquoi n'avons-nous pas tous également la volonté de nous éclairer les uns les autres, de nous ſoutenir, de nous aider dans nos différentes ſituations ? Pourquoi la ſociété n'offre-t-elle pas l'image de cet empire fortuné qui n'a exiſté que dans l'idée d'un excellent citoyen ? C'eſt qu'enivrés par l'orgueil, nous enviſageons nos ſemblables comme indifférens à notre bonheur, & dès-lors toutes nos affections ſe bornent à notre individu. Soyons plus équitables, & rendons à ces hommes généreux qui ont le courage de conſacrer leurs veilles à notre inſtruction, le tribut d'admiration que la reconnoiſſance nous inſpire. En jouiſſant du fruit de leurs travaux, ſouvenons-nous qu'ils ont contribué à nous rendre heureux; faiſons encore plus pour leur gloire; exécutons les nobles projets, les ſages vues qu'ils ſe ſont propoſés en compoſant leurs écrits. On ſera convaincu, à la lecture de ce recueil, de la juſteſſe des vérités que nous avons établis dans cette préface. Voyons-nous en effet que depuis

que le mémoire ſur le danger des inhumations dans les Egliſes a paru, on ſe ſoit occupé fort ſérieuſement de détruire un abus auſſi dangereux? Pluſieurs années ſe ſont écoulées déjà, & on n'a encore rien fait en faveur des malheureuſes victimes qui ſont tous les jours expoſées à périr dans nos Egliſes. D'où vient cette cruelle indifférence ? Miniſtre du Très-Haut pourriez-vous nous en dire la raiſon, vous qui, établis médiateurs entre Dieu & les hommes, devez à ſon exemple en être les bienfaiteurs? Ne ſeroit-ce point à vous à élever la voix contre un abus auſſi funeſte à la ſociété ? Et ſi vous gardez le ſilence au milieu de ſcenes tragiques dont vous êtes ſouvent les témoins, voudriez-vous nous faire croire qu'ennemis de la vérité vous en rédoutez la lumiere, ou qu'inſenſibles au ſort des humains vous n'êtes occupés que des choſes céleſtes ? Non : nous aimons mieux penſer que juſqu'à préſent les obſtacles ont été inſurmontables ; nous croyons volontiers que

ſecondant enfin le zele des ſages Magiſtrats qui viennent de s'occuper d'un objet auſſi important, vous les fairez diſparoître, que vous renouvellerez dans notre ſiécle un uſage établi dans la primitive Égliſe, & qu'une foule de raiſons plus ſolides les unes que les autres vous oblige d'adopter : il ſeroit à ſouhaiter également que les uſages attaqués dans le troiſieme & le quatrieme morceau de ce recueil, fuſſent abolis : la patrie y gagneroit infiniment par la conſervation d'une multitude de Citoyens dont on ne reconnoît le beſoin que dans le moment où la mort nous les a ravis ; en continuant de parcourir ces mémoires, quelles nouvelles preuves n'acquerra-t-on point de la contradiction de l'eſprit humain ? On y verra que dans cette partie eſſentielle, qui eſt deſtinée à la conſervation de notre être, l'entêtement, la honte de revenir ſur ſes pas, les préjugés de l'éducation, l'ignorance des nouvelles découvertes, la gloire des tentatives, ſont la cauſe d'une infinité de bévues, d'au-

tant plus dangereuſe qu'il ne s'agit préciſément que de la vie : objet de peu d'importance, ſans doute, aux yeux de certains gens, puiſqu'on les voit toujours faux dans leurs principes, toujours en contradiction avec les plus grands hommes, toujours attachés à une routine obſcure, en un mot toujours éloignés des ſentiers de la vérité ; ſi nous oſions leur donner un conſeil, nous leur dirions, ſoyez moins attentifs à plaire qu'à détruire les maux qui nous affligent, moins jaloux d'une réputation ſouvent équivoque, que des éloges des malheureux que vous aurez ſoulagés ; en un mot cherchez plûtôt à mériter la vénération des ſiécles par votre bienfaiſance, qu'à vous attirer la gloire de bel eſprit, par des manieres & une conduite indignes de la nobleſſe de l'art que vous profeſſez : les autres parties de ce recueil n'offrent pas des objets moins ſatisfaiſans ; & ſi on veut en convenir, on avouera ingénument qu'un chacun peut acquérir à leur lecture des connoiſſances très-utiles ſur des choſes rélatives à l'é-

conomie animale. La plûpart des maladies qui ravagent la terre ne doivent d'ordinaire leur origine qu'à l'ignorance où on est des propriétés des alimens dont on se nourrit ; en mettant sous les yeux d'un chacun le danger de cette ingnorance, on obvie à plusieurs inconvéniens, & dès-lors on introduit dans la société plus de desir de s'instruire, plus d'amour des vérités utiles, plus de circonspection dans les démarches ; on extirpe enfin des vices bas & rampans qui ne déshonnorént pas moins les grands que les petits, & dont les suites souvent funestes sont des preuves convaincantes du besoin qu'on a d'être éclairés ; tout ce qui tend à détruire des passions avilissantes, ou à établir le régne de la vertu, doit être cher aux yeux du sage, & mérite d'être accueilli ; c'est dans cette seule vue que nous publions ce recueil, s'il est gouté du public & qu'il daigne s'en occuper, nous lui donnerons une suite : plusieurs piéces intéressantes éparses en différens volu-

grands fraix, nous ſerviront à le continuer; aux différentes piéc es rélatives à la phyſique, à l'hiſtoire naturelle, nous avons ajouté une rélation très-intéreſſante ſur les révolutions de la Perſe, depuis 1722 juſqu'en 1735. Ce morceau paroîtra peut-être déplacé ici : nous en conviendrons ſi on veut, mais le deſir de conſerver une hiſtoire qui n'a point encore été imprimée, nous a fait paſſer ſur toutes les conſidérations : cette rélation eſt d'autant plus précieuſe que l'auteur avoit fait un long ſéjour à Iſpahan, & qu'il ne raconte que ce qu'il a vu ;

Eloigne de ton cœur la crainte aviliſſante.
Livre à la vérité ton ame indépendante :
Oſe lui conſacrer tes talens & tes jours,
L'atteſter dans les fers, & même dans les cours,
L'annoncer ſans orgueil ainſi que ſans ſyſtéme ;
Et crois en la cherchant t'approcher de Dieu même,
Tu ſeras Philoſophe, &c.

M. de la Harpe : diſcours en vers qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de jeux floraux de Toulouſe.

MELANGES



MEMOIRE
SUR
LES DANGERS
DES
INHUMATIONS.

Par Mr. HAGUENOT.

LA Société royale (1) ne se borne pas à l'étude de l'histoire naturelle de cette province du Languedoc, dont elle fait à la vérité son principal objet : elle porte encore ses vues sur tout ce qui paroît avantageux à ses habitans, & elle saisit avec empressement toutes les occasions de marquer son zele pour l'utilité publique.

Ce que je vais dire contre l'usage abusif d'enterrer dans les Eglises est de ce genre. Plusieurs exemples (2) funestes de person-

(1) De Montpellier.

(2) Il y a environ vingt ans qu'une personne mourut subitement dans une des caves communes de la paroisse Notre-Dame de cette ville. Plusieurs Enter-

nes étouffées subitement dans les caves des Eglises pendant les inhumations, m'avoient porté depuis long-tems à traiter cette matiere ; mais j'avouerai ingénument que le peu de succès que je pouvois attendre, en voulant détruire un usage presque universellement autorisé, m'avoit empêché jusqu'ici de suivre ce projet. La catastrophe suivante m'a déterminé à l'exécuter ; & la simple exposition du fait suffira aux personnes les moins intelligentes, pour faire voir combien il est dangereux d'ensevelir dans les Eglises.

Je m'estime heureux, en traitant un sujet qui intéresse le bien public, de parler devant l'illustre Président des Etats de cette province, si capable de peser la solidité de mes raisons, & dont le cœur paternel & pastoral peut suggérer les moyens de prévenir les inconvéniens que je me crois obligé de faire craindre.

Le 17 Août 1744, vers les six heures du soir, on fit l'inhumation du Sr. Guillaume Boudou, habitant de cette ville & Pénitent blanc, dans une des caves communes de l'Eglise paroissiale Notre-Dame. Pierre Basalgette Porte-faix, qui n'avoit jamais enseveli dans cette Eglise, fut em-

reurs m'ont assuré que la même chose étoit arrivée dans différentes Eglises, & que bien des gens se trouvoient mal en entrant dans les caves, ou lorsqu'on venoit à les ouvrir. J'ai sçû par des Enterreurs dignes de foi, qu'il étoit arrivé de semblables accidens dans d'autres villes, en enterrant dans les caves communes.

ployé par l'Enterreur de la Confrairie des Pénitens pour faire sa fonction : à peine fût-il descendu par une échelle au fond de la cave, qu'on s'apperçût qu'il étoit agité de mouvemens convulsifs, & un instant après on le vit étendu & sans mouvement. Alors un Frere pénitent, nommé Joseph Sarrau, âgé d'environ 18 ans, fils du Sr. Sarrau, Maître Chirurgien de cette ville, s'offrit pour retirer ce misérable : il eut auparavant la sage précaution de se faire tenir par le bout de son sac & par son cordon, qu'il donna à un autre Frere pénitent : cette précaution lui sauva la vie ; car à peine eut-il saisi l'habit du Porte-faix, qu'il perdit la respiration : on s'apperçut qu'il levoit les mains en haut, & l'on comprit qu'il se trouvoit mal ; on le retira sur le champ à demi-mort ; bientôt il reprit ses sens, mais il lui resta une espece de vertige & d'étourdissement, qui le firent tomber un quart d'heure après en défaillance avec des mouvemens convulsifs, accident qu'il crut devoir attribuer en partie à la frayeur que lui causa la mort de deux autres personnes, qui descendirent avant lui dans la cave ; on l'emporta chez lui ; il eut pendant toute la nuit des foiblesses, des tremblemens dans tout le corps, & une palpitation de cœur, qui disparurent par une saignée & par quelques remedes cordiaux. Le danger qu'il avoit couru, & la pâleur extrême du visage qu'il conserva pendant dix ou douze jours, le firent appeller par ses amis, *le Ressuscité*. Jean Molinier, au-

tre Frere pénitent de la même confrairie, animé du même zele, eut le courage de s'expoſer : comme celui-ci ſuffoqué à l'entrée même de cette cave, il fit ſigne ſur le champ qu'on lui donnât la main ; quelques Confreres pénitens la lui tendirent ; il en ſortit ſi pâle & ſi défiguré, qu'on jugea qu'il auroit péri, ſi on l'y avoit laiſſé un inſtant de plus. Robert Molinier ſon frere, plus robuſte & plus vigoureux, ne fut point intimidé par ces trois exemples, il crut pouvoir braver le danger, & ſuivre les mouvemens que ſa charité lui inſpiroit, mais il en fut bientôt la victime, & mourut preſque auſſi-tôt qu'il fût deſcendu au fond de la cave. Enfin cette ſcene tragique fut terminée par la mort de Charles Baſalgette, autre Porte-faix, frere de Pierre Baſalgette qui étoit reſté dans la cave : ſon amour fraternel lui coûta la vie; car étant deſcendu dans le deſſein de ſauver ſon frere par préference, il s'efforça de ranger le corps de Robert Molinier qui étoit par deſſus, ce qui fut cauſe qu'il demeura plus long-tems dans la cave; l'oppreſſion qu'il ſentit, l'obligea de ſe retirer & d'en ſortir : il crut alors qu'à la faveur d'un mouchoir imbibé d'eau de la Reine d'Hongrie, qu'il mit entre les dents, il ſe garantiroit du danger ; il deſcendit une ſeconde fois ; cette précaution lui fut inutile ; on le vit bientôt remonter l'échelle en chancelant, & au troiſieme échellon tomber à la renverſe, ſans donner aucun ſigne de vie. L'on comprit pour lors, mais un peu trop tard, que

c'étoit courir à une mort certaine, que de descendre dans cette cave ; la mauvaise odeur qui s'en exhaloit, faisoit craindre la malignité de la vapeur, & la mort de ces trois personnes avoit tellement épouvanté les esprits, que malgré les vives exhortations que les Prêtres faisoient aux assistans de sécourir leur freres, personne n'osa plus s'exposer à un pareil malheur, de sorte qu'on eut recours à des crochets pour retirer les trois cadavres. Leurs habits étoient d'une puanteur horrible, mouillés & couverts d'une matiére verte, jaune, & ressemblante à la rouille. (1)

Mr. le Nain, Intendant de cette Province fut bien-tôt informé par les Officiers municipaux d'un si triste & si effrayant événement ; la pénétration de ce grand Magistrat, & son amour pour le bien public, lui firent d'abord envisager la nécessité qu'il y avoit de connoître les qualités de cette vapeur ; il me pria de l'examiner, ce que je fis avec toute l'attention qu'exigeoit de moi le desir que j'ai de lui plaire, d'être utile à ma patrie, & de satisfaire à mes engagemens avec la Societé royale, donc j'ai l'honneur d'être Membre.

(1) Ceux du Sr. Ferran qui fut retiré de la cave presque sur le champ, furent infectés d'une odeur cadavéreuse, après avoir été exposés au serein pendant près de quinze jours : & ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que son corps exhala la même odeur durant tout ce tems, quoiqu'on l'eût depouillé d'abord de tout ce qu'il portoit, & que l'on l'eût lavé avec de l'eau sans pareille.

Pour remplir cet objet, je me transportai à différentes reprises dans l'Eglise Notre-Dame, le 22 Août, le 2 Octobre, & le 6 Novembre suivans. Je crus devoir y tenter les principales expériences que j'ai déjà faites au puits du Village de Perols, *Mephitis*, qui fait mourir les animaux & éteint la flamme, sur lequel j'ai promis de donner un mémoire à la compagnie. Voici en quoi consistent ces expériences.

PREMIERE EXPÉRIENCE.

Toutes les fois que j'ai fait ouvrir la cave, il s'en est élevé une vapeur puante, qui dans peu se répandoit au loin, plus ou moins forte, suivant la différente température de l'air ; puisque j'ai observé que le 22 Août l'odeur étoit presque insupportable à la distance de deux ou trois toises ; qu'alors le linge, la fisselle, les bouteilles même de verre, conservoient long-tems après avoir été introduites une odeur cadavereuse, dont nos habits furent infectés pendant plus de deux heures, au lieu que le 2 Octobre, & le 6 Novembre suivans, cette puanteur permettoit qu'on approchât de l'ouverture de la cave. (1)

SECONDE EXPÉRIENCE.

Je présentai à l'ouverture de cette cave la flamme d'un morceau de papier, d'un

(1) Cette puanteur varie suivant que la cave a été fermée plus ou moins exactement, ou suivant la différence du tems qu'elle a resté fermée.

ſarment, & d'un flambeau de poix allumé, & j'obſervai qu'elle s'éteignoit à l'inſtant, comme ſi ces corps enflammés avoient été plongés dans l'eau, c'eſt-à-dire, ſans laiſſer aucun veſtige de feu.

TROISIEME EXPÉRIENCE.

Différens animaux, des chats, des chiens, des oiſeaux ont été à peine introduits dans cette cave, qu'ils ont parû oppreſſés; à l'oppreſſion ſuccédoit des mouvemens convulſifs dont on les voyoit agités, & dans l'eſpace d'une ou deux minutes, même les plus robuſtes, tels que les chats, perdoient la vie; ceux qui ſont moins vivaces & plus délicats, comme les oiſeaux, expiroient dans l'eſpace de quelques ſecondes.

QUATRIEME EXPÉRIENCE.

Cette vapeur étoit ſi maligne qu'elle conſervoit toutes ſes qualités, même après avoir été puiſée dans des bouteilles que j'avois plongées dans la cave, en ſorte que la flamme s'y éteignoit, & que les animaux y étoient affectés avec cette ſeule différence, que les accidens n'étoient pas ſi violens dans ces bouteilles, ni les effets de la vapeur ſi prompts. Je fis en préſence de Mr. le Nain ces mêmes épreuves, dans une bouteille que j'avois remplie de cette vapeur depuis un mois & demi, & que j'avois eu ſoin de boucher exactement.

Dans les trois ſéances que j'employai pour examiner les effets de cette vapeur,

j'eus pour témoins des experiences que je viens de rapporter, Mr. le Curé de la Paroiſſe, & quelques-uns de ſes Vicaires, Mr. de Sauvages, Profeſſeur en Médecine, & Mrs. Lamorier & Goulard, Maîtres Chirurgiens, tous trois Académiciens de la Societé Royale, ainſi que pluſieurs autres perſonnes que la curioſité y avoit attirées.

Je dreſſai un certificat approuvé par la Faculté de Médecine, & par la Societé royale, que je remis à Mr. le Nain, dans lequel je conlus que les caves communes ſont une eſpece de *Mephitis* très-dangereux, principalement en été; que toutes les précautions qu'on pourroit prendre pour en empêcher les mauvais effets, ſont inutiles; & qu'il eſt par conſéquent d'une bonne police & de l'intérêt public d'en interdire l'uſage.

Quoique la vérité de cette atteſtation ſoit fondée ſur l'expérience, & qu'elle ſe faſſe ſentir à quiconque a les ſimples lumieres de la raiſon, je me propoſe néanmoins de la démontrer dans ce mémoire d'une maniere plus étendue, & de prouver que non ſeulement les caves communes, mais même toute ſorte de lieux ſouterrains ou creuſés dans les Egliſes, dans leſquels on enſévelit les morts, quoique moins dangereux que les caves communes, le ſont cependant aſſez pour être défendus.

Perſonne n'ignore que l'air contribue beaucoup à la ſanté & à la vie, qu'il anime & conſerve les parties du corps humain en les pénétrant, ſoit par la voie des

alimens, ſoit par les pores, ou conduits abſorbans de la peau, mais principalement par le moyen de la reſpiration, ſans laquelle on ne peut vivre long-tems, parce que ſans elle la circulation des humeurs, en quoi conſiſte la vie, ceſſe bientôt.

Je n'examine point ici la méchanique de cette fonction vitale, ni comment & par quelles voies l'air agit dans le poumon qui en eſt l'organe principal : cet examen me meneroit trop loin ; il ſuffit d'établir (ce que perſonne ne conteſte) que l'air & ſon reſſort ſont abſolument néceſſaires à l'exercice de la reſpiration.

De-là vient qu'on voit périr les animaux dans un récipient de la machine pnéumatique épuiſé d'air ; que l'on reſpire avec peine au ſommet des plus hautes montagnes, où l'air eſt moins preſſé, plus rare, & moins élaſtique ; que des preſſureurs imprudens ſont étouffés dans les cuves par la vapeur du vin qui fermente ; que dans un tems humide la reſpiration eſt plus difficile que dans un tems ſec ; que dans des aſſemblées nombreuſes, ou dans des lieux échauffés par le feu, par la flamme des bougies, ou des chandelles, ou par les vapeurs chaudes & animales de la tranſpiration, on ſe ſent comme ſuffoquer, & que les perſonnes délicates tombent en défaillance. Dans tous ces cas & autres ſemblables, (1) la quantité d'air néceſſaire pour reſpirer venant à

(1) Dans les mines, dans une rafinerie de ſucre où la chaleur ſeroit de 146 degrés, &c. Arbuttinots. *Eſſai des effets de l'air.* Ch. III n. 8 pag. 61.

manquer, ou ſon reſſort étant conſidérablement affoibli & preſque détruit, le jeu de la reſpiration ne peut ſe faire comme à l'ordinaire, (1) la circulation du ſang eſt gênée ou interceptée, les animaux perdent la vie, ou courent riſque de la perdre.

Les caves communes doivent produire les mêmes effets; car outre qu'il eſt probable que l'air pur propre à la reſpiration en eſt chaſſé en partie par les vapeurs qui s'en élevent continuellement, ainſi que je tâcherai de le prouver en examinant le *Mephitis* de Perols, il eſt certain d'ailleurs, que non ſeulement l'humidité de ces caves, (2) mais ſur-tout encore les exhalaiſons ſulphureuſes & animales que fourniſſent les cadavres en ſe pourriſſant, affoibliſſent conſidérablement ſon reſſort : nous apprenons de Mr. Hales cette derniere vérité, fondée ſur les expériences qu'il a données au public dans ſa ſtatique de végetaux; il eſt démontré par ces expériences que la même quantité d'air ne peut pas ſuffire à un animal renfermé, à cauſe des vapeurs, qui élevées non ſeulement du poumon, mais de tout le corps, infecteroient néceſſairement ſon athmoſphére.

Ces deux vices de l'air renfermé dans les caves communes étant établis, il eſt clair

(1) Hales, ſtatique des végétaux, expériences CXI & CXIV.

(2) Cette humidité eſt prouvée par celle des habits des trois cadavres qu'on retira de la cave de l'Egliſe Notre-Dame, le 17 Août 1744; d'ailleurs il eſt ſûr que tout lieu ſouterrain tranſpire.

qu'on doit les regarder comme des *Mephitis* dangereux, auxquels on ne peut s'exposer sans danger de la vie ; & l'on auroit lieu d'être surpris de ce que les accidens tragiques que nous avons rapportés, n'arrivent pas plus frequemment, si les Enterreurs ne prenoient pas certaines précautions dont nous parlerons dans la suite, pour affoiblir la malignité de la vapeur, & prévenir le danger qu'ils sçavent les ménacer.

Mais ces *Mephitis* ne sont pas seulement dangereux par le manque d'air, ou par la perte de son élasticité ; ils le sont encore plus par la nature des exhalaisons corrompues, dont la puanteur excessive démontre la malignité. Ces exhalaisons peuvent nuire ou immédiatement dans les caves, en suffoquant ceux qui sont dans leur athmosphere, ainsi que les exemples de morts subites le prouvent, ou d'une maniere plus éloignée, en se mêlant & se répandant peu à peu dans l'air circonvoisin ; car alors elles peuvent non seulement infecter l'air des Eglises, mais l'air d'une ville entiere, & par-là donner occasion à des maladies populaires, malignes, & même pestilentielles, ce qu'il nous importe maitenant de faire voir.

Je ne prétends pas sonner le tocsin, & jetter des vaines terreurs dans les esprits ; mais en qualité de bon citoyen, je crois ne devoir rien dissimuler de ce qui peut causer de justes allarmes, dans la persuasion où je suis, que l'air faisant sur nos corps des impressions sensibles, comme il arrive dans les changemens de tems & de climat, où

la conſtitution varie, doit à plus forte raiſon en faire de bien plus grandes, lorſqu'il eſt imprégné de miaſmes cadavéreux.

Je dis donc d'abord, que les exhalaiſons à raiſon de leurs ſubtilité paſſent à travers les joints des pierres qui ferment les caves, & ſe mêlent avec l'air qui eſt dans les Egliſes : la mauvaiſe odeur qu'on ſent dans celles qui ſont petites, ou dans celles où les enterremens ſont fréquens, en eſt une preuve inconteſtable. Or la vérité de ce fait eſt connue de tout le monde ; j'en atteſte ici le public. Combien de fois ne s'eſt-on pas plaint, ſur-tout dans des tems chauds, de ce que l'odeur des Egliſes étoit inſupportable ? Combien de perſonnes vont par préférence à certaines Egliſes plutôt qu'à d'autres, par cette ſeule raiſon qu'elles ne ſentent pas mauvais, & qu'on n'y enterre point ou rarement ? Qui ne ſçait que lors des inhumations qui ſe font dans des caves, caveaux, foſſes, tombes, ou autres lieux ſouterrains deſtinés à cet uſage, ſoit communs, ſoit particuliers, il ſe répand preſque toujours, ou en les ouvrant, ou en remuant les terres, une odeur cadavéreuſe qui infecte l'Egliſe, & ſaiſit l'odorat au point de faire pâmer ? Je ne crains point d'être démenti ſur tous ces faits ; ils ſont communs, avérés, notoires, & prouvent d'une maniere convaincante, que tous ces lieux ſouterrains, à raiſon de la ſubtilité des vapeurs nuiſibles qui s'en exhalent, rendent mal ſain l'air qu'on reſpire dans les Egliſes.

On étoit bien persuadé de cette vérité en 1721, lorsque la peste affligeoit les villes voisines ; puisque feu Mr. Colbert (1) dont la mémoire est en vénération par la sagesse de ses ordonnances, & par l'exactitude de la discipline, ordonna (2) sur les représentations que le bureau de santé lui fit à ce sujet, que pendant la durée de ce fleau les enterremens ne se feroient que dans les cimetieres publics, & défendit en même-tems les concessions nouvelles de caveaux particuliers.

Ce n'est pas tout ; le plus grand danger de ces caves consiste en ce que les vapeurs subtiles qui en sortent, après avoir infecté l'air des Eglises, se répandent au dehors, & peuvent rendre impur l'air d'une ville entiere ; que sçai-je, de tout un pays.

La raison semble confirmer cette conjecture ; car si des chaleurs excessives peuvent occasionner des maladies populaires, dangereuses & même pestilentielles, comme il arrive communément dans des pays brûlans, tels que l'Egypte, pourquoi des vapeurs corrompues ne seront-elles pas capables de produire des effets semblables ? Aussi je ne puis douter que la vapeur infectée des caves se répandant au dehors, ne puisse être la cause qui occasionne, ou du moins qui entretient & irrite les maladies épidémiques : si cela n'arrive pas toujours, la chose est du moins possible, & il y auroit

(1) Charles Joachin Colbert, Evêque de Montpellier.

(2) Cette ordonnance & du 6 Septembre 1721.

de la témérité à la nier abſolument. Qui ſçait ſi la malignité des fiévres épidémiques qui regnent de tems en tems, n'eſt pas l'effet de ces exhalaiſons puantes, qui ont gâté l'air inſenſiblement pendant l'Eté ? Qui ſçait ſi ces exhalaiſons n'ont pas beaucoup contribué à la peſtilence de la petite vérole de cette année, qui nous a enlevé tant de victimes ? Cette idée ne doit pas paroître haſardée ; elle n'eſt point ſans vraiſemblance ; on conçoit ſans peine que ces exhalaiſons mêlées avec l'air ne nous affectent point d'une maniere prompte, parce qu'étant répandues dans l'athmoſphere, elles ne cauſent aucune altération ſenſible dans l'action de la reſpiration, & qu'elles agiſſent en s'inſinuant peu à peu dans nos corps, par la voie de l'eſtomac, ou par les pores abſorbans de la peau & du poumon.

Mon deſſein n'eſt pas de déterminer ici quelle eſt leur maniere d'agir ſur nos ſolides & ſur nos vuides ; il ſuffit de faire appercevoir que des exhalaiſons auſſi corrompues, peuvent, & même doivent exciter dans les digeſtions & dans l'ouvrage de la ſanguification, un mouvement putréfactif, d'où dépendent les maladies peſtilentielles, ce qui arrivera principalement, lorſque ces exhalaiſons(1) n'auront pas été diſſipées par les vents. Auſſi a-t-on obſervé que des conſtitutions peſtilentielles, ont été ſouvent précedées de grands calmes.

(1) Une athmoſphere d'air chargé de la tranſpiration des animaux, ſi elle n'étoit diſſipée par les vents, deviendroit bientôt dangereuſe & même peſtilentielle. Arbuthnot. *ibid.* n. 15, ch. 1.

Qu'il me ſoit permis ici, puiſqu'il s'agit d'un mal public, dont il eſt juſte de prévenir les funeſtes ſuites, qu'il me ſoit permis, dis-je, de m'élever contre un uſage non moins ſcandaleux, par le peu de reſpect pour les cendres (1) des morts, que préjudiciables aux vivans par l'infection générale de l'air qu'il peut occaſionner.

Lorſque les caves communes ſont remplies de cadavres, (2) on eſt obligé de les vuider (ce qui ſe fait pendant la nuit,) plutôt ou plus tard, ſuivant leur grandeur, & la quantité d'inhumations qu'on a faites, les unes de deux en deux ou de trois en trois années, les autres preſque tous les ans: les Religieux font tranſporter les oſſemens avec les bieres (3) dans quelques endroits du

(1) Les violateurs des ſépulchres, ou ceux qui fouillent dans les ſépulchres, ont été odieux chez toutes les nations. Les ſépulchres qui ſont les maiſons des morts, doivent être ſacrés & inviolables. *Dictionnaire de Trevoux au mot* ſépulchre.

(2) J'ai appris de quelques Entereurs, qu'on vuide les caves communes de l'Egliſe Notre-Dame de cette ville preſque tous les hivers, qu'on tranſportoit autrefois les oſſemens par deſſus l'Egliſe, entre la voute & le toit, qu'à préſent on les tranſporte dans une autre cave qu'on a creuſée dans la grotte dite *la Magdelaine*, qui eſt une eſpece de chapelle au deſſous du chœur, & qu'on a donné à cette cave le nom de réſervoir, parcequ'elle eſt deſtinée à recevoir les oſſemens des autres caves communes.

(3) On enterroit autrefois les premiers chrétiens dans des cercueils de pierre: à ces cercueils on ſubſtitua les bieres ou cercueils de bois, parce que ceux-ci étoient d'un prix modique, & d'ailleurs plus commodes en ce qu'ils ſe pourriſſent en terre, dans l'eſ-

cloître (1) ou de l'enclos de leur couvent. Dans quelques Paroisses de cette ville, on les met par dessus l'Eglise entre la voute & les toits, ou dans d'autres caves, qu'on appelle par cette raison des réservoirs (2)

pace d'un ou de deux ans, & qu'on pouvoit ensevelir d'autres corps morts dans le même terrein, ce que l'on ne pouvoit faire en se servant de cercueils de pierre, qui étant plus massifs, occupoient un plus grand espace, & ne pouvoient pas se déplacer. Il eût fallu pour obvier à cet inconvénient, aggrandir beaucoup les cimetieres, ou transporter les ossemeus ailleurs, ce qui étoit opposé à la délicatesse qu'on avoit de toucher au reste des morts.

(1) Les cloîtres étoient anciennement, & sont encore aujourd'hui dans bien des maisons régulieres, destinés à la sépulture des Religieux, qui composent les Communautes.

(2) Le 29 Octobre de cette année 1746, je voulus m'éclaircir sur ces faits. Je me rendis avec Mr. de Sauvages, Professeur en Médecine, aux Paroisses Notre-Dame & Ste. Anne; nous vîmes, non sans une espece d'horreur, le dessus de la voute de ces Eglises, jonché d'ossemens & de squélettes entiers desséchés; il est vrai qu'ils ne sentoient pas mauvais; parce qu'ils y avoient été transporté, depuis longtems, & qu'on ne se sert plus que de réservoirs; mais je ne puis omettre à ce sujet quelques circonstances bien essentielles, observées à l'Eglise Ste. Anne, qui confirment les inconvéniens des caves communes, & du transport des ossemens. C'étoit un jour ouvrier vers les trois heures après midi, que nous entrâmes dans cette Eglise avec la femme de l'Enterreur: nous sentîmes d'abord une odeur désagréable que nous attribuâmes aux exhalaisons qui transpiroient des caves, parce que nous remarquâmes que les pierres qui les fermoient, ne joignoient pas exactement, & qu'on pouvoit passer à travers

ces offemens ne font pas toujours entiére-

des joints la lame d'un couteau, ce qui eſt plus que ſuffiſant pour permettre le paſſage des corpuſcules émanés des cadavres ; ainſi lorſque cette Egliſe reſte fermée pendant un certain tems, comme elle l'avoit été ce jour-là depuis midi, il faut de toute néceſſité qu'elle ſente mauvais ; enſuite voulant ſçavoir ſi la vapeur de ces caves étoit forte, j'en fis ouvrir une, qui eſt tout auprès du banc de Mrs. les Tréſoriers de France, je préſentai à ſon ouverture une bougie allumée qui s'éteignit ſur le champ, ſigne certain de la malignité de la vapeur ; puis ayant rallumé la bougie pour voir la profondeur de la cave, nous découvrîmes à la faveur de la clarté une biere, dont la planche qui forme le couvercle s'étant détachée, avoit laiſſé à découvert le viſage d'une fille qui avoit été enterrée depuis huit jours, & dont on diſtinguoit parfaitement les traits, ce qui étoit arrivé ſans doute, parce que l'Enterreur ayant laiſſé tomber la biere du haut de la cave dans le fond, le coup avoit fait ſauter cette planche. Enfin étant montés par un petit eſcalier qui conduit à la tribune, & au deſſus de la voute de cette Egliſe, à peine eûmes nous paſſé l'endroit de la tribune, que nous fûmes ſaiſis d'une odeur cadavéreuſe, qui nous provoqua des envies de venir, & dont nous faillîmes à nous trouver mal, malgré la précaution que nous avions eue de boucher le nés avec nos mouchoirs ; nous comprîmes bientôt d'où venoit cette puanteur; car nous apperçûmes des morceaux de biere rangés ſur chaque rampe de l'eſcalier, depuis la tribune juſqu'au clocher, teints d'une matiere jaunâtre & verdâtre, qui n'étoit autre choſe que la graiſſe corrompue des cadavres. Comme on avoit vuidé une cave depuis peu, l'Enterreur pour mettre à profit les planches, les avoit ainſi diſpoſées pour les faire ſécher. Peut-on aſſez ſe recrier ſur l'indécence d'un tel procédé, & ſur le danger qui en réſulte.

ment secs. L'intérêt que l'on a de faire place à de nouveaux morts, fait qu'on les retire quelquefois entiers (1) à demi-pourris, ce qui cause souvent dans les Eglises, & au voisinage, une puanteur capable d'infecter une grande étendue d'air. Mais quand même on attendroit avant de vuider les caves, que les corps fussent entiérement consumés, cette poussiere qui s'éleve de la chair corrompue des cadavres, ne doit-elle pas dans le transport, ou sur les voutes des Eglises ou ailleurs, communiquer à l'air quantité de corpuscules malins & pestiférés? Le public est instruit de cet horrible abus, mais il n'en connoît pas assez les conséquences: on espére de la piété & du zele de Mrs. les Curés qu'ils y remédieront efficacement; leur désintéressement & leur religion nous en sont de sûrs garans.

Mais si l'on ne se rend point à ces raisons, on sera forcé de céder à l'expérience. Il est certain que l'air chargé d'exhalaisons animales, surtout de celles qui sont corrompues, a souvent causé des fiévres pestilentielles. (2) Ambroise Paré, premier Chirur-

(1) Certains Enterreurs m'ont assuré que parmi les ossemens qu'on transporte, il y a souvent des cadavres entiers & fort puans.

(2) Les Gaulois ayant pris & ravagés Rome, mirent le siége devant le Capitole. Pendant ce Siége la peste vengea Rome des Gaulois. Une des causes les plus marquées de cette contagion, fut qu'au lieu de construire des bûchers séparés pour cette foule de morts que la contagion emportoit tous les jours, ils en formoient des grands tas, &

gien de quatre Rois de France, fait mention d'une maladie peſtilentielle, qui ravagea en 1562, tout l'Agenois & les lieux circonvoiſins juſqu'à dix lieues à la ronde, à l'occaſion d'une vapeur puante & vénimeuſe, qui s'éleva d'un puits de cent braſſes de profondeur, dans lequel on avoit jetté deux mois auparavant un grand nombre de corps morts. Il y a pluſieurs exemples de peſtes qui ſont ſurvenues pendant la guerre, pour avoir négligé après une bataille d'enſevelir les cadavres, qui s'étant pourris, avoient infecté l'air. L'Hiſtoire nous apprend que la peſte attaqua l'armée du grand Pompée, à cauſe des chevaux morts (1) qui n'avoient pas été enterrés. On a vû les mêmes maladies contagieuſes, occaſionnées par quantité de végetaux corrompus, de ſauterelles (2) de Baleines mortes, par des eaux croupiſſantes, par des clouques, des amas de boues, de fumier, & autres ſubſtances fétides. Enfin les exhalaiſons minérales produiſent les mêmes effets: on a obſervé que les tremblemens de terre ſont ſouvent ſuivis de maladies épidémiques & mortelles, ce qui ne peut venir que de ce que les ſécouſſes, qui arrivent dans les entrailles de la terre, par des fermentations ou des ex-

les brûloient, accumulés pêle-mêle les uns ſur les autres. *Tite Live*, liv. 5.

Puiſque ces cadavres brûlés exciterent la peſte, que ne feroient point des cadavres entaſſés & corrompus ?

(1) *Lanciſius de Bovillâ peſte*, part. 1 cap. 8.

(2) *Arbuthnot*. C. 1, n. 15.

plosions minérales, font des crévasses sur sa surface, par où transpirent des exhalaisons nuisibles au corps humain. On se souvient encore dans cette Province des maladies qui regnerent dans tous les endroits où l'on fit passer le canal royal, de même que des fiévres malignes qui ravagerent plusieurs Villages de ce Diocese, pendant que l'on construisoit le canal des étangs. On n'ignore point que ces maladies furent attribuées avec raison aux exhalaisons qui s'éleverent par le fossoyement des terres. Il y a dans plusieurs pays feconds en mines, surtout en Hongrie, differens endroits qui exhalent des vapeurs mortelles. Montalbano rapporte dans ses rélations sur ce Royaume, qu'il y a dans le Comté de Zaly, une fente de terre qui répand de pareilles vapeurs, & que si un chien ou un chat reste dessus, il meurt bientôt; aussi tient-on ce lieu fermé. Mezeray donne un exemple de ce genre des plus effrayans: il dit qu'en 1348 & 1349 la plus furieuse, la plus cruelle, & la plus universelle peste qui eût été jusqu'alors, désola toutes les Provinces de la France; elle avoit commencé, suivant le témoignage de cet Historien, deux ans auparavant au Royaume de Cathay, par une vapeur de feu horriblement puante, qui sortant de la terre, consuma & dévora plus de deux cent lieues de pays, jusqu'aux arbres & aux pierres, & infecta l'air de telle sorte qu'on voyoit tomber des fourmillieres de petits Serpenteaux & autres insectes vénimeux: les villes qu'elle traita moins cruellement,

ſauverent à peine le tiers de leurs habitans; mais à pluſieurs elle n'en laiſſa que la quinzieme partie. (1)

Les bornes d'un mémoire ne me permettent pas de citer d'autres exemples : ceux que je viens de rapporter, ſuffiſent pour montrer évidemment que l'air ſurchargé de vapeurs eſt très pernicieux à la vie des animaux, & que non ſeulement ces vapeurs font mourir ceux qui ont le malheur de ſe trouver dans leur atmoſphere, mais encore qu'elles ſe répandent dans l'air voiſin, & peuvent en l'infectant exciter des maladies malignes & même peſtilentielles.

On m'objectera peut-être qu'il eſt aiſé de prévenir les maux que nous faiſons craindre, en fermant exactement les caves, par exemple, en ſcellant les joints avec du mortier, parce qu'on empêcheroit par-là les émanations des vapeurs, & l'infection des Egliſes.

Je réponds que cette précaution ſeroit plus funeſte qu'utile; car quand même rien ne tranſpireroit à travers les caves, ce qui eſt impoſſible, par rapport à la ſubtilité de la vapeur, & à la difficulté qu'il y a de conſerver le mortier, ſur lequel on marche con-

(1) Du Cathay elle paſſa en Aſie & en Grece, de-là en Afrique, puis en Europe, qu'elle ravagea toute juſqu'à l'extrémité du Nord. Le venin en étoit ſi contagieux qu'il tuoit même par la vue. On remarqua qu'elle duroit cinq mois en ſa force, dans les pays où elle commençoit de s'allumer. Mezeray abreg. chronol. ſous le regne de Philippe VI. Roi de France. Tom. 2 pag. 107.

tinuellement, il eſt certain que quand on les ouvriroit, elles en ſeroient d'autant plus dangereuſes, qu'elles auroient été plus long-tems & plus exactement fermées, parce que les exhalaiſons s'étant ramaſſées, affecteroient avec plus de force ceux qui s'en approcheroient, & ſe répandroient en plus grande quantité dans les Egliſes. Ainſi quoiqu'il ſoit vrai de dire que les Egliſes ſeroient plus ſaines, pendant que les caves ſeroient fermées, il n'eſt pas moins vrai qu'en les ouvrant, lors des inhumations, l'infection ſeroit plus grande, & que les Enterreurs riſqueroient davantage d'être ſuffoqués: par cette précaution qui n'en mérite pas le nom, en évitant un écueil, on tomberoit dans un autre plus dangereux, & l'on verroit arriver encore plus frequemment des accidens de mort ſubite à l'ouverture de ces caves.

Mais me dira-t-on, on évitera ces accidens tragiques, en laiſſant les caves ouvertes pendant quelque tems avant d'enſevelir les morts; par ce moyen l'air extérieur, dont les parties ſont dans un mouvement continuel, (1) enlevera peu à peu les exhalaiſons malignes, & l'on y entrera ſans aucun riſque.

Je conviens que cette précaution priſe comme il faut, ſeroit bonne à l'egard des

(1) La moindre force mouvante agite les parties de l'air; on apperçoit dans l'endroit d'une chambre où il entre des rayons du Soleil par quelque petite ouverture, l'agitation conſtante des corps qui flottent dans l'athmoſphere.

Enterreurs; mais je dis en même tems qu'elle pourroit leur être quelquefois inutile; d'ailleurs je ſoutiens qu'elle ne remédie en aucune façon à la malignité de la vapeur & à ſes ſuites. Il eſt vrai que ſi on laiſſe longtems les caves ouvertes, elles s'épuiſeront entiérement du mauvais air, qu'on y reſpirera ſans peine, & qu'il n'arrivera aucun accident à ceux qui y entreront; c'eſt auſſi pour cette raiſon que les Enterreurs, qui ſçavent leur métier, ont grand ſoin de tenir les caves ouvertes avant de s'y expoſer: cependant il eſt certain qu'ils n'employent pas un tems ſuffiſant pour l'évaporation entiere des exhalaiſons; il faudroit pluſieurs jours pour cela, & ils ſe contentent de quelques heures, de ſorte qu'il en reſte beaucoup dans le fond; & ſi l'Enterreur porte la biere juſques dans l'athmoſphere de la vapeur, il s'expoſe au danger de perdre la vie, de même que ſi la cave en étoit remplie; car je ſçai d'un Enterreur, (1) que bien ſouvent malgré la précaution de tenir les caves ouvertes, ces caves étoient à demi-remplies de vapeur, lors de l'inhumation; que pour ſe garantir du danger il ne deſcendoit jamais au fond, & qu'il en ſortoit le plus promptement qu'il lui étoit poſſible, preſſé par l'odeur mortelle des exhalaiſons, & par un ſentiment d'oppreſſion de poitrine, qui l'avertiſſoit du danger: (2) ainſi ceux qui ſont novices dans ce métier,

(1) Jacques Heraut, Enterreur de la Paroiſſe Notre-Dame.

(2) L'Aveu de cet Enterreur eſt d'autant moins

tels que les Porte-faix, dont nous avons (1) parlé, qui ne connoiſſoient pas les caves de l'Egliſe Notre-Dame, ignoreront ces précautions, ou les obſerveront mal; & quand même ils les obſerveroient, il peut ſe faire que n'ayant pas aſſez d'expérience, & ne connoiſſant pas le degré de malignité de la vapeur, ils en ſoient tout à coup ſuffoqués vers le milieu des caves, & peut-être avant d'y arriver, en ſorte qu'on verra, ſinon auſſi frequemment, du moins quelquefois de ſemblables cataſtrophes; mais en ſuppoſant qu'on purifiera entiérement les caves, ce qui ne ſe fera qu'après qu'elles auront reſté ouvertes plus long-tems qu'on n'a coutume de le pratiquer, remédiera-t-on par-là à l'infection des Egliſes? au contraire on doit convenir que l'infection ſera d'autant plus grande, que les caves auront demeuré plus long-tems ouvertes, & qu'il s'en ſera exhalé plus de vapeurs; ainſi on préviendra à la vérité les morts ſubites de certains particuliers, tandis qu'on occaſionnera des maux univerſels, ſuites néceſſai-

ſuſpect qu'il n'oſa jamais entrer dans aucune de ces caves que je fis ouvrir à Notre-Dame, lors des expériences ci-deſſus rapportées, quoiqu'il y eût plus d'une heure que ces caves étoient ouvertes.

(1) Le 17 Août 1744, on ouvrit la cave immédiatément avant l'inhumation du Sr. Boudou; car on ne ſçavoit pas dans laquelle des caves de l'Egliſe on devoit la faire; ainſi la vapeur qui n'ayant pas été évaporée, même en partie, étoit alors dans toute ſa force, cauſa la mort prompte de ces perſonnes.

res

res de la peſtilence de l'air, d'où l'on doit inférer que toutes les précautions que l'on pourroit prendre à l'egard des caves communes ſont inutiles, & que le parti le plus convenable & le plus ſûr eſt de les combler.

Le même intérêt public exige qu'on ſupprime auſſi toute ſorte de foſſes, tombes, caveaux, tombeaux, catacombes, ou autres lieux ſouterrains quelconques creuſés dans les Egliſes, & deſtinés à la ſépulture. En vain on diroit qu'ils ne ſont nullement dangereux, parce qu'on y enterre rarement, & qu'il y a par conſéquent peu de cadavres; car outre que le contraire arrive quelquefois dans des ſaiſons où des maladies contagieuſes enlevent bruſquement des familles entieres, il eſt toujours vrai de dire par les raiſons déjà alléguées, que ces lieux ſouterrains, qui ſont en grand nombre dans chaque Egliſe, exhalent de même que les caves communes des corpuſcules malins & infects, qui gâtent l'air des Egliſes, & de loin en loin celui des environs.

D'ailleurs il eſt certain qu'un ſeul cadavre peut quelquefois cauſer dans les Egliſes une infection très-dangereuſe. L'on ſçait que les perſonnes mortes d'une maladie maligne deviennent bientôt après livides, qu'elles répandent une puanteur horrible dans les maiſons, que malgré la coutume de les y expoſer pendant 24 heures, l'on eſt ſouvent forcé d'accélérer l'inhumation, & que ceux qui portent les cercueils ou les bieres lors des funerailles, ont beſoin de ſentir à tout

moment des odeurs fortes, pour être en état de ſoutenir la puanteur preſqu'inſupportable des cadavres. Peut-on douter après cela que lorſqu'ils auront été mis dans le caveau d'un Egliſe, ils ne l'infectent de même; & le public fermera-t-il les yeux ſur un danger que chaque particulier a grand ſoin d'éviter : les exemples de cette ſorte de cas ſont plus communs qu'on ne penſe : on a éprouvé cette année que les Egliſes ſentoient plus mauvais à cauſe des cadavres d'enfans morts de la petite vérole, que nous avons regardée comme maligne & peſtilentielle ; je ſçai qu'une catacombe où l'on n'avoit enſeveli perſonne depuis près de deux ans, & qui ne ſentoit pas mauvais, fut infectée par un ſeul enfant mort de cette maladie ; puiſque l'ayant ouverte cinq jours après l'inhumation de cet enfant, il s'en exhala une odeur très-puante qui épouventa l'Enterreur, & infecta les aſſiſtans. On a ſouvent interrompu le ſervice Divin par rapport à l'infection qu'un ſeul cadavre avoit cauſée dans l'Egliſe; j'ai appris de Mr. Euſtache, Prêtre hebdomadier du Chapitre d'Agde, qu'ayant inhumé une fille dans un caveau de l'Egliſe Paroiſſialle de Meze, quatre ou cinq jours après l'inhumation l'Egliſe fut tellement infectée qu'elle reſta déſerte, & qu'on fut obligé de transférer le ſervice de cette Paroiſſe dans l'Egliſe des Pénitens. Des exemples auſſi frappans ne doivent-ils pas ſuffire à ceux qui ont l'intérêt de la patrie à cœur, pour les porter à ſupprimer les caveaux particuliers;

& les Nobles de même que les riches, qui ſont expoſés comme les autres hommes à l'intemperie de l'air, dont ils ne ſçauroient ſe garantir, ne devroient-ils pas ſe contenter de jouir pendant leur vie des honneurs & des commodités que leur procurent les chapelles qu'ils fondent ou qu'ils acquierent dans les Egliſes, d'en faire paſſer la proprieté à leurs deſcendans, ſans vouloir ſe la conſerver à eux-mêmes en quelque ſorte, en y faiſant creuſer des foſſes ou des caveaux pour y conſerver leurs cadavres. Ne devroient-ils pas préférer à cet avantage les biens ſolides de la ſanté & de la vie qui leur ſont communs avec le reſte des hommes, & régarder la ſalubrité de l'air comme un domaine plus précieux que toutes les poſſeſſions? (1)

(1) Si les caveaux & les foſſes ſépulchrales peuvent corrompre la pureté de l'air, il ſeroit glorieux aux riches de conſentir à les ſupprimer, & à les tranſporter ailleurs. Abraham le pere de la foi des Chrétiens, comme l'Ecriture l'appelle, ne voulut poſſéder qu'un ſépulchre dans le pays que Dieu avoit donné pour héritage à ſa poſterité, & ce célebre tombeau des Patriarches où Joſeph le maître de l'Egypte ſon arriere-petit fils demanda d'être tranſporté après ſa mort, étoit en raſe campagne, & n'avoit d'autre ornement que la caverne (1) profonde où il étoit conſtruit. Tous ces grands hommes, après les vies les plus longues, étoient bien éloignés de faire de leurs tombeaux un monument faſtueux de vanité, occupés qu'ils étoient ſans ceſſe de ce dernier terme de la vie humaine, & regardant comme des inſenſés ceux qui penſoient autrement qu'eux.

(1) Geneſe 23.

* Autre preuve du danger de ces caveaux L'air devient mauvais dès qu'il ne communique point avec toute l'athmoſphere, & qu'il n'eſt point renouvellé de tems en tems, parce qu'alors il ſe charge ou des exhalaiſons minérales des terres où il eſt reſſerré, ou bien des vapeurs des animaux, s'il y en a de contenus, l'air pur en eſt chaſſé, ou celui qui reſte perd ſon reſſort, & n'eſt plus propre à la reſpiration ; car outre qu'il eſt certain, comme nous l'avons déjà dit plus haut, qu'il n'y a point d'animaux qui puiſſent ſubſiſter long-tems dans le même air, à cauſe qu'il ſe charge des vapeurs qui s'exhalent de leurs corps ; il y a d'ailleurs quantité d'hiſtoires de perſonnes qui ſont mortes ſubitement en entrant dans des lieux ſouterrains, qui avoient été fermés exactement pendant long-tems. Perſonne n'ignore que l'air des priſons eſt mal ſain & qu'il occaſionne beaucoup d'incommodités à ceux qui y ſont détenus ; les cachots ſombres & obſcurs ont ſouvent été la cauſe de maladies mortelles ; Mr. Fitz-Gerald, Profeſſeur en

Simul inſipiens & ſtultus peribunt. & relinquent alienis divitias ſuas, & ſepulchra eorum domus illorum in æternum. Tabernacula eorum in progenie & progenie, vocaverunt nomina ſua in terris ſuis.

L'imprudent & l'inſenſé, dit le Roi David, un des plus illuſtres deſcendans des Patriarches, *périront enſemble, ils laiſſéront leurs richeſſes à des étrangers, & leurs ſépulchres ſeront leurs maiſons pour jamais ; ces poſſeſſeurs de vaſtes terres auxquelles ils avoient fait porter leurs noms, n'auront plus d'autre demeure que le tombeau. pſeaume* 48.

Médecine & Membre de cette Société, m'a aſſuré qu'en Angleterre pluſieurs priſonniers avec ceux qui les conduiſoient, furent tous ſuffoqués à l'entrée des priſons de Newcaſtle qu'on n'avoit pas ouvertes depuis long-tems; or dans tous ces cas il eſt évident, que l'air ne devient nuiſible que parce qu'il n'a point ſon iſſue libre: donc l'air renfermé long-tems dans les caveaux particuliers, ne ſe renouvellant pas, doit auſſi contracter de mauvaiſes qualités & ſe corrompre.

On objecteroit en vain, que l'air ordinaire que nous reſpirons eſt toujours chargé d'une infinité de corpuſcules ou parties étrangeres; l'on n'en ſçauroit diſconvenir, parce qu'en quelque endroit de la terre qu'on ſoit placé, il s'en éleve quantité de parties, tant des minéraux, que des végétaux & des animaux; mais cet air tout hétérogene qu'il eſt, n'eſt pas mal ſain, parce que la nature a des moyens pour le conſerver dans cet état, en digérant, pour ainſi dire, ces parties étrangeres, en les atténuant par la chaleur du ſoleil, en les agitant & les diſperſant ſans ceſſe, par les vents qui mêlent l'air de différens pays enſemble: les eaux croupiſſantes ſe gâtent par le ſéjour, celles qui coulent continuellement ſont ſalubres; il en eſt de même de toute ſorte de fluides, & par conſéquent de l'air qui ſe corrompt s'il n'eſt agité, & qui ſe purifie par les vents qui le renouvellent & chaſſent les vapeurs ſurabondantes.

Cette vérité ſe fera mieux ſentir, ſi l'on fait attention que l'air de la campagne eſt

plus ſain que celui qu'on reſpire dans les villes, qu'en bâtiſſant les villes on doit avoir ſoin qu'elles ſoient bien aérées, que c'eſt un précepte utile à la ſanté de faire prendre l'air de tems en tems, & au moins une fois par jour aux maiſons qu'on habite, en ouvrant les portes & les fenêtres; enfin qu'il eſt important & même néceſſaire de renouveller & rafraîchir l'air de la chambre des malades, principalement dans les hôpitaux: à toutes ces raiſons qui ſont peremptoires, j'ajouterai l'obſervation ſuivante comme une preuve démonſtrative.

Le baſſin près du village de Perols, appellé vulgairement le *Boulidou*, exhale tout autour une vapeur déſagréable, dont l'odeur eſt encore plus forte en été, quand il n'y a point ou peu d'eau; comme ce baſſin eſt à découvert, & qu'il n'eſt pas environné de murailles, la vapeur eſt diſperſée à tout inſtant par le mouvement de l'air, & ne cauſe aucune altération à ceux qui s'en approchent; j'y ai reſté moi-même pendant l'été pluſieurs heures entieres, pour faire des expériences, ſans reſſentir la moindre incommodité; cependant ayant ſoupçonné que cette vapeur étoit analogue à celle du puits de Perols, j'éſſayai en empêchant ſa communication avec l'air extérieur, de la ramaſſer, dans la vue de découvrir ſi elle avoit des qualités auſſi malignes. Pour y réuſſir je me ſervis d'un tonneau défoncé aux deux bouts; par l'un je l'appliquai au fond du baſſin, par l'autre j'introduiſis une chandelle allumée & des animaux de diffé-

rente espece : je vis la flamme s'éteindre, & les animaux périr aussi promptement, & avec les mêmes symptomes que dans le puits de Perols, & dans les caves communes des Eglises. Qu'on juge après cette observation dans laquelle la vapeur communiquoit en partie avec l'air externe par le haut du tonneau, de la quantité & de la malignité de celle qui se ramasse dans les caves des Eglises, qu'on a soin pour l'ordinaire de boucher d'autant plus exactement, qu'on a intérêt d'empêcher qu'elle ne transpire.

Je ne suis pas étonné que la nature forme des *Mephitis* dans différens endroits de la terre, dans ses entrailles, ou sur sa surface, je cherche encore moins d'en pénétrer les raisons : quoiqu'ils soient pernicieux à la vie des hommes & des autres animaux, comme la fameuse grotte *del Cane* du royaume de Naples, & tant d'autres ; ils ont sans doute leur utilité, & il nous importe seulement de les connoître pour les faire éviter à nos semblables ; ce qui fait ma surpris, & ce qu'on ne sçauroit assez déplorer, c'est que les hommes se procurent à eux-mêmes de si grands dangers, qu'ils placent ces *Mephitis* dans ces asiles sacrés & respectables où ils vont adorer la Majesté divine, & qu'ils fassent du tombeau de leurs proches un monument de leur vanité, par leurs dépenses pour leur pompe funébre, fort inutiles aux morts (1) & d'une foi-

(1) *Pompa funeris, agmina exequiarum, sumptuosa diligentia sepulturæ, monumentorum opulenta conf-*

ble consolation aux vivans, sans s'appercevoir que sous le prétexte d'honorer les morts, on se prive volontairement du précieux avantage de la santé & de la vie, qui demanderoit que les lieux consacrés aux exercices de la religion, fussent les plus sains qu'il se pourroit, & que les sens n'y fussent pas offensés (comme il arrive dans les grandes Paroisses) par les mauvaises odeurs, & par le spectacle journalier des rémuement de terres & d'ouverture de tombeaux.

Je reclame donc ici de nouveau l'autorité publique : c'est de ceux qui l'exercent qu'il faut attendre un bien aussi désirable que l'abolition de cette sorte de sépulture ; en se contentant de supprimer les caves communes, on ne verra point arriver à la vérité ces morts subites effrayantes, ou du moins elles arriveront rarement ; mais on ne rendra pas les Eglises parfaitement saines, & l'on sera toujours exposé à la contagion que peuvent occasionner les vapeurs des caveaux particuliers, on remédiera à une grande partie du mal, mais on ne l'éteindra pas entiérement.

Les différens usages des anciens peuples qui ne mettoient pas les corps morts en terre, n'avoient aucun inconvénient. Les Egyptiens (1) vuidoient la cervelle, les entrailles, & les intestins qui sont les parties les plus susceptibles de corruption, & rempliss-

tructio, vivorum sunt qualiacumque solatia, non adjutoria mortuorum. St. August. serm. 172.

(1) Histoire ancienne par Mr. Rollin tom. in-4°. chap. 11. §. 11. cerémonies des Funerailles.

ſoient enſuite les vuides de canelle, de myrrhe, & de toute ſorte d'aromates : les cadavres ainſi embaumés ſe deſſéchoient ſans répandre de mauvaiſe odeur, & ſe conſervoient exempts de pourriture. Les Grecs & les Romains brûloient les morts ſur un bûcher, comme le font encore les Indiens : par cet uſage les parties des cadavres ſe détruiſant & ſe volatiliſant par le feu, s'exhaloient dans l'athmoſphere avant que de ſe corrompre. Enfin la coutume des Abuſſes en Aſie, qui enferment les corps morts dans des troncs d'arbre qui leur ſervent de biere, & qu'ils attachent enſuite aux plus hautes branches des grands arbres, eſt bizarre à la vérité, mais nullement dangereuſe, parce que les exhalaiſons qui partent des cadavres ainſi ſuſpendus, étant diſſipées en plein air, ne ſçauroient nuire à perſonne.

Parmi les peuples qui ont préféré l'inhumation, qui ne ſçait qu'anciennement elle ſe faiſoit hors des villes, ſur les grands chemins, ou dans les campagnes, dans des lieux conſacrés par la religion, & qu'on eût regardé comme un grand crime de violer. Le mot *enterrer*, qui dans notre langue ſignifie ſimplement *mettre en terre*, eſt exprimé chez les Grecs, (1) chez les Latins (2) par des termes qui ſignifient *porter dehors*. Iſidore (3) nous apprend que dabord chez

(1) Ἐκκομίζειν.

(2) efferre.

(3) *Prius in domo ſuâ quiſque ſepeliebatur. Iſidor. Origin.* l. 15. chap. 11.

les Romains chacun étoit enterré dans sa propre maison ; mais qu'ensuite les loix proscrivirent cet usage, dans la crainte que l'infection des cadavres ne donnât la mort (1) aux vivans. (Quel exemple à suivre pour des chrétiens, dont la charité pour leurs freres, & le respect pour le temple du vrai Dieu, doivent être sans bornes.) La loi des douze tables, la plus ancienne de la République Romaine, défendit d'ensevelir (2) ou de brûler aucun cadavre dans l'enceinte de Rome (3) ; on permettoit quelquefois d'y porter les cendres de ceux qui avoient eu les honneurs du triomphe, ou qui avoient rendu les plus grands services à la République, ou dont on honoroit la sainteté comme celle des Vierges vestales. L'Empereur Trajan fut le premier qui mérita d'avoir la sépulture dans Rome, ce qui n'empêcha pas après lui Adrien (4) & Antonin le Pieux

(1) *Ne fœtore ipsa viventium corpora contacta inficerentur. Isidor. Ibid.*

(2) Dans les commencemens de Rome on y brûloit, on y enterroit indifféremment, & cette coutume subsista chez le peuple Romain plus de deux siécles après son établissement, ainsi que la loi des 12 tables le fait voir par la défense qu'elle fit de brûler ou d'enterrer dans la ville, mais insensiblement la coutume de brûler prévalut.

(3) *Hominem mortuum in urbe ne sepelito neve urito. Cicer. de Legib. libr.* 2 n. 58.

(4) Le même Empereur Adrien donna un édit, par lequel il imposa une peine pécuniaire de quarante pieces d'or, à ceux qui enseveliroient dans Rome; ce qui fut ordonné de nouveau par les Empereurs Diocletien & Maximien. Vanespen. tom. 1. part. 2. libr. 38. cap. 2. de *loco sepulturæ* n. 1.

de renouveller les anciennes loix qui défendoient d'y ensevelir personne.

Dans la République chrétienne on a été près de douze siécles sans enterrer dans les Eglises. (1) l'Empereur Constance (2) au rapport de St. Chrysostome, crut faire un honneur insigne au grand Constantin son pere, qui avoit fondé la magnifique Eglise des Apôtres, de le faire enterrer, non dans cette Eglise, mais dans le portique qui lui servoit de vestibule, pour être, dit ce pere, comme le portier de la maison des pêcheurs.

Le même Empereur (3) ayant détruit le temple de la Déesse céleste, ne voulut pas en faire une Eglise, mais le changea en un champ découvert, dont il fit un cimetiere : il y a long-tems qu'on donne ce nom, qui exprime le lieu du repos des fidéles, dans l'attente de la résurrection future, aux lieux destinés à la sépulture des chrétiens qui étoient tous hors des villes. (4)

(1) On n'y enterroit pas même les Martyrs dont on déposoit les Reliques dans une espece de chapelles, qu'on apelloit des Martyres, & qui étoient au milieu des cimetieres ou catacombes.

(2) *Constantinum magnum filius ingenti amore se affecturum existimavit, si eum in piscatorum vestibulo conderet, quodque imperatoribus sunt in aulis janitores, hoc in sepulchro piscatoribus sunt imperatores. St. Chrysostom. tom. 26. in 12. ad Corynth.*

(3) Ce Temple fut détruit en 399. Histoire de l'Eglise de Mr. l'Abbé de Fleury tom. 5 liv. 24.

(4) Gervais de Cantorbie rapporte qu'on disoit autrefois, *civitas nos est mortuorum sed vivorum*, parceque les cimetieres étoient toujours hors des

On voit dans le code (1) une loi de Theodose qui ordonne expressément cette maniere d'ensevelir, & cette loi a été renouvellée dans plusieurs conciles (2) & dans

villes: non seulement on n'enterroit point dans les Eglises, mais même il n'étoit pas permis d'en bâtir, pas même d'Oratoires, dans les lieux où il y avoit eu quelqu'un enterré. Dans toutes les lettres de St. Gregoire où il permet de bâtir quelque Eglise, il y a toujours: *si nullum corpus ibi constat humatum. Menagiana.* A Paris tom. 2. pag. 208.

(1) Les loix établies par les Empereurs Romains n'ayant pas été observées dans la suite sous divers prétextes, Theodose le Jeune les renouvella par un édit qu'il donna en 381. rapporté au livre 6 du Code Théodosien *de sepulchro violato*: & cet Empereur donne deux motifs de cet édit, le premier est, dit-il, afin que les tombeaux placés sur les grands chemins ou publics & dans les champs, soient comme autant d'exemples de la fragilité humaine, & le second, pour empêcher l'infection que les corps morts peuvent causer dans les villes. *Omnia quæ supra terram urnis clausa vel sarcophagis corpora detinentur, extrà urbem delata ponantur, ut & humanitatis instar exhibeant, & relinquant incolarum domicilio sanctitatem. Vanespen. Supr. citat. n. j. 3 4 5 cœterùm imperatores christiani sanctitatem civitatum violari credebant per corpora mortuorum, quod nimio suo fœtore civitates inficerent.*

(2) Les Conciles qui ont défendu d'ensevelir dans les Eglises, sont le premier Concile de Brague. *Can.* 18. *Item placuit ut corpora defunctorum nullomodo intra basilicam sanctorum sepeliantur, sed si necesse est de foris citrà murum basilicæ usque adeo non abhorret.* Le sixieme Concile d'Arles de l'an 813. *ut de sepeliendis in basilicis mortuis constitutio illa servetur quæ antiquis Patribus constituta est. Can.* 21.

Le Concile de Nantes en 850. *Prohibendum est etiam secundum majorum instituta, ut in ecclesiâ*

les capitulaires de (1) Charlemagne.

Il eſt vrai que malgré ces défenſes l'inhumation dans les Egliſes s'introduiſit peu à peu, (2) qu'on l'accorda d abord aux Evêques & aux Prêtres comme un honneur dû à la ſainteté de leur vie, à leur patience dans les ſupplices, ou à leur intripidité à confeſſer la foi, puis aux ſimples fidéles dont la ſainteté étoit reconnue; on crut enſuite que les fondateurs des Egliſes, à l'exemple du grand Conſtantin, meritoient d'y avoir une place après leur mort; on étendit cette grace aux bienfaiteurs conſidérables, porte deſlors ouverte à la vanité des laïques, (3) & à l'avarice, dont les clers

nullatenus ſepeliantur, ſed in atrio aut in porticu, aut in exedris eccleſiæ; intra eccleſiam verò & propè altare ubi corpus & ſanguis Domini conficitur, nullatenus ſepeliantur. Can. 15.

(1) *Ut nullus deinceps in eccleſiâ mortuum ſepeliat. libr.* 1. des capitulaires des Rois de France chap. 158.

(2) Hericourt loix eccléſiaſtiques de France tom. 2. part. 3. chap. 11. des ſépultures.

(3) *Accedebat quod ex ſepulturis intra eccleſiam frequenter emolumentum notabile in ſacerdotes redundaret: dum vel laici ut honorationem ſepulturæ locum acciperent, in faciendis oblationibus erant liberaliores: vel etiam ipſi ſacerdotes pro locis honorabilioribus pretium exigere non erubeſcerent, uti ex decretis contra hanc ſacerdotum exactionem abundè pateſcit. Mirum quantâ velocitate, duobus hiſce ſcilicet laicorum ambitione & clericorum cupiditate impellentibus, diſciplina hæc antiquitas religioſè obſervata de non ſepeliendis mortuis in eccleſiis quaſi ad interitum deſcenderit, ipſæque eccleſiæ factæ ſint divitum quorumcumque cæmeteria, in ſepulturam pauperum relictis cæmeteriis. Vaneſpen. Ibid.* n. 33 & 34.

n'ont pas été toujours exempts; mais en 845, & au siécle de Charlemagne, le concile de Méaux (1) qu'on peut regarder comme un de ces capitulaires, où les plus sages loix qu'on ait vû en France, étoient formées pas le concours des deux puissances, après avoir défendu d'ensevelir dans les Eglises comme par droit héréditaire, excepté ceux que l'Evêque ou le Curé jugera avoir mérité par la sainteté de leur vie une place

L'Histoire nous apprend que plusieurs saints Evêques ont été enterrés dans des cimetieres destinés à la sépulture commune; le corps de saint Ursin, premier Evêque de Bourges, fut mis dans un tombeau à la campagne, parmi ceux du peuple. Gregoire de Tours de *gloriâ confess. 6.* 80. *de sancto Ursino Biturigi Episcopo.*

Le même auteur assure que saint Gatien, premier Evêque de Tours, fut inhumé dans le cimetiere d'un village proche de cette ville. Hist. franc. liv. 10. ch. 31.

On pourroit citer quantité d'autres exemples, de même que de plusieurs Sts. Solitaires, qui se creusoient eux-mêmes leurs cercueils dans le roc, qui leur servoit de retraite pendant leur vie.

On voit dans l'Histoire de l'Eglise des exemples de Saints qui ont été enterrés dans des deserts. Le corps de Sainte Marie Egyptienne fut enterré par Zozime, Solitaire de Palestine, dans le fonds d'un désert où elle s'étoit retirée, & tout auprès d'une ravine où il la trouva étendue morte. Hist. de l'Eglise de Mr. l'abbé Fleury, tom. 5. liv. 24, pag. 559.

(1) *Nemo quemlibet mortuum in ecclesiâ quasi hæreditario jure, nisi quem Episcopus aut presbyter pro qualitate conversationis aut vitæ dignum duxerit, sepelire præsumat, sed & neque loco sepulturæ, ut verbis Sancti Gregorii utamur, pretium de terrâ concessâ putredini quærere, & de alieno velle facere*

après leur mort dans le lieu ſaint, fait cette pieuſe remarque après le Pape St. Gregoire le grand, que d'enſevelir qui que ce ſoit dans les Egliſes, préciſément parce qu'il leur donneroit de biens, ce ſeroit vouloir vendre un peu de terre accordée à la pourriture, & trouver ſon gain & ſa joie dans ce qui eſt aux autres une ſource de deuil, de larmes & d'affliction.

Cet eſprit a ſubſiſté dans l'Egliſe juſqu'en ces derniers tems, (1) un Concile de 1709, de notre (2) Métropole défend d'inhumer dans les Egliſes, ſur-tout auprès des autels, excepté ceux qui ont été élevés aux dignités eccléſiaſtiques, ou que la grandeur

tactu compendium, aliquo modo tentet; ſi quando autem proximi vel hæredes ſponte aliquid offerre in eccleſiâ valuerint in eleemoſynam defuncti, accipere non vetamus: peti verò aut aliquid exigi omninò prohibemus, ne, aut venalis eccleſia dicatur, aut de humanis mortibus videamur gratulari, ſi compendium exindè ſtudemus modo quolibet quærere. Concil. Meldenſ. Can. 72.

(1) l'Egliſe du Puy, la plus ancienne Egliſe de cette province, fournit un exemple digne d'être imité: elle obſerve ſcrupuleuſement l'ancien uſage de l'Egliſe, puiſqu'on n'y enſevelit perſonne, pas même les Evêques, mais encore qu'il n'eſt pas permis d'y porter les cadavres pour l'abſoute, que l'on fait à la porte de l'Egliſe. On m'a aſſuré que cet uſage ſe pratique encore dans l'Egliſe de Chartres, & dans preſque toutes les Egliſes de la Lorraine.

(2) *Intra eccleſiam, & maximè prope altare non ita facilè admittantur ſepeliendi, ſed illi tantùm quos aut dignitas eccleſiaſtica, aut nobilis proſapia, aut virtutis laudabilis ſplendor commendarit. Concil. Narbon. Can.* 24.

de leur naiſſance, & encore plus l'éclat de leurs vertus & l'éminence de leur pieté, ont rendus recommandables.

O tems! ô mœurs! ce que le concile de Meaux craignoit il y a ſi long-tems eſt arrive. L'Egliſe (1) eſt devenue venale ſelon l'expreſſion de ce Concile; les places que chacun ambitionne d'y occuper après ſa mort, ſont le prix des ſeules richeſſes; les gens de bien entraînés par le torrent de la coutume, n'oſent demander d'être enſevelis dans les cimetieres, & ils ont la douleur de voir, que ces lieux ſi reſpectables à nos peres, ſont devenus aujourd'hui les tombeaux des pauvres & des gens de la campagne, & que l'uſage d'inhumer dans les temples, que quelques ſectes chrétiennes, ſéparées de l'Egliſe, regardent comme une profanation, a prévalu au point qu'il ne paroît preſque plus d'eſpérance de le voir entiérement aboli.

Si la religion n'agit pas aſſez ſur les hommes, ou s'il ne me convient point de leur citer les canons, ſi ſages, ſi conformes à la raiſon & aux plus anciens uſages de tous les peuples, qu'il me ſoit permis encore une fois, en me renfermant dans ce qui eſt de ma compétance, de les intéreſſer par l'amour de la vie & de la ſanté. Je crois avoir ſuffiſamment prouvé que les caves communes & particuliéres y peuvent donner atteinte; il ne s'agiroit pour les abolir que de rétablir l'honneur des cimetieres

(1) *Ne aut venalis eccleſia dicatur. Concil. Meldenſ. Can. 72 ſupra citat.*

qu'à les rendre ſpatieux, bien aérés, iſolés, & ouverts aux quatre vents, ceints de bonnes & hautes murailles, pour ôter aux peuples la crainte de l'enlevement des cadavres, d'y faire même dans le tems des inhumations des foſſes (1) bien profondes: de cette maniere il s'éleveroit moins de vapeurs au dehors; celles qui s'éleveroient ſeroient battues, agitées, tranſportées au loin, & ne cauſeroient aucune infection dans l'air.

On doit ſe flater que ce dernier motif de la ſanté publique animera le zele des Magiſtrats, pour empêcher d'enſevelir dans les Egliſes. Qu'il ſeroit (2) édifiant de voir les Eccléſiaſtiques de leur côté, remettre en honneur les loix établies par les Conciles, faire revivre l'ancienne diſcipline de l'Egliſe, & ſe joindre à l'autorité ſéculiere pour combattre un abus ſi indécent, ſi intolérable, & en même tems ſi pernicieux: il eſt en effet ſi grand, que pour venir à bout de le détruire, le concours des deux puiſſances paroît néceſſaire.

(1) Mrs. Chatelain & Revoulz, Chanoines de l'Egliſe d'Agde, m'ont dit qu'au mois de Septembre 1744. après qu'on eût enſeveli un cadavre dans une foſſe du cloître de cette Cathédrale, il ſe répandit une odeur ſi affreuſe qu'on ne pouvoit approcher du cloître: l'on reconnut que cette puanteur venoit de ce que la foſſe n'étoit pas aſſez profonde, & l'on fut obligé de faire cimenter les joints des pierres qui la couvroient.

(2) On ſe conformeroit par-là au rituel Romain, fait ſous le pontificat de Paul V. *ubi viget antiqua conſuetudo ſepeliendi mortuos in cæmeterio, retineatur, & ubi fieri poteſt, reſtituatur.*

LETTRE

Sur les nouveaux Cimetieres.

VOtre journal, Monſieur, étant un recueil intéreſſant des différentes découvertes qui ſont faites tous les jours, qui, ſoit pour le moment, ſoit pour l'avenir, peuvent être de quelque utilité à la Société, j'ai cru devoir ſoumettre à vos lumieres les réflexions qui me ſont venues, au ſujet de l'arrangement à prendre pour l'exécution du projet arrêté par le Parlement, à l'égard des nouveaux cimetieres de Paris, projet dont l'exécution paroît ſuſpendue par les inconvéniens qui en auroient pu réſulter. Vous avez inſéré dans votre journal la demande que je faiſois à un Citoyen animé du bien public, de démontrer ſi l'eau de puits, employée par les Boulangers de l'enceinte de Paris, pour la fabrication du pain, ne pouvoit pas nuire à la ſanté, les moyens d'y remédier, & les ſûretés à prendre. J'ai eu, en gardant toujours l'anonyme, la ſatisfaction d'apprendre que pluſieurs perſonnes s'en étoient occupées : j'eſpere qu'ils feront paroître leurs expériences. Quelle joie ne reſſent pas, Monſieur, tout homme qui peut contribuer, ne fût-ce que pour la plus petite partie, à diminuer la ſomme des maux, dont la foible humanité eſt affligée ! Ce plaiſir eſt bien pur.

Je n'entrerai point dans le détail des rai-

ſons qui ont décidé à éloigner les cimetieres des grandes villes ; cet uſage eſt de la plus haute antiquité. Les villes ſe ſont augmentées ; ils ſe ſont trouvés dans leur enceintes ; mais les inconvéniens qui en réſultent ſont trop connus & trop réels, pour n'avoir pas attiré depuis long-tems l'attention des Magiſtrats qui préſident à la police de Paris. L'expedient du dépôt, en même-tems qu'il paroît ne point être dans nos mœurs, & avoir je ne ſçais quoi de révoltant, auroit les mêmes inconvéniens. Ne pourroit-on pas, lorſque les derniers devoirs preſcrits par la religion ſont rendus, remettre le corps à un ou deux Prêtres de la paroiſſe, qui accompagnés de quatre Religieux mendians, deſtinés à cet Office, ſeroient chargés de le conduire hors la ville, dans l'endroit deſtiné à la ſépulture de la Paroiſſe. Il y a peu de grande Paroiſſe à Paris ſur laquelle il ne ſe trouve un Couvent de Religieux mandians, Franciſcains, ou autres. Celles où il n'y en auroit pas, s'en fourniroient dans les Paroiſſes voiſines ; ces Religieux ſeroient fort aiſes de contribuer au ſervice de l'Egliſe : le peuple ne leur reprocheroit pas leur inutilité. Ils ſeroient huit ou dix, qui nourris ou logés à portée de la Paroiſſe, s'acquitteroient de ce devoir, & ſeroient relevés chaque ſemaine, ſi mieux n'aimoient les fabriques ou Curés, les faire faire par des Prêtres de la Paroiſſe ; il y a peu de Paroiſſes qui ne le puiſſent ; le nombre de quarante excédant dans la plûpart celui des eccléſiaſtiques qui s'y trou-

vent ; cet expédient ne préjudicieroit à rien, n'augmenteroit point le prix de la cérémonie, & contenteroit la plûpart des gens, qui, ne voulant quitter les triſtes reſtes de ce qu'ils ont chéri que quand abſolument ils ne peuvent plus les voir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

En attendant qu'on nous adreſſe quelques réflexions ſur cette lettres, nous répondrons en peu de mots à ſon auteur, & nous lui dirons :

1°. Que l'inexécution de l'arrêt du Parlement pour les nouveaux cimetieres, nous paroît avoir ſa cauſe principale, dans l'impuiſſance où ſont les fabriques des Paroiſſes, de faire par elles-mêmes ces établiſſemens, & dans la difficulté de faire des emprunts ; la dépenſe ne pouvant être que très-conſidérable, quand il s'agit d'acheter un terrein convenable, de l'enfermer de murs, de contruire une chapelle de dévotion, & de bâtir un logement pour le portier. Ajoutez à cela la chapelle de dépôt, & l'acquiſition des chariots néceſſaires, des chevaux & des bâtimens pour les loger, qui ne peuvent être éloignés de l'Egliſe, parce qu'à tout moment on peut en avoir affaire. Il eſt hors de doute que pour remplir ces objets dans une Paroiſſe médiocre, il ne faut pas moins que 80 ou 100 mille livres. Comment une fabrique qui n'eſt pas riche, car il en eſt peu qui le ſoient, & peut-être encore moins qui ne doivent des rentes ; comment, dis-je, une fabrique trouvera-t-elle cette ſomme, ſurtout depuis

la réduction des rentes à quatre pour cent ? Quelque ſage que ſoit cette réduction, quelque néceſſaire qu'elle ait été, l'uſure a pris de telles forces, l'avidité des riches eſt ſi exceſſive, qu'il n'en eſt point qui ne prétende tirer ſans peines & ſans ſoins, & comme en dormant, d'un argent qu'il déplace, parce qu'il reſte ſtérile chez lui, un profit plus conſidérable, plus ſûr & plus net, que n'eſt celui de la terre même, en ſe dévouant à tous les travaux & à tous les ſoins de la culture. Les fabriques ne peuvent point corriger ce vice dans l'ame des riches ; & d'ailleurs il eſt bien difficile qu'à ce ſujet elles ayent aſſez de crédit pour emprunter ; car d'un côté on conſidere qu'elles ne tireront aucun bénéfice, qu'après l'établiſſement parfait du nouveau cimetiere, qui ne demande pas moins de deux ans ; & qu'ainſi elles ſeront ſurchargées en pure perte de deux années de rente à payer ; & de l'autre, que les droits des ſépultures particulieres étant trop forts, leur rendront peu, ce qui n'eſt point du tout propre à attirer la confiance publique. Il s'enſuit donc qu'elles ne peuvent abſolument exécuter l'Arrêt du Parlement.

2°. Nous regardons comme illuſions ce qu'on dit des chapelles de dépôt, & nous ne pouvons aſſez nous étonner de ce que nous entendons ſouvent répéter, qu'en les conſtruiſant, on ne fera que changer de place le mal dont on veut ſe débarraſſer. Peut-on de bonne foi mettre en parallele une chapelle, où ſouvent il n'y aura aucun corps,

ou trois ou quatre au plus y reposeront pendant dix à douze heures ; corps dans lesquels on ne peut supposer, excepté quelques cas extraordinaires qui exigent une prompte inhumation, qu'un commencement de putréfaction. Peut-on, dis-je, les comparer avec des cimetieres pleins d'une terre usée & pourrie, qui exhale sans cesse sa mauvaise odeur, & dans lesquels on voit toujours une fosse généralement ouverte, où les corps arrivent au plus haut point de leur pourriture, avant qu'on les couvre de cette même terre, déjà devenue aussi dangereuse qu'inutile. Nous ne pouvons nous persuader qu'en y réfléchissant on pense de l'un comme de l'autre.

3°. L'expédient des Religieux mendians nous paroît superflu ; il est inutile de les faire rentrer dans les fonctions curiales, dont on a eu assez de peine de les exclure. On sçait que tout corps ecclésiastique est habile à tourner l'usage en droit, & ne tarde pas à le faire ; d'ailleurs on ne peut les occuper, sans reconnoître leurs peines ; & il en coûteroit plus de les loger, les vêtir & les nourrir, que de fixer des honoraires pour les Ecclésiastiques de la Paroisse qui accompagneroient les corps. Ceux-ci, qui pour la plûpart ont une petite fortune, y trouveroient un avantage qui les attacheroit à leur Eglise, en leur donnant une aisance qui leur manque. Ce seroit un moyen honnête que les Curés auroient de plus en main, pour aider ceux d'entre leurs clercs, dont les facultés ne sont pas grandes : on le prati-

que déjà depuis long-tems dans les grands enterremens : après les Prêtres habitués, les clercs les moins aisés sont les premiers qu'on emploie.

SUR L'USAGE

De faire brûler des Cierges auprès des Morts.

Nous ne rechercherons point ici l'origine de l'usage où l'on est de faire brûler des cierges auprès des morts. Quel que puisse en être le motif, nous croyons qu'il ne sera jamais assez puissant pour balancer les inconvéniens qui peuvent en résulter.

L'Homme une fois mort, son cadavre ne paroît pas un objet assez digne de respect, pour qu'on lui doive des égards distingués; & quand ces égards lui seroient dûs, toujours ne seroit-ce pas ceux de laisser brûler des cierges auprès de lui. Cette pratique superstitieuse, est au contraire à charge aux particuliers & dangereuse à la société. Nous disons qu'elle est à charge, parce qu'elle force plusieurs familles à dépenser en cire, un argent souvent nécessaire à leur subsistance, & qu'elles ne sçauroient l'épargner, sans dévoiler aux yeux du public une indigence qu'on est toujours intéressé de cacher.

Mais les dangers qui peuvent résulter de cet usage, sont d'une bien plus grande con-

féquence; le premier eſt celui de la corruption du corps; on eſt obligé de garder un cadavre pendant 24 heures avant de le porter en terre: la loi du Souverain à cet égard eſt expreſſe; l'on ne peut s'en écarter que dans le cas d'une corruption trop ſenſible; & ce n'eſt jamais ſans un certificat des Médecins. Cette loi indiſpenſable, pour s'aſſurer de la mort de celui qu'on doit enterrer, devroit faire rechercher tous les moyens poſſibles pour modérer les progrès de la corruption du cadavre juſqu'au tems de ſon enterrement; il faut convenir qu'on ouvre les fenêtres de l'appartement, qu'on répand des odeurs, qu'on verſe du vinaigre ſur le mort. Mais tandis qu'on prend toutes ces précautions, par une inconſéquence difficile à concevoir, on allume des cierges autour du cadavre, on échauffe l'appartement, en un mot on accélere la putréfaction qu'on s'étoit efforcé de combattre. Sans entrer dans le détail des effets que ces miaſmes putrides produiſent ſur notre machine, il ſuffit, pour prouver les terribles effets de cette athmoſphere cadavereuſe, de jetter un coup d'œil ſur les maux que cauſent ces exhalaiſons putrides, de faire attention aux riſques que courent les vuidangeurs, d'être étouffés en ouvrant les foſſes, aux fiévres malignes, peſtilentielles, & à tant d'autres maladies, preſque toujours mortelles, auxquelles ſont expoſés les Infirmiers, les Bleſſés, les Convaleſcens même des Hôpitaux des grandes villes & ſur-tout des Armées.

Sans

Sans faire ici d'inutiles recherches ſur la nature de ces exhalaiſons & leur maniere d'agir, on peut aſſurer que les corpuſcules contagieux qui ſe dégagent dans les premiers inſtans de la corruption du cadavre, ſont toujours redoutables. Seroit-ce parce que l'alkali volatil, ce puiſſant anticeptique, n'eſt point encore développé, ou cela dépendroit-il de toute autre cauſe que nous ignorons; c'eſt ce que nous ne déciderons pas : quoiqu'il en ſoit, il eſt toujours certain que quand la corruption commence, il émane du cadavre une odeur fade en apparence, mais très-pénétrante dans le fond, & contre laquelle les plus robuſtes ne ſçauroient tenir. Chacun eſt à portée d'obſerver ce phénomene, dont *Beker* a le premier fait mention. Auſſi quand les corps morts des perſonnes diſtinguées, qu'on garde pendant pluſieurs jours au milieu d'une grande quantité de cierges allumés, viennent à ſe corrompre, quoiqu'embaumés, ce qui arrive aſſez ſouvent, ils répandent une odeur qui révolte tous ceux qui les approchent, & dont pluſieurs perſonnes ont ſenti plus d'une fois les funeſtes effets. Dans ces circonſtances, on a recours aux parfums, on crie contre celui qui a embaumé le cadavre; expédiens inutiles, vaines déclamations! Il eſt un moyen bien plus ſimple de remédier aux maux dont on ſe plaint; il faut éteindre les cierges, ou plûtôt on ne doit jamais en allumer. Cependant ſi parmi les aſſiſtans, que le beſoin ou la curioſité raſſemble dans ces lieux infectés, il en

eſt qui ſe trouvent mal, ou qui gagnent des maladies ; ſi cette impreſſion eſt ſi forte ſur des étrangers, quels effets ne doit-elle pas produire ſur des parens & des amis, que la douleur, la crainte & mille autres cauſes, diſpoſent davantage à la reſſentir.

Ce n'eſt pas aſſez de nuire ſourdement à la ſanté des hommes ; cette pratique l'attaque plus directement encore ; les cierges qui brûlent auprès d'un mort ne ſont pas toujours gardés à vûe ; ils peuvent ſe pancher, être pouſſés ſur les toiles lugubres qui les entourent, ſur des rideaux, des tapiſſeries, & en quelque part qu'ils ſe portent, dans leur chûte ils rencontreront toujours des matieres combuſtibles, qu'ils ne manqueront pas d'embraſer ; il n'eſt déjà que trop de cauſes d'incendie, qu'on ne ſçauroit éviter : la ſûreté publique ſemble donc exiger qu'on ſupprime un uſage ſujet d'ailleurs à tant d'inconvéniens, ou qui ne paroît être d'aucune utilité.

N. B. Ces jours derniers, un homme étant mort, on fit brûler des cierges autour de lui ſelon l'uſage ; ceux qui étoient prépoſés pour le garder s'abſenterent, un des cierges vraiſemblablement tomba ſur les rideaux du lit, le feu prit, & ſi fort, qu'en peu de tems deux étages de cette maiſon furent conſumés avec tout ce qu'ils renfermoient.

L'uſage des vaiſſeaux de cuivre dans les navires, eſt une des principales cauſes du ſcorbut des gens de mer.

Ceci eſt tiré d'une lettre de Mr. Jean Travis, Chirurgien de Scarbotong, à Mr. Fothegill, publiée depuis peu dans le ſecond volume des Recherches & Obſervations de Médecine, par une Société de Médecins à Londres.

Suivant l'idée que j'ai du ſcorbut, dit l'Auteur, toute matiere acrimonieuſe, ſoit qu'elle ſoit produite d'elle-même dans le corps, ou qu'elle ait été reçue par accident, ſi elle eſt capable de diſſoudre peu à peu, & de rompre la conſiſtance du ſang & des humeurs, peut devenir une cauſe prochaine de cette maladie. Il ſembleroit donc que le ſcorbut peut être produit par un grand nombre de cauſes diſtinguées; & de la combinaiſon de ces cauſes, ou du degré d'activité qui ſe trouve dans chacune, dépendront les différens degrés de ſa virulence. Quand cette maladie devient ſi longuement épidémique & deſtructive, qu'on l'a éprouvé très-fréquemment dans nos vaiſſeaux de ligne, il eſt de la derniere importance de la ſuivre juſqu'à ſa cauſe, & d'en écarter, autant qu'il eſt poſſible, toutes les ſources. Car on ne ſçauroit guérir ni empêcher les effets, juſqu'à ce qu'on ait exactement recherché chacune des cauſes qui la produiſent, & qu'on ait pris de juſtes précautions pour les écarter. Pour découvrir

s'il reste encore quelques causes du scorbut qu'on n'ait point encore écarté sur nos vaisseaux de ligne, considérons d'abord, jusqu'où celles qu'on a assignées jusqu'ici, sont en effet capables de l'avoir rendu si fatal. Ce seroit passer au-delà des bornes que je me suis prescrites dans cette lettre, que de faire une recherche en plein de cette matiere; c'est pourquoi je me contenterai de remarquer 1°. que les mauvaises provisions & l'air humide & mal sain, qu'on regarde communément comme les principales causes du scorbut sur mer, ne produisent pas de semblables effets sur nos vaisseaux, ni dans les navires marchands, dans les voyages de long cours, même quand ils sont convoyés par des vaisseaux de guerre, dont ces équipages en sont en même tems considérablement affligés, quoiqu'ils ayent l'avantage de la bonté des provisions, d'avoir des vaisseaux plus nets & plus aérés, par le moyen des Sabords, des Ventilateurs, des Chirurgiens capables, & beaucoup d'autres commodités. Il est vrai qu'il y a eu des plaintes publiques de la négligence, &c. pour avitailler la marine: mais il faut se rappeller que quoiqu'on ait pu embarquer quelques provisions mauvaises, il ne s'en suit pas toujours que les hommes les mangent: car on sçait très-bien que toutes les choses destinées à être mangées, sont examinées très-scrupuleusement, avant qu'on les leur serve; & que celles qui se trouvent tant soit peu gâtées, ou peu pro-

pres à ſervir, ſont condamnées & rejettées de côté. En effet les Matelots, même ceux qui ont été renvoyés ou qui ont quitté les vaiſſeaux de Sa Majeſté, reconnoiſſent que leurs proviſions à bord étoient auſſi bonnes & meilleures même qu'ils n'en ont rencontré dans les autres vaiſſeaux.

2°. Le ſcorbut fait de grands ravages dans les vaiſſeaux, même quand ces cauſes ne ſe rencontrent pas pendant le paſſage du Centurion de la côte du Mexique à Tinian; l'équipage n'étoit pas compoſé de plus de la moitié de ſon nombre ordinaire. Ils avoient aſſez d'exercice, de proviſions fraîches pour tous les malades, de l'eau douce en quantité, & le vaiſſeau étoit tenu extrêmement net & aéré; cependant cette maladie y fut très-fatale. Le Docteur Mead, ayant examiné mûrement ces faits, abandonna toutes les autres cauſes, & jugea que l'air humide, vicié encore par la ſaleté de l'eau, qui ſe trouve dans le fond du vaiſſeau, avoit contribué plus que toute autre choſe, à occaſionner le ſcorbut. Mais avec tout le reſpect dû au mérite & à la mémoire de ce Médecin juſtement célébre, il faut remarquer que le Centurion faiſoit alors une voie d'eau ſi conſidérable, que toutes les pompes jouoient continuellement, ce qui auroit empêché efficacement l'eau de la ſentine de devenir trop puante.

3°. Les remedes indiqués par ces cauſes, ne ſe ſont pas trouvés ſuffiſans pour prévenir ni pour guérir le ſcorbut. Dans

la derniere guerre, lorſque l'Amiral Boſcawen fut envoyé avec une Eſcadre aux Indes Orientales, les équipages du Namur, & de quelques autres vaiſſeaux, qui avoient avec eux cette machine vraiment utile de M. Putton, & qui la faiſoient travailler conſtamment, (1) devinrent auſſi malades du ſcorbut, que les autres qui n'avoient pas l'avantage de cette machine.

Enfin le ſcorbut ſur les vaiſſeaux, venant des cauſes rapportées ci-deſſus, eſt plus général, plus fatal, & produit des ſymptomes plus fâcheux, en beaucoup moins de tems qu'on ne peut en trouver par-tout ailleurs; ſçavoir des ſalivations, des inteſtins ulcérés & gangrenés, des ulceres fongueux, des flux de ſang, & ce qui paroîtra très-évidemment, ſi on conſidere bien ce qui a été publié ſur ce ſujet par le Docteur Huxham, le Docteur Lind, & par d'autres, pour ne rien dire de la rélation triſte que l'on a rendu publique l'hiver dernier; ſçavoir, qu'en moins de dix-huit mois, on a perdu ſur les vaiſſeaux de Roi, plus de dix mille hommes, qui ſont morts de cette maladie. N'y a-

(1) Il eſt bon de faire obſerver ici aux Lecteurs, que les tuyaux à air dont il eſt parlé, après pluſieurs années d'eſſai ſur les vaiſſeaux de Roi, ſe ſont trouvés preſqu'entierement inutiles; & que les ventilateurs du digne & ingénieux Docteur Hales, ont été employés long-tems à bord des vaiſſeaux de Roi, & qu'on a toujours trouvé qu'ils rempliſſoient completement les deſſeins utiles pour leſquels ils ſont faits.

t-il donc pas quelqu'autre cauſe plus véritable de cette maladie, que celles qu'on a aſſignées juſqu'ici, & qui étant compliquées avec d'autres plus ſubordonnées, déconcertent les meilleurs régimes, & réſiſtent aux moyens de guériſon les plus raiſonnables, parce qu'on les croit ſeules avoir contribué à faire naître ce ſcorbut? Aretæus obſerve que les humeurs qui ſont dans le corps, peuvent devenir acrimonieuſes & deſtructives, & que les ſucs de la même eſpece peuvent y être reçus d'ailleurs. De-là il y a des maladies dont les ſymptomes ſont ſemblables à ceux qui viennent d'avoir avalé des drogues empoiſonnées. C'eſt pourquoi il remarque, qu'il n'étoit rien moins que déraiſonnable aux Athéniens, d'imaginer que la peſte, qui exerça ſes ravages pendant la guerre du Péloponneſe, pouvoit être l'effet d'un poiſon que l'ennemi avoit fait jetter dans les puits; car, dit-il, les gens ne ſçavoient pas alors que les mêmes ſymptomes que l'on éprouve, après avoir pris d'une drogue empoiſonnée, peuvent paroître auſſi dans une maladie peſtilentielle. Si après une recherche exacte il eût paru que quelque matiere vénimeuſe, capable de produire cette maladie, eût été réellement mêlée dans leur eau, il n'y auroit eu aucun doute qu'elle ne fût venue de cette cauſe: le Docteur Harvey met au nombre des cauſes du ſcorbut, l'uſage intérieur des préparations mercurielles, & même leur uſage extérieur; & le Docteur Huxham

obſerve, qu'un long & copieux uſage du mercure, eſt capable de changer la maſſe du ſang en un amas de matiere purement aqueuſe. Suppoſons donc qu'on eût donné tous les jours, pendant quelques ſemaines, à l'équipage d'un vaiſſeau, de petites doſes de mercure doux, ou d'émétique jaune, ſans aucun égard à leur diéte ou façon de vivre, ne pourroit-on pas s'attendre qu'il en réſulteroit une haleine puante, des gencives ſpongieuſes, des dents déchauſſées, des ſalivations, des douleurs d'entrailles, des diſſenteries, des hémorragies, des contractions ſpaſmodiques des membres, & toute la ſuite des ſymptomes ſcorbutiques? Or, comme les Médecins de la premiere claſſe nous aſſurent que tous les poiſons du regne minéral, agiſſent à peu près de la même façon ſur le corps humain, *cæteris paribus*, ne pourroit-on donc pas conclure que le verd de gris & une ſolution de cuivre, pris de la même maniere, doivent néceſſairement occaſionner à peu près les mêmes accidents? Et ſi on peut parvenir à faire voir évidemment que pendant un certain tems, & ſur-tout pendant un tems conſidérable de ſuite, le bœuf & le porc, deſtinés pour les Matelots à bord des vaiſſeaux de Roi, ſont fortement impregnés de verd de gris, ou d'une ſolution de cuivre. Peut-on douter que ce ne ſoit là le poiſon qui en emporte tous les ans un ſi grand nombre? Je n'ai pas beſoin de dire, Monſieur, que toute ſubſtance huileuſe & ſaline,

ou même les végétaux les plus doux, quand ils ont suffisamment bouilli dans des vaisseaux de cuivre non étamés, quoique parfaitement nets, dissoudront, extrairont, & se chargeront d'une quantité considérable de particules détachées de ce métal le plus soluble & le plus pernicieux. Qu'on essaye l'expérience, en faisant bouillir du suif doux, une heure ou deux, avec une quantité suffisante d'eau & un peu de sel, dans un vaisseau de cuivre net & non étamé; en le versant dans un bassin blanc, on trouvera le suif, quand il sera refroidi, teint ou rayé de verd de gris; cela deviendra encore plus sensible après l'avoir gardé quelques jours.

La quantité extraite des chaudieres à bord des vaisseaux de guerre, sera de tems en tems augmentée ou diminuée, 1°. par le dégré de solubilité du vaisseau même. 2°. Par la sorte de nourriture qui sera plus ou moins grasse ou salée. L'huile prendra une couleur d'un verd plus foncé; étant entretenu chaude dans de pareils vaisseaux, sur un feu doux, pendant quatre ou cinq minutes. 3°. Par la négligence de ceux, dont la fonction est d'entretenir ces chaudieres nettes; car si on y laisse la plus petite quantité de graisse, elle deviendra en fort peu de tems aussi verte que de l'herbe, & conséquemment ne sera que trop sujette à se mêler avec les premieres choses qu'on y fera bouillir. Enfin, par la grandeur de la chaudiere, par la quantité de viande qu'on y fera

cuire à la fois, & par la friction contre les côtés & le fond du vase, occasionnée par le mouvement du vaisseau, & par la violence du bouillonnement. J'ai été bien informé, que sur les vaisseaux de guerre, on fait cuire à la fois, dans une chaudiere, deux livres de bœuf pour chaque homme : & les jours qu'on les nourrit de porc, on en met une livre & demie pour chaque tête. Ainsi ce frottement, dans des grands vaisseaux de guerre, est si considérable, que les chaudieres, quoique fabriquées les plus fortes qu'il est possible, sont dans le cas d'avoir besoin d'être remontées de nouveau, presque après chaque croisiere, sur-tout lorsqu'on a eu un tems rude & des roulis de mer. De plus, ce frottement augmentera non-seulement la quantité de cuivre dissoute, mais aussi affectera plus immédiatement la viande même, en y introduisant plus intimement & avec plus d'abondance, des particules détachées du cuivre. Car le verd de gris ramassé sur le vase, dans l'intervalle du tems de la cuisson, sera par ce moyen détaché. Mais dans les vaisseaux marchands, où on se sert d'ustensiles de cette espece, la quantité de provisions qu'on fait cuire à la fois est si petite, qu'elle ne cause pas un degré de frottement suffisant pour enlever le verd de gris, surtout parce qu'on la rend glissante, en y ajoutant de la graisse. Ainsi dans de tels navires, pour le peu que le Cuisinier soit soigneux, on a le tems dans l'intervalle

des différentes cuiſſons, de gratter & enlever le verd de gris. Mais j'ai vu moi-même ſur un petit navire, une chaudiere dans laquelle, faute d'être nettoyée, le verd de gris étoit venu d'une ligne & demie d'épaiſſeur. Quelquefois il peut arriver que les os qui ſe trouvent dans la viande, ou d'autres accidents, faſſent détacher un grand feuillet de verd de gris, & le mêlent avec la viande; alors il eſt aſſez ordinaire de voir tout l'équipage attaqué d'un vomiſſement violent. Mais comme la doſe n'eſt pas répétée aſſez longtems, ces gens échappent communément aux effets terribles qui accompagnent l'uſage des chaudieres de cuivre à bord des vaiſſeaux de Roi. Le nombre des vaiſſeaux qu'on envoie en mer d'ici, eſt de plus de deux cent; & nous employons environ trois mille, tant Matelots que mouſſes. On ſe ſert d'ordinaire de pots de fer ſur ces vaiſſeaux, & nous n'avons pas un ſeul exemple qu'aucun ait les ſymptomes qu'on appelle *décidément ſcorbutiques*, ſi ce n'eſt dans un petit nombre de vaiſſeaux plus gros, où on ſe ſert de chaudieres de cuivre. Les corpuſcules minéraux, acrimonieux, étant diſſouts, comme on l'a dit ci-deſſus, ſont ſi efficacement enveloppés par les particules plus huileuſes de la viande, qu'elles paſſent à travers l'eſtomach & les veines lactées, communément ſans exciter de vomiſſement ni de tranchées; mais dans le cours de la circulation, lorſque la graiſſe eſt ſéparée & reçue dans ſes

réduits convenables, ces particules étant privées de leur véhicule, sont laissées en liberté d'exercer leur malignité naturelle, en brisant les *Crasis du sang*, déchirant les extrémités des arteres capillaires, irritant & blessant les nerfs. Quoique la quantité de verd de gris prise à la fois, soit si petite, qu'elle ne puisse faire aucun mal sensible, cependant étant répétée chaque jour, elle occasionne peu à peu une suite de douleurs les plus terribles, qui varient selon l'état particulier de la constitution qu'elles attaquent. Car les particules corrosives n'étant pas capable d'être assimilées avec rien dans le corps humain, empêchent dans le sang & dans les fluides plus élaborés, un mélange tel qu'il le faudroit pour une bonne nutrition; & par-là même sont capables de produire la maladie. N'est-il donc pas bien probable que l'expérience pourra démontrer ci-après, que ceci a été la principale (quoique non la seule) cause du scorbut à bord des vaisseaux de Roi; cause qui peut quelquefois devenir plus universelle par le concours de toutes, ou des quelques-unes des autres causes subordonnées? Après avoir comparé sans aucune partialité ces faits & les maladies scorbutiques, qui ont été rendu publiques par les rélations des Chirurgiens de vaisseaux & autres, avec ce que j'ai avancé, je me flatte qu'on reconnoîtra évidemment pourquoi les équipages de certains vaisseaux sont plus affligés du scorbut que d'autres; pourquoi, quand toute une escadre en est affectée,

les malades ne ſont pas en proportion du nombre de gens de l'équipage, mais de la grandeur du vaiſſeau? Sçavoir ſi un vaiſſeau de vingt canons a un dixieme de ſon monde malade, un vaiſſeau de 74. Canons en aura en général un bon quart; pourquoi les Officiers, dont les alimens ne ſont pas préparés dans la chaudiere de cuivre du vaiſſeau, ſont exempts des ſymptomes les plus fâcheux? pourquoi la maladie fait toujours le plus de ravages dans les tems orageux? pourquoi même dans le beau tems, elle domine conſtamment dans les gros vaiſſeaux, qui demeurent quelques ſemaines dans la baye de Biſcaye, où il y a toujours une mer roulante? pourquoi les malades peuvent être rétablis auſſitôt que les vaiſſeaux arrivent dans une eau douce, quoiqu'ils ſoient confinés & renfermés dans l'air le plus impur, & dans l'endroit le plus étroit du vaiſſeau, ſans avoir même l'avantage des ventilateurs? Voyez la rélation qu'a donné le Docteur Lind, des gens de Guerneſey, dans ſon traité du ſcorbut. Enfin donc s'il paroît qu'il ſoit vrai que le bouillon ſalé & gras, eſt capable de diſſoudre le cuivre; que le bœuf & le porc ſalé en frottant contre la chaudiere, qui eſt dans un état de diſſolution, doit devenir impregnée de ſes qualités nuiſibles; & que ce poiſon & tous les autres du regne minéral, pris aſſez long-tems en petites doſes, occaſionnera certainement le ſcorbut avec ſes ſymptomes les plus fâcheux. Les chaudieres de cuivre dont on ſe ſert dans tous les

vaiſſeaux de ligne, devroient être échangées, le plûtôt que faire ſe pourra, contre d'autres de fer, qui ſont beaucoup plus ſaines. Mais ſi tout ce que nous avons dit, ne paroît pas encore aſſez démonſtratif, & n'eſt pour le plus qu'une conjecture probable, aſſurément dans un cas d'une ſi grande importance, & dans la criſe dangereuſe des affaires publiques, la choſe mérite au moins d'être examinée ſans partialité, & d'être eſſayée dans des gros vaiſſeaux. Car quand une propoſition annonce un avantage ſi étendu & ſi déſirable, il faut qu'elle tombe tout-à-fait ou qu'elle l'emporte; & ce n'eſt que d'après l'eſſai & l'expérience qu'on peut en juger comme il faut.

TRAITÉ

Sur les différens abus qui ſe ſont gliſſés en Médecine.

IL s'eſt gliſſé en Médecine avec le tems une infinité d'abus, qui nous paroiſſent nuire au progrès de l'art. Ces abus ſont la ſuite ou de l'ignorance, ou de la charlatanerie de ceux qui ſe ſont adonnés à la pratique de cette profeſſion, ou des préjugés des malades, qui ſe ſont confiés à leurs ſoins, préjugés dont nous ne pouvons voir les fondemens, & que les premiers ont ſans doute accrédités. Nous allons combattre quelques-uns de ces abus, & nous choiſirons les plus intéreſſants & les plus groſſiers pour ſujet de notre diſſertation.

Heureux ſi nous pouvons faire ouvrir les yeux à la multitude ! C'eſt ſon ſeul avantage que nous cherchons.

I.

De l'abus de l'inſpection du ſang dans la palette.

Point d'opinion plus univerſelle de la part des malades, que de croire qu'à l'inſpection de leur ſang dans la palette, le Médecin doit connoître la maladie dont ils ſe plaignent ou qui les menacent. Point d'opinion peut-être encore plus accréditée par les Médecins, & ſur-tout par les Médecins dont le babil fait toute la ſcience, ou la ſtupidité de leurs malades, la réputation. Nous ſommes peu ſurpris de voir ceux de cette derniere claſſe, ſoutenir un préjugé qui leur fournit l'occaſion de faire toujours quelques viſites de plus à leurs malades, & de perorer quelques inſtants : mais au moins les véritables Médecins devroient-ils s'attacher de tout leur pouvoir, à couper ce réfuge à la charlatanerie, & à détromper le public ſur cet article.

Ce n'eſt pas que dans certaines maladies l'inſpection du ſang ſoit tout-à-fait à négliger : non, certainement nous ſçavons, par exemple, que dans les maladies inflammatoires, elle fournit un pronoſtic aſſez bon, & que la couenne qui recouvre le ſang dans ces ſortes de cas, ſert aſſez bien à déterminer la violence ou la légéreté de la maladie, ſelon qu'elle eſt plus ou moins épaiſ-

se. Mais excepté ces circonstances, nous ne voyons que des inductions fort équivoques, & fausses la plûpart du tems à tirer de cette inspection. Il ne faut donc pas que dorénavant les femmes s'imaginent qu'on peut leur dire, à la vue de leur sang, si elles sont enceintes ou non. Il ne faut pas que les malades croyent que leur sang doit indiquer s'ils sont attaqués de quelques virus particuliers ou non. D'un autre côté, il ne faut pas non plus qu'un Médecin s'avise de découvrir dans la palette *la bile passée dans le sang*, (on peut dire que de nos jours, cette pauvre bile joue un grand rolle dans la pratique (1)) & que de-là il prenne occasion de purger & repurger son malade; ou du moins s'il le fait, nous invitons fort ses malades à n'avoir aucune confiance en ses prédictions ou en ses avis, s'il n'en veut être la dupe, & du côté de la bourse, & du côté de la santé.

Nous n'avons pas assez d'amour-propre pour demander au public, qu'il se détrompe sur notre seule parole, ou pour croire que, sans apporter des raisons, notre sentiment fera loi en médecine. Aussi allons-nous détailler en notre faveur deux raisons péremptoires.

(1) Mais à propos de la bile, je ne puis m'empêcher de rire du jargon d'un Médecin, qui défendit à son malade de se faire saigner, parce que disoit-il, il sentoit au battement du pouls, que la bile étoit passée dans le sang. L'habile homme! Son malade le regardoit à cause de cet avis, comme un second Hyppocrate. La bonne dupe!

Premierement, s'il étoit possible que le sang que l'on tire des vaisseaux d'un malade, fournit quelques signes de la maladie dont on est menacé ou attaqué, & quelques indications pour la cure de cette même maladie, il ne faudroit pas certainement s'en rapporter à la seule inspection de ce sang. Il faudroit au moins encore avoir égard à son odeur & à son goût. Cependant les qualités que les différens sens du goût, de la vue ; & de l'odorat y découvriroient, suffiroient-elles pour asseoir un jugement sûr ? Non, sans doute, il seroit encore nécessaire de soumettre ce même sang à l'analyse chymique ; mais trois palettes de sang que l'on tire communément à un malade, pourroient-elles prêter à ces différens examens ? Il faudroit mettre d'abord à part une portion de ce sang, pour le laisser séparer naturellement en ses différentes parties. Il faudroit ensuite opérer chymiquement sur la seconde portion, peut-être généralement, & puis particulierement. On sent bien que les différens produits seroient en trop petite quantité, pou rqu'o npût en tirer quelques partis. Encore quels doutes ne pourroit-on pas avoir sur la validité des procédés qu'on auroit suivis ? Cependant supposons qu'on eût bien opéré, & encore mieux réussi : quelles lumieres en pourroit-on retirer ? Car avant tout, sans parler des différentes qualités adventices, que des alimens pris par le malade la veille ou la surveille de sa saignée, auroient pû communiquer aux produits de ce sang, ne seroit-il

pas à propos d'avoir un objet de comparaiſon? & où le prendre? Peut-on ſe flatter de ſçavoir en quelles proportions doivent être entr'elles les différentes parties du ſang de chaque individu, pour qu'il jouiſſe d'une ſanté vigoureuſe & conſtante? Peut-on être ſûr des qualités que doit avoir le ſang pour être bon? Ces qualités ne ſont-elles pas toutes reſpectives, & tel ſang qui eſt bon pour tel individu, ne ſeroit-il pas très-pernicieux pour tel autre? Avant donc de prononcer qu'on a tiré de fort mauvais ſang à un malade, ſçachons quelles qualités devroit avoir ſon ſang pour être bon reſpectivement à ſa machine. Chaque animal engendre un ſang qui lui eſt propre, & qui n'eſt propre qu'à lui ſeul. On peut même dire hardiment, que ſi on analyſoit tous les différens ſangs, que l'on tire, on n'en trouveroit certainement pas deux abſolument pareils. Nous ajouterons même que ſi l'on tiroit à différens périodes de la vie, du ſang à la même perſonne, quoiqu'elle eût joui, & jouit encore de la ſanté la plus conſtante, & qu'on analyſât chaque fois ſon ſang, on ne trouveroit jamais exactement les mêmes produits. De-là l'abandon total de la tranſfuſion du ſang, opération du reſte ingenieuſe & hardie: de-là pluſieurs raiſons de douter ſur la bonté de l'inoculation de la petite vérole.

De quoi ſervira donc à preſent l'inſpection du ſang dans la palette, puiſque quand bien même on y joindroit l'odeur du ſang, ſon goût, ſon analyſe naturelle & artificiel-

le, on ne pourroit encore en tirer aucune ſatisfaction réelle : la qualité du ſang & les proportions de ſes différentes parties néceſſaires pour la ſanté de l'individu qui le prépare, étant des choſes abſolument inconnues ?

Nous paſſons maintenant à la ſeconde raiſon, qui, ce nous ſemble, démontrera encore plus évidemment combien l'inſpection du ſang eſt abuſive. Cette raiſon eſt fondée ſur l'altération que pluſieurs circonſtances, & différens accidens peuvent faire ſubir au ſang, lorſqu'on le tire.

Ces accidens dépendent du Chirurgien qui fait la ſaignée, & de ceux qui l'aſſiſtent dans ſon opération. On peut dire qu'ils ſe rencontrent ſi fréquemment, que ſi malheureuſement le Médecin n'avoit pour ſe guider d'autres ſignes que ceux qu'il pourroit tirer de l'inſpection du ſang dans la palette, ce ſeroit le plus grand de tous les haſards s'il rencontroit juſte.

Ce ſeroit ici bien le lieu de recommander aux malades le choix d'un habile ſaigneur ; puiſque dans la plûpart des maladies, où la ſaignée eſt preſcrite par le Médecin, le ſuccés de ce remede dépend en grande partie de la maniere dont cette opération eſt faite. Ce ſeroit en même tems ici l'occaſion d'exhorter les Chirurgiens à s'appliquer plus qu'ils ne font à cette opération, & à ne la pas laiſſer entre les mains de garçons mal-adroits, & qui, ignorant de quelle conſéquence elle eſt, croyent avoir tout fait, s'ils l'ont exécutée ; je ne dis pas avec

propreté (peu de Chirurgiens s'en piquent à présent) mais sans blesser le malade. Nous ne touchons cependant cette corde qu'en passant: nous pourrons la reprendre dans une autre occasion; nous allons pour le présent mettre sous les yeux de nos Lecteurs, les principaux accidens qui peuvent l'altérer à la vue.

1°. Il est constant que la couleur du sang, & même sa texture changent, selon que l'ouverture par laquelle il coule, est bien ou mal faite. En général, cette ouverture doit toujours être au moins aussi longue que le diametre du vaisseau qu'on a piqué; si elle est plus petite, le sang jaillira comme un filet; si elle est plus grande, ce sera avec beaucoup plus de peine qu'on parviendra à faire jaillir le sang en arcade; il bavera le long du bras du malade. Si l'on n'avoit en vue que de soulager le malade, il est sûr qu'il vaudroit mieux pécher par excès qu'autrement. Lorsque le sang vient par une ouverture trop petite, il est très-rare que la saignée soulage le malade: c'est alors qu'elle ne fait que l'affoiblir, sans couper les forces à la maladie. Comme néanmoins au soulagement du malade, il faut encore joindre la propreté, & faire ensorte que le sang reçu dans la palette, soit le moins altéré qu'il est possible; il faut que l'ouverture faite à la veine, soit telle que nous venons de le dire plus haut, & que le sang ne bave point du tout, mais coule d'un seul & plein jet. S'il bave, ou qu'il vienne en filet, il paroîtra toujours vermeil dans la

palette. On peut facilement ſe convaincre de cette vérité, ſi l'on fait attention qu'une même ſaignée fournit du ſang de différente couleur & texture, ſelon qu'il a coulé plus ou moins mal. Ordinairement il commencera par baver ; auſſi la premiere palette ne préſentera-t-elle aux yeux qu'un ſang vermeil, & d'une texture à peu près égale. Enſuite vient-il en arcade : la ſeconde palette contiendra un ſang couvert d'une couenne blanchâtre, jaunâtre, verdâtre, marbrée & aſſez ferme, au-deſſous un ſang noir & diſſout, le tout ſurmonté d'un peu de ſéroſité jaunâtre. Enfin le malade perd de ſes forces ; le jet du ſang n'eſt plus continu ; la troiſieme palette s'emplit d'un ſang à peu-près pareil à celui de la premiere. De quoi ſert-il donc à un Médecin, en entrant chez ſon malade, de demander à voir le ſang ; puiſque d'abord s'il prétendoit en tirer quelques ſignes diagnoſtics, il faudroit qu'il ſçût comment a été exécutée l'opération ; ſi l'ouverture a été d'une grandeur raiſonnable, ſi le ſang n'a point bavé, &c. Que de fois dans des maladies inflammatoires ne trouvera-t-il pas dans les palettes un ſang vermeil, ſemblable à celui de poulet, point de couenne ? Cela ſuffira pour lui faire douter de la force de la maladie ; il temporiſera, parce qu'il ignorera que le ſang a bavé, ou qu'il eſt venu comme un filet. L'inſpection du ſang dans ce cas, ne feroit donc propre qu'à le conduire dans une erreur fatale à ſon malade & à ſa réputation . . . . . Le Médecin devroit toujours

être préſent, lorſqu'on ſaigne ſon malade. (1)

2°. La forme des vaiſſeaux, dans leſquels on reçoit le ſang, influe beaucoup ſur ſa couleur ou ſur ſa texture. Si ce vaiſſeau eſt large & plat, le ſang ſera plus vermeil & plus homogene, que s'il eſt reçu dans un vaiſſeau étroit & un peu haut. Si l'on ſaigne un malade dans des palettes poſées ſur des aſſiettes de faïance ou de porcelaine, le ſang qui tombera dans ces aſſiettes, ſera toujours d'un beau rouge, & celui reçu dans la palette, d'une couleur & d'une texture tout-à-fait différentes. Nous entendons ici que la ſaignée ne ſoit point baveuſe, mais faite auſſi bien qu'il eſt poſſible, de la part du Chirurgien

3°. La malpropreté de la palette ne contribue pas encore moins à altérer le ſang qu'on ſe diſpoſe à y recevoir. On doit ſur-tout bien prendre garde à ce qu'elle ne ſoit point mouillée, ni même humide. Il ſuffit qu'elle ne ſoit pas bien ſéche, pour que la couleur du ſang en ſoit plus vermeille, qu'elle ne l'auroit été ſans cet incident.

4°. On doit encore faire attention à la température des vaiſſeaux deſtinés à recevoir le ſang, & même à la matiere dont ils ſont faits. Qui croiroit que le ſang reçu dans une palette de faïance, paroît différent de celui qui eſt reçu dans une palet-

(1) Que de choſes à dire au ſujet de cet acte de préſence du Médecin pendant la ſaignée, & que nous laiſſons à penſer aux vrais Médecins, qui s'intéreſſent réellement à la ſanté de ceux qui leur donnent leur confiance?

te d'étain ? C'eſt cependant ce que conſtate l'expérience journaliere. On doit préſumer que s'il étoit gardé dans une palette de cuivre, ce métal pourroit influer ſur la couleur de quelques-unes de ſes parties. Le ſang reçu dans une palette chaude différera encore à l'œil du Médecin, de celui qui aura coulé dans un vaſe froid.

5°. Il arrive encore ſouvent que le Chirurgien, pour ôter l'écume qui couvre le ſang qu'il vient de tirer, ſe ſert de ſa lancette encore ſanguinolente : cela ſuffit pour donner à la ſurface de ce ſang une belle couleur vermeille, qu'il n'auroit point eue, ſi l'on n'y eût pas touché.

6°. Il eſt certain que la proximité ou l'éloignement du vaſe deſtiné à recevoir le ſang, contribue à altérer ſa couleur. Si on laiſſe au ſang un long trajet à faire en l'air, par cette ſeule raiſon il acquerra une couleur éclatante. De-là en partie vient cette belle couleur vermeille que l'on remarque au ſang, que l'on rend goutte à goutte par le nez.

7°. Le ſang ou quelques-unes de ſes parties varient de couleur, ſelon qu'il y a plus ou moins de tems qu'on a mangé, ou ſelon que la digeſtion précédente a été plus ou moins prompte. Certains alimens ou médicamens pris avant la ſaignée, au ſçu ou à l'inſçu du Médecin, apportent de même une altération dans ſa couleur & dans ſa texture.

8°. Enfin pour ne pas être plus long, on remarque que le ſang différe beaucoup tant

en couleur qu'en texture, ſelon les différentes veines dont on le tire. Ordinairement celui qu'on tire de la veine céphalique, eſt d'une couleur plus belle que celui qu'on tire de la baſilique ; & celui que fournit la médiane, eſt de tous celui qui paroît le plus mauvais. Celui qui ſort de la ſaphene, eſt communément d'une couleur vermeille & éclatante : ou s'il arrive qu'il ſoit couenneux, la couenne eſt toujours moins épaiſſe, moins forte & moins marbrée ou plus hémogene.

Par ce que nous venons de dire, on voit que peu de choſe ſuffit pour altérer la couleur & la texture du ſang, qu'il doit ſouvent ſe rencontrer des accidens capables de produire cette altération, & que par conſéquent l'inſpection du ſang dans les palettes, ne peut fournir communément aucunes indications.

Mais nous dira-t-on, ſuppoſez qu'il ne ſe ſoit rencontré aucun des accidens ſuſdits, & qu'on ait pris toutes les meſures imaginables pour avoir un ſang inaltéré, alors au moins l'inſpection de ce ſang pourra préſenter au Médecin des indications, pour la cure de la maladie qu'il a à traiter. Non, nous le répétons, non : l'inſpection du ſang, même en ce cas, ne ſervira de rien ou de peu de choſe. Car enfin, la ſaignée eſt néceſſaire à cauſe d'une maladie réelle, ou ſimplement de celle qu'on appelle de précaution. Si la ſaignée a été preſcrite à cauſe de quelque maladie réelle, cette maladie eſt produite par quelque qualité nuiſible du ſang, ou par ſa quan-

quantité, ou par quelque vice dans ſa circulation, ou enfin le ſang n'y a aucune part. On voit du premier coup d'œil, que l'inſpection du ſang ne pourroit ſervir que dans le cas où la maladie ſeroit cauſée par quelques-unes de ſes qualités, nuiſibles. Mais nous avons prouvé que dans cette circonſtance, pour découvrir cette qualité nuiſible, la vue ſeule ne peut ſuffire, qu'il faudroit encore y joindre le goût, l'odorat, & l'analyſe chymique. Nous avons encore fait remarquer que tout cela ne ſeroit rien, ſi l'on n'avoit avant toutes choſes un *Criterium*, un objet de comparaiſon, dont il eſt aiſé de ſentir l'impoſſibilité. Ainſi donc dans ce premier cas, l'inſpection du ſang eſt de toute inutilité. Si au contraire la ſaignée a été faite par précaution, quelles lumieres à tirer de l'inſpection du ſang! Nulle certainement: puiſque de telle couleur & de telle texture que ſoit le ſang, il y a apparence, lorſque la perſonne qui ſe l'eſt fait tirer, ſe porte bien du reſte, que ce ſang eſt tel qu'il le faut pour la conſervation de ſa ſanté. Qu'on ſe rappelle donc bien la vérité de ce que nous avons avancé plus haut, que nous ne pouvons abſolument ſçavoir reſpectivement à tel ou tel individu, de quelle qualité préciſément doit être ſon ſang pour être bon. On tire des veines de celui-ci un ſang noir, livide, preſque diſſout, couvert d'une légere couenne verdâtre, &c. Ce ſang paroît mauvais, & cependant s'il couloit dans ſes vaiſſeaux un ſang auſſi vermeil que celui d'un poulet, il

s'en porteroit sûrement moins bien. Et en effet autant que nous pouvons en juger par une expérience assez souvent répétée, les personnes d'une santé athéletique, sont ordinairement celles qui donnent par la saignée le sang en apparence le plus mauvais; tandis que les personnes délicates fournissent communément par la même opération, un sang de la plus belle couleur. Pourquoi telle singularité ? C'est ce que l'on ignore, & qu'on ignorera sans doute encore longtems.

II.

De l'abus des Consultations.

Multitudine Medicorum perii.
La quantité de Médecins m'a tué.

Ne peut-on pas croire que le dessein de cet Ancien illustre, qui fit graver cette sentence sur son tombeau, étoit de donner par-là une leçon à ceux qu'il laissoit après lui sur ce bas monde, & de leur apprendre combien il étoit dangereux à un malade de se laisser conduire par une multitude de Médecins ? Qu'il est commun cependant de voir des gens se réfuser à une instruction aussi frappante !

Si la médecine étoit une science aussi certaine que celle des nombres, qu'elle ne dépendit nullement des idées de ceux qui la professent & l'exercent; enfin si l'on pouvoit démontrer les diverses propositions que l'on y avance aussi clairement, qu'un Mathématicien peut démontrer les siennes, nous avouerions que ce seroit avec raison

que dans une maladie, les aſſiſtans conjointement avec le malade, demanderoient une conſultation de pluſieurs Médecins. En effet plus le calcul ſeroit répété de fois, le produit étant toujours le même, plus on ſeroit ſûr de ſa juſteſſe: enfin ce ſeroit alors avec raiſon que l'avis du plus grand nombre prévaudroit; mais qu'il en eſt bien autrement en Médecine! Le moyen de guérir telle ou telle maladie, ne gît la plûpart du tems que dans l'opinion: & toujours après avoir vu pluſieurs Médecins, le fruit qu'on en retire eſt d'être plongé dans un doute plus inſupportable que la maladie qui a fait le ſujet de la conſultation.

Cephiſe à la fleur de ſon âge, ſe trouve attaquée d'une maladie de langueur. On en ignore la cauſe; elle n'eſt peut-être que la ſuite des remedes que lui a fait prendre dans le tems qu'elle n'étoit point malade, un Médecin ignorant, mais bel eſprit, qui lui a été donné par des commeres qui ſe connoiſſoient en mérite auſſi peu qu'elle. Quoiqu'il en ſoit, *Cephiſe* déperit de jour en jour. Elle a pour ſymptomes une petite toux familiere, l'expectoration d'une matiere épaiſſe, un ſentiment de péſanteur vers la partie moyenne du tronc, un amaigriſſement ſucceſſif. On veut avoir divers avis. On appelle les Médecins les plus reputés. Dès la premiere conſultation, ces Meſſieurs commençent à ne point s'entendre. Celui-ci veut que le ſiége de la maladie ſoit dans la poitrine, celui-là dans le foie: un troiſieme prétend qu'il eſt dans l'eſto-

mac. On demande à voir les crachats, nouveau ſujet de diſpute. Sont-ils purulents, ou ne le ſont-ils pas ? bref, on laiſſe la malade dans l'indéciſion la plus parfaite. Mais ce n'eſt rien, cette premiere aſſemblée n'étoit que pour prendre langue. Chacun des Conſultans a fait un très-long diſcours, par lequel il n'a rien appris à ſes confreres, & auquel la malade, qui a voulu que la délibération ſe fit en ſa préſence, n'a rien entendu ; ils ont tous été appellés pour chercher le ſoulagement de la patiente, & ils n'ont cherché qu'à étaler le plus ou le moins de mémoire dont la nature les avoit doués. Les plus vieux moins Théoriſtes, ont appuyé ſur l'expérience, les plus jeunes ſur la théorie ; chacun a eu raiſon. Ce ſera bien pis dans une ſeconde conſultation, où l'on parlera des moyens de cure, autant de remedes différens. Le premier tiendra pour le lait. Il a vu préciſement dans le même cas dont il s'agit, des prodiges opérés par la diete blanche. Le ſecond voudra qu'on y joigne l'uſage des eaux minérales. Le troiſieme propoſera un voyage, *Peregrinatio*. Le quatrieme des nourritures incruſſantes & des âltérans. Les Conſultans n'étant pas d'accord, on fera de nouvelles conſultations : nouvelles déraiſons. Enfin pendant que l'on conſulte, le tems ſe páſſe, la malade meurt. On fera l'ouverture de ſon cadavre pour voir quel parti on auroit du ſuivre pour la guérir.

Que ne pouvons-nous retrancher l'hiſtoire de pluſieurs conſultations pareilles, dont

nous avons été temoins ? Mais à quoi ſerviroient ces tableaux groteſques ! Ne lit-on pas tous les jours la fable du Médecin tant pis & du Médecin tant mieux. Tu te contente d'en rire, lecteur, n'eſt-il pas vrai ? & cependant, *de te fabulâ narratur*. Tu n'en deviens pas plus ſage.

Encore y auroit-il un moyen de rendre les conſultations plus profitables, ou bien pour mieux dire, un peu moins inutiles. Il faudroit que ce fût le malade qui nommât lui-même, & qui fit choix des Médecins, dont il veut que la conſultation ſoit compoſée : mais le plus ſouvent on s'en rapporte ſur cet article au Médecin qui a conduit la maladie. Celui-ci n'aura garde d'appeller des confreres, ou plus habiles que lui, ou qu'il pourra ſoupçonner de trempe à blamer la conduite qu'il aura tenue ; ainſi donc de cette façon on a pluſieurs conſultans ſans avoir de conſultation. Les Médecins appellés opineront du bonnet.

Rien donc de ſi abuſif que les conſultations à notre avis. Quiconque aura ſa ſanté a cœur, s'en tiendra à un ſeul Médecin. Il aura ſoin de n'en pas faire le choix à la légere. Nous ſçavons qu'il n'eſt pas aiſé de bien rencontrer, mais on riſquera toujours beaucoup moins de ſe tromper ; ſi dans ce choix, on veut bien ne point s'attacher à l'écorce, nous voulons dire, au jargon, aux habits, aux bijoux, &c.

III.

De l'abus des purgations.

Stava béne, per esser meglio, sto qui: j'étois bien, pour avoir voulu être mieux, tu vois, passant, ce qui m'est arrivé. On fit cette épitaphe à un Gentilhomme Italien, qui se portant bien, avoit été conduit au trépas par une purgation qu'il avoit prise vraisemblablement par précaution. Qu'il seroit à souhaiter que le public pût être instruit du nombre de ceux qui sortent de ce monde par cette même porte! Dieu, que la liste en seroit longue! Cependant cela le feroit-il revenir de son erreur? Non, il n'y a pas d'apparence.

Le peuple déjà ignorant par lui-même, & d'ailleurs inhabile à saisir ce juste milieu si nécessaire en tout, poussé de plus par l'impéritie ou la charlatannerie d'un grand nombre de Médecins, fait dans les purgations réiterées un fond tel, qu'il sera peut-être toujours impossible de le persuader de l'inutilité, & même du danger de ces médicamens, en un très-grand nombre de cas.

Cette erreur a sans doute pris sa source, en ce qu'on s'est imaginé que ces purgatifs, comme s'ils étoient doués d'une faculté animale & sensitive, pouvoient pénétrer librement dans la masse du sang & des humeurs, fureter dans les détroits les plus éloignés du corps humain, y attaquer l'ennemi, c'est-à-dire, la matiere morbifique,

la dompter, la chasser devant eux, & enfin la précipiter par les couloirs ou émonctoirs communs. Il est probable qu'ensuite cette même erreur s'est accréditée, parce qu'on a entendu des Médecins attribuer, (nous ne pouvons trop deviner sur quels fondemens,) à de certains médicamens purgatifs, la vertu de purger la tête, à d'autres la poitrine, à d'autres le bas ventre, ou bien, accorder un privilege exclusif, à celui-ci de purger la pituite, à celui-là de purger la bile, la mélancolie, les humeurs noires, les sérosités, &c. De-là que de préjugés se sont glissés parmi le vulgaire, & auxquels des Médecins complaisans ont prêté la tête, dans la vue sans doute de ne pas déplaire à ceux qui les engraissoient! Ce sont vraisemblablement ces Médecins qui auront inventé d'abord ces familles différentes de purgatifs, dont les noms se terminent en *Gogue*, & qui rassemblés ensemble, forment ces heureuses compositions, connues sous le nom de *Panchimagogues*, nom qui désigne assez les dignes sources où elles ont été puisées.

On sent bien d'après tout cela, que nous ne sommes guere portés pour les purgations en général. Cependant comme on ne peut nier qu'elles ne soient d'une grande efficacité en certains cas, & que quelques maladies ne se guérissent tout-à-fait que par leur usage même répété, nous nous bornons à combattre la coutume où l'on est de se purger, en certains tems marqués de l'année, par précaution, ce dit-on,

celle que l'on a de ſe purger à la ſuite des maladies inflammatoires bien guéries d'ailleurs ; enfin l'habitude que pluſieurs perſonnes prennent de prendre toujours deux médecines, à un ou deux jours de diſtance l'une de l'autre. Mais auparavant, nous croyons ne pas pouvoir nous diſpenſer de donner une idée ſuccinte de la maniere dont opérent les purgatifs.

Les purgatifs ne ſont donc autre choſe que des remedes âcres, ſtimulans, qui picotant les endroits des viſceres, où ils peuvent pénétrer, irritent les vaiſſeaux excréteurs des glandes, dont ſe trouvent parſemés l'eſtomac, & le canal inteſtinal. Au moyen de cette irritation, ces glandes ſont obligées de ſéparer en un tems donné beaucoup plus de liquide, qu'elles n'auroient fait dans le même tems, ſans l'action des purgatifs. C'eſt ainſi que le tabac pris en poudre par le nez, produit une excrétion plus que naturelle, de la mucoſité qui coule par les narines. S'il eſt mâché, il produira la ſecrétion d'une plus grande quantité de ſalive qu'à l'ordinaire. Enfin ſi on l'avale, il fera l'effet d'un purgatif.

Quelques autres médicamens purgatifs peuvent être regardés comme des eſpeces de ſavon, qui détrempent, diſſolvent, delayent les mucoſités, qui tapiſſent les organes de la digeſtion, & les font rejetter ou par les vomiſſemens, ou par les ſelles.

De telle maniere cependant qu'on enviſage l'action & l'opération des purgatifs, on ne peut nier que ce ne ſoient autant de

poiſons, qui ne deviennent innocens, qu'autant qu'on les prend en très-petites doſes; & rarement à quels maux, à quels accidens ne s'expoſent donc pas ceux qui, par des idées ſingulieres, & un caprice certainement très-nuiſible, ſe font un jeu de ces médicamens, & s'en gorgent à la plus légere indiſpoſition? Le moindre mal qu'il en puiſſe réſulter, eſt que leur corps s'y accoutume, de même que celui de Mithridate s'étoit accoutumé au poiſon; que ces médicamens au bout d'un certain tems de cette habitude contractée, leur deviennent abſolument néceſſaires; & que dans des cas de maladies réelles où ils ſont indiqués, le corps y étant fait, ils ne peuvent plus opérer les effets que le Médecin deſireroit qu'ils opéraſſent, & dans la vue deſquels il les preſcrit. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs; ſi l'exhibition d'un purgatif rétablit un appetit émouſſé chez certaines perſonnes, ce n'eſt pas à ce remede qu'il faut attribuer ce bien-être, mais à la diete & au regime qu'on a ſuivi, quelques jours avant & après ſon uſage. Si ſans prendre de purgatif, on eût ſuivi ce même régime, qu'on y eut joint de l'exercice, on auroit eu indubitablement le même ſuccès avec moins de danger.

Mais telle choſe que nous puiſſions ajouter, nous ſentons bien qu'il nous ſera impoſſible de détruire un préjugé qui a pris de ſi fortes racines. C'eſt pourquoi nous paſſons au ſecond abus, auquel les Médecins ont autant de part que les malades; ces

derniers ayant grand ſoin de demander, ce que les premiers n'ont pas la force de leur refuſer, nous voulons dire, une ou pluſieurs purgations, à la ſuite des maladies aiguës en général, ou inflammatoires en particulier.

Nous ne pouvons qu'être très-fort ſurpris de ce que, dans un tems où la médecine paroît toucher à ſon point de perfection, il ſubſiſte néanmoins encore tant de préjugés, & entr'autre celui-ci. En effet dès les premiers pas que l'on eſt obligé de faire, pour acquérir quelques connoiſſances en médecine, on rencontre à chaque inſtant des preuves évidentes de l'inutilité des purgations, dans le cas dont il s'agit. Nous avons ouvert une grande quantité de cadavres; nous en avons vu ouvrir un plus grand nombre, & nous n'avons jamais trouvé la moindre trace de cette ſaburre, dont on parle tant dans les écoles, ou de ces humeurs ſi fort en vogue parmi les malades. Ceux qui ont ſuivi la même route dans leurs études, ne nous démentiront pas. La premiere idée qui nous venoit donc, à l'aſpect de l'eſtomac & des inteſtins, que nous trouvions toujours très-vuides, étoit de penſer au nombre de purgatifs, qu'on n'auroit pas manqué de faire prendre au ſujet, s'il en fût revenu. Que d'apozemes, que de bols, que de pilules auroit-il été forcé d'avaler! Et dans quelle vue! C'eſt ce que nous ne pouvons deviner.

Nous avons vu pouſſer ſi loin cette maniere de purger, que nous avons été témoins de purgatifs ordonnés à pluſieurs re-

prifes, à la fuite de crachemens de fang, d'hœmophtifies, &c. Mais ces Médecins n'en ordonnent-ils pas même tous les jours à la fuite de pleurefies vraies, de péripnéumonies vraies ou autres inflammations, maladies qui certainement ne reconnoiffent pour caufe que la pléthôre abfolue ou rélative? Il eft vrai de dire auffi que d'un autre côté, les perfonnes attaquées de pareilles maladies, ne croiroient pas être guéries, fi on ne leur prefcrivoit à la fin de la cure, ces fortes de médicamens; & il y a apparence que les Médecins ne les leur ordonnent que par pure complaifance, & non autrement. *Qui vult decipi, decipiatur.*

Troifieme préjugé auffi difficile fans doute à déraciner que les deux précédens. Lorfqu'on fe purge *par précaution*, on ne croiroit ordinairement pas être purgé, fi on ne prenoit deux, trois, quatre, &c. potions purgatives à un jour de diftance l'une de l'autre, ou même en plufieurs jours de fuite. Pour foutenir cette pratique, on fait un raifonnement bien fingulier, & qui du premier abord paroît fpécieux. Si la premiere médecine a peu opéré, elle n'a fait, dit-on, que préparer les humeurs, & les mettre en mouvement; par conféquent il en faut prendre une feconde pour les chaffer, & une troifieme pour recurer entierement le fond du fac. Si au contraire elle a fait un grand effet, que d'humeurs vous avez, difent les affiftans au malade, il faut en avaler vîte une feconde, pour les faire vuider tout-à-fait; ainfi de telle ma-

niere qu'opére le premier purgatif, il n'y a pas moyen de s'empêcher d'en prendre un ſecond, un troiſieme, &c. On doit cependant ſentir à quel point cet argument eſt ridicule, puiſqu'en le rétorquant, il peut auſſi facilement ſervir à prouver le contraire. Le purgatif que vous avez pris, peut-on dire au malade, a évacué peu de matiere; c'eſt une preuve que vous avez peu d'humeurs; ou bien il en a évacué beaucoup; il eſt à préſumer qu'il n'en doit plus reſter. Mais on ne croiroit guere au ſecond argument, parce que, malheureuſement pour les malades, l'expérience paroît prêter beaucoup plus au premier. En effet par ce que nous avons dit ci-deſſus, de la maniere dont agiſſoient ces ſortes de médicamens, il eſt évident qu'on en prendroit dix fois, vingt fois de ſuite; ils ameneroient toujours de ces prétendues humeurs : de même qu'un homme qui fume du tabac, fumeroit-il dix pipes par jour, auroit à chaque pipe la bouche plus inondée de ſalive, que dans les tems intermédiaires. Nous avons ouï dire qu'un Médecin, ſans doute de ces Docteurs *pour rire*, avoit ordonné à un de ſes malades près de trois cent médecines dans une année. Nous ſommes perſuadés que chacune de ces médecines faiſoit aller le malade à la ſelle plus abondamment qu'à ſon ordinaire. Eſt-il à croire cependant qu'il rendît à chaque fois des humeurs viciées? Non, ſans doute. Ces humeurs prétendues que l'action d'un purgatif fait évacuer, ne ſont autres que la boiſſon qu'on

prend pour faire couler ce médicament. Cette liqueur s'eſt teinte en paſſant par les inteſtins, d'un peu de bile : elle ſe mêlange du réſidu des alimens que le malade a pris la veille, & elle amene avec elle une quantité plus ou moins grande du mucus inteſtinal, auquel on donne le beau nom de glaires, & qu'on eſt fort ſatisfait d'avoir rejetté, parce qu'on ignore que cette humeur muqueuſe eſt naturelle, & néceſſaire pour lubréfier les inteſtins, & les préſerver de l'acreté des matieres qui doivent y paſſer. On ne ſçait pas de plus que ce n'eſt que parce qu'on rend de ces glaires, qu'on a eu des tranchées pendant l'opération des purgatifs, ſur-tout s'il a été un peu violent.

On doit donc faire très-peu de fond en général ſur les purgatifs. Ces remedes ſont pour le moins inutiles. Nous ne voyons que deux cas où on doive les employer. Le premier eſt, lorſqu'une bouche mauvaiſe, une langue pâteuſe & chargée, la perte de l'appétit, des rapports, des envies de vomir, &c. indiquent réellement la préſence de quelque humeur nuiſible, ſoit par ſa qualité, ſoit par ſa quantité, contenue dans l'eſtomac ou dans les inteſtins. Le meilleur purgatif alors, du moins ſelon l'expérience que nous en avons, eſt une pinte d'eau de chiendent ou de chicorée, dans laquelle on fera fondre deux grains de tartre ſtibié, ou deux ou trois gros de ſel végétal. On prendra cette pinte à jeun, par verrée de demi-heure en demi-heure. Si

le vomiſſement veut ſe mettre de la partie, on le provoquera en buvant beaucoup d'eau tiede. Dans le cas dont il s'agit, nous ne connoiſſons pas de meilleur purgatif. C'eſt à tort que beaucoup de perſonnes redoutent le tartre ſtibié. Il y a peu de remedes actifs, dont l'opération ſoit moins à craindre, lorſqu'il eſt bien adminiſtré, & preſcrit à propos. Le ſecond cas où on doit faire uſage des purgatifs, eſt lorſqu'il s'agit d'opérer la révulſion de quelque humeur qui ſe porte ſur des parties, dont la conſervation eſt intéreſſante. C'eſt ainſi que pour modérer le flux de bouche, occaſionné par l'uſage des préparations mercurielles, ou même pour l'empêcher tout-à-fait, on fait prendre fréquemment des purgatifs. Ces médicamens font en cette occaſion, ce que dans d'autres opérent l'application des ventouſes, les véſicatoires, les cauteres, les ſetons.

Pendant que nous en ſommes ſur les purgatifs, il faut encore que nous avertiſſions, qu'on peut très-bien, ſans aucun riſque, ſe livrer au ſommeil, après avoir avalé un purgatif. Nous ne ſçavons ſur quoi peut être fondée l'opinion contraire. C'eſt encore un de ces préjugés populaires, contre leſquels on ne ſçauroit trop s'élever. Tout ce que nous pouvons certifier, c'eſt que nous avons toujours recommandé à nos malades, de ne point ſe gêner ſur cet article; & nous n'avons jamais obſervé que le ſommeil ait empêché ou diminué l'action du purgatif; tout au plus peut-il avoir ſuſpen-

du ſon effet pour quelque tems, & retardé ſon opération.

Un autre abus avoiſine de ſi près celui dont nous traitons dans cet article, que nous croyons pouvoir en parler ſous le même titre: c'eſt celui que l'on fait communément des lavemens, remedes ſi bons d'ailleurs dans certains cas, & qui ſouvent perdent de leur vertu dans ces circonſtances, à cauſe de l'habitude où on a été de les employer. Les remedes les plus ſimples, les plus innocents, ne doivent jamais être employés que lorſqu'ils ſont bien indiqués, parce qu'autrement le corps s'y fait, & ce ſont par conſéquent autant de ſecours qu'on s'ôte dans le beſoin. Si un homme s'accoutumoit en pleine ſanté à l'uſage du tartre ſtibié, en cas que dans quelqu'une de ſes maladies le vomiſſement fut indiqué, de quels moyens ſe ſervir alors pour remplir cette indication? Comment dans une inſomnie opiniâtre, procurer du repos à un malade, qui ſe ſeroit habitué à l'*Opium*, on ſeroit obligé d'avoir alors recours dans ces deux circonſtances, à une forte doſe de ces médicamens; doſe qui ſeroit peut-être capable d'un autre côté, de produire des accidens encore plus graves que les ſymptomes, contre leſquels on ſeroit forcé de les employer. On doit ſentir d'ailleurs que l'uſage trop fréquent des lavemens, doit encore affoiblir le ton des inteſtins, les dépouiller de cet enduit muqueux dont nous avons parlé ci-deſſus, & encore rendre les digeſtions plus difficiles

ou moins nutritives. De-là ſans doute la pâleur du viſage, & la délicateſſe chez les perſonnes qui s'y livrent. Qu'on ne s'éloigne donc jamais en cette occaſion ici, comme en toute autre, de cet axiome ſi certain & ſi connu, *ne quid nimis.*

IV.

De l'erreur où l'on eſt de croire que les vieux Médecins ſont plus habiles que les jeunes.

Les hommes ne ſont-ils donc nés que pour être, pendant tout le cours de leur vie, le jouet d'une infinité de préjugés, dont la plus grande partie a des fondement abſolument faux ? Ne viendra-t-il donc jamais un tems où ils puiſſent ſe conduire par les lumieres de la ſage raiſon ; & avant que ſe déterminer, balancer les avantages, & les déſavantages des différens objets dont ils veulent juger ? Quelles raiſons a-t-on, par exemple, de penſer qu'un jeune Médecin eſt moins capable de bien conduire une maladie, qu'un autre d'un âge avancé ? Par quelle autre raiſon donne-t-on au contraire la préférence à un jeune Chirurgien, ſur un ancien ? Si l'on vouloit y faire réflexion, on trouveroit peut-être qu'on prend préciſément le contre-pied. Cependant comme ſouvent pour vouloir trop prouver, on ne convainc perſonne, nous nous contenterons de faire voir évidemment que l'âge ne fait abſolument rien en fait de médecine.

Il n'en eſt point d'une ſcience dont le

ſujet eſt varié à l'infini, comme de celles qui n'ont qu'un ſujet unique, & qui ne change jamais, ou du moins très-peu. On ſent bien que ceux qui profeſſent ces dernieres, ne ſçauroient trop les exercer pour les ſçavoir à fond. Auſſi ſera-t-il poſſible de diſtinguer les ouvrages d'un Peintre d'un âge mûr, d'avec ceux d'un jeune homme. Les tableaux de ce dernier auront peut-être plus de feu; mais ceux du premier auront plus de correction. Il en eſt de même de deux diſcours, dont l'un aura été fait par un jeune Orateur, & l'autre par un homme d'un âge avancé. Les ſujets de la peinture & de l'éloquence ſont finis. Pareillement un Chirugien qui aura répeté cent fois une opération, ne ſera-t-il pas à préférer à celui qui ne l'aura pratiquée que dix fois? C'eſt lorſqu'il s'agit de ces profeſſions ou d'autres ſemblables, que l'on peut dire avec juſteſſe, *fabricando fit faber.* Mais il en eſt tout autrement de la médecine. Son ſujet eſt ſuſceptible d'être varié à l'infini. On n'a peut-être jamais vu, & l'on ne verra jamais deux maladies parfaitement ſemblables en tout point. Celles dont la marche eſt la plus certaine & la mieux réglée, ſont ſujettes à une infinité de variations, qui dépendent du ſexe de ceux qui en ſont attaqués, de leur âge, de leur température, de la maniere dont ils ont vécu, ou dont ils vivent, des climats ſous leſquels ils ont été ou ſont encore, des ſaiſons ſous leſquelles ils tombent malades, & d'autres

circonſtances pareilles. Auſſi combien de fois n'arrive-t-il pas que de vieux Routiers prouvent par la conduite qu'ils tiennent, dans de certaines maladies, qu'ils ſont auſſi neufs que de jeunes gens, & peut-être pas ſi ingénieux?

En 1586, Philippe II, Roi d'Eſpagne, envoya à Rome le jeune Connétable de Caſtille, pour féliciter Sixte V. ſur ſon élévation à la Tiare. Le Pape fâché de ce qu'on lui avoit nommé un Ambaſſadeur ſi jeune, ne pût s'empêcher de lui dire... Qu'eſt-ce donc? votre Maître manque-t-il d'hommes, pour m'envoyer un Ambaſſadeur ſans barbe? Si mon Maître eût cru, répondit l'Eſpagnol ſans ſe déconcerter, que le mérite dépendit de la barbe, il vous auroit envoyé un bouc, & non pas un Gentilhomme... Ne pourroit-on pas en dire autant à ces imbécilles, à qui tous les jours on entend répéter, *ce Médecin a bien du mérite, il s'eſt toujours livré avec ardeur à ſa profeſſion, il n'a rien négligé pour l'apprendre; mais il eſt encore bien jeune.*

Pour bien traiter une maladie, il ſemble qu'on n'a beſoin que de la ſeule Théorie, ou de la ſeule expérience, ou des deux jointes enſemble.

Si la théorie ſeule doit ſuffire, pourquoi préférer un vieux Docteur à un jeune? N'eſt-ce pas faire préciſément le contraire de ce qu'on devroit? Ce dernier, tout récemment ſorti de deſſus les bancs de l'école, ne doit-il pas être meilleur

Théoriſte que le premier, qui a eu le tems d'oublier la plus grande partie de ce qu'il avoit appris dans ſa jeuneſſe ſur cet article ? Qu'on n'objecte pas que la théorie, une fois bien appriſe, ne s'oublie jamais : l'expérience journaliere prouve le contraire. Voit-on beaucoup de Recteurs ſe ſouvenir parfaitement des regles de leur rudiment ? L'Anatomie eſt, ſans contredit, la baſe de la théorie en médecine ; & cependant, quoi de plus facile à oublier ? Nous avons vu pluſieurs fois d'anciens Docteurs, à l'ouverture de cadavres, prendre le colon bourſouflé pour l'eſtomach. Trouveroit-on beaucoup de Médecins parmi les anciens, qui puiſſent démontrer ſur le champ, les différentes ramifications, qui ſortent de l'aorte aſcendante & deſcendante, découvrir le canal thorachique, les ureteres, les vaiſſeaux ſpermatiques, &c. Tout cela n'eſt pas cependant encore d'une anatomie bien ſubtile. Que de maladies, que de douleurs ne ſont que ſympathiques ! Ne faut-il pas pour bien traiter, & ne pas prendre le change, avoir préſenté à l'eſprit la diſtribution des nerfs ? La partie de l'Anatomie qui en traite, n'eſt-elle pas la plus difficile à apprendre, & la plus facile à oublier ? Ce n'eſt donc pas tout-à-fait à tort que nous oſons avancer que, ſi la théorie ſeule ſuffiſoit, tout paroît engager à donner la confiance, plutôt à un jeune Médecin qu'à un Ancien.

Suppoſez maintenant que l'expérience

ſoit ſeule ſuffiſante pour guérir une maladie, voyons ſi le public eſt mieux fondé dans ſon choix. A n'enviſager la queſtion que légérement, on ſeroit tenté d'aſſûrer que ce choix eſt très-bien fondé, & que c'eſt avec raiſon que l'uſage l'autoriſe : mais ſi l'on veut y réfléchir attentivement, le maſque tombera bientôt, & l'erreur diſparoîtra. C'eſt alors qu'on verra que ce même public eſt en cela, comme en beaucoup d'autres circonſtances, une véritable dupe, & que celui qu'il prend pour un ancien Médecin, à cauſe de ſon âge avancé, n'eſt qu'un jeune Praticien, & réciproquement, que tel ſouvent eſt jeune d'âge, qui eſt ancien quant à la doctrine. Pour éclaircir cette propoſition, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter les paroles d'un Médecin aſſez philoſophe, pour avoir oſé dire la vérité au préjudice de ſes propres intérêts.... La Pratique, dit cet homme vrai, eſt un myſtere ſi généralement reſpecté, que l'ignorance & la ſtupidité n'ont pû trouver juſqu'ici de plus ſûr aſile. Je me ſouviens d'avoir vû chez *Hunault*, un homme de plus de cinquante ans, qui diſſéquoit, & s'aviſoit pour la premiere fois de ſonger à ſe faire Médecin. Vieux Ecolier, lui dis-je, vous ne ſçaurez jamais la médecine. Il n'eſt point néceſſaire, me répondit-il, de la ſçavoir pour l'exercer : plus je ſuis âgé, plus le public, ignorant le tems de mon apprentiſſage, me ſuppoſera d'expérience ; & en faiſant mes Ordonnances

à tout haſard, comme la ſervante de *Ratelif* donnoit celles dont elle avoit hérité de ſon Maître; ſi je dis grand bien vous faſſe, on me remerciera, & on me donnera de bon argent... Eh bien! peuple de ſots, voyez dans quelle erreur vous tombez tous les jours! vous croyez que le Médecin, à qui vous donnez votre confiance, eſt expérimenté, parce qu'il eſt vieux; mais vous ignorez qu'il a ſouvent veillé dans une profeſſion tout-à-fait oppoſée à la médecine, que dans ſa jeuneſſe il fut marchand, militaire, pédagogue, &c. Au reſte, c'eſt ce dont vous vous embarraſſez le moins. Vous ſçavez que la ſanté eſt de tous les biens le plus précieux; mais eſt-elle dérangée, vous choiſiſſez à la volée celui qui doit la rétablir, *ignobile vulgus!*

A ce que nous venons de dire, nous n'ajouterons pas qu'Hippocrate, le pere de la médecine, a bien ſenti, que pour devenir bon Médecin, il falloit s'adonner à cette ſcience dès les plus tendres années: nous ne ferons pas remarquer que conſéquemment un Médecin qui a ſuivi ces préceptes, peut-être un Médecin conſommé, quoiqu'il ne ſoit encore qu'à la fleur de ſon âge: nous paſſons à un raiſonnement capable de porter le dernier coup au préjugé que nous attaquons. Nous prions le Lecteur de nous ſuivre.

Voici notre argument. Nous propoſons ce dilemme, ou les maladies ſont abſolument ſemblables quant à leurs genres &

especes, chez les différens individus, ou elles sont différentes, & jamais les mêmes chez ceux qu'elles attaquent: point de milieu. De ces deux propositions qu'on choisisse celle que l'on voudra, nous avons toujours gagné. Si l'on dit que la premiere est vraie, il s'ensuit qu'un Médecin qui aura vu traiter ou traité par lui même, deux, quatre, six fois, une maladie telle quelle soit, sera toujours en état de la traiter partout où elle se rencontrera. Celui qui l'aura traitée cent fois, n'en aura pas pour cela plus d'avantage sur lui. C'est ainsi qu'un écolier à qui on aura appris l'addition, par exemple, & qui aura répété deux, quatre ou six fois cette premiere régle de l'arithmétique, peut passer, quant à cet article, pour aussi habile que tel mathématicien que ce soit. Choisit-on au coutraire le second membre de notre argument (& en effet à notre avis, c'est la proposition la plus vraie des deux) conséquemment un Médecin qui aura exercé sa profession pendant soixante ans, n'aura pas plus d'expérience que celui qui ne la pratique que depuis six ans; puisque chaque maladie pour laquelle on peut consulter ces deux Médecins, doit être accompagnée de symptomes qu'ils n'auront encore jamais rencontrés, qu'ils voyent pour la premiere fois, & en conséquence nouveaux pour eux. Qu'on ne dise pas que quoique telle ou telle maladie présente différens symptomes chez différens individus, néanmoins le fond en est toujours le même chez tous. Ce seroit précisé-

ment retomber dans le ſens du premier membre de notre dilemme. Qu'on examine impartialement notre argument, & qu'enſuite on prononce.

Nous ne croyons pas qu'il ſoit maintenant néceſſaire, de diſcuter la troiſieme partie de notre premiere propoſition. En effet ſi nous avons fait voir qu'un jeune Médecin a pour le moins autant de théorie qu'un vieux ; ſi nous avons prouvé qu'il doit encore avoir autant d'expérience, ou qu'au moins un ancien n'en a pas plus que lui, quand bien même pour traiter une maladie, on auroit beſoin tout à la fois, & de théorie, & d'expérience : on ſent aiſément qu'en ce ſens, rien ne démontre qu'un vieux Médecin ſoit à préférer à un jeune. Qu'on ne croie donc plus que pour avoir plus de barbe & plus de cheveux, un Médecin en ſoit plus habile ; autrement, ſi cela étoit, pourquoi les remedes les plus actifs & les meilleurs ont-ils été ordinairement inventés, ou mis d'abord en uſage par de jeunes Médecins ? Pourquoi les nouveautés ont-elles toujours trouvé des Antagoniſtes chez les anciens ? On ſçait que ces derniers ont eu toutes les peines du monde à adopter la circulation du ſang. Ils ne s'y ſont rendus qu'à la derniere extrémité. Avec quelle animoſité Guy-Patin, & les vieux Médecins de ſon tems, ne ſe ſont-ils pas déchaînés contre le tartre ſtibié, les kermes, & autres préparations antimoniales ? Avec quel entêtement un célebre Médecin de nos jours, n'a-t-il pas ſoutenu qu'on ne pouvoit gué-

rir les maladies vénériennes avec de certaines préparations mercurielles, dont cependant on se sert journellement dans cette vue avec le plus grand succès ? S'il eut été plus jeune auroit-il été si opiniâtre ? Quel acharnement..... Mais nous en avons assez dit pour prouver notre these, vis-à-vis de ceux qui voudront bien être impartiaux ; ne ressuscitons pas des anecdotes qui font honte à l'esprit humain.

On nous permettra néanmoins, avant de finir cet article, de rappeller que dès en entrant en matiere, nous avons averti que notre dessein n'étoit pas de donner l'exclusion aux vieux Médecins, en faveur des jeunes. Nous sçavons très-bien, qu'il en est d'habiles dans ces deux classes. Nous souhaitons seulement qu'à l'avenir l'âge ne fasse plus, entre les Médecins, aucunes différences vis-à-vis des malades ; & qu'on ne dédaigne pas, comme il n'arrive que trop souvent, un jeune Médecin, dont on connoît d'ailleurs le mérite, pour choisir un vieil ignorant, dont les années font toute la réputation. Nous desirerions encore par la même raison, que les vieux Médecins aimassent leurs jeunes confreres plus qu'ils ne font, qu'ils annonçassent publiquement leur mérite lorsqu'il y a lieu, & loin d'autoriser, tâchassent au contraire à detruire un préjugé qui, chez les gens éclairés, ne peuvent tourner qu'à leur honte, lorsqu'ils s'y prêtent, d'autant qu'alors ils paroissent courir plutôt après un sordide intérêt qu'après la vérité.

V. *Des*

V.

Des indigeſtions, & qu'on peut ſaigner un malade ſans riſque, avant que la digeſtion ſoit faite.

Seroit-on plus gourmand aujourd'hui qu'on ne l'étoit autrefois ? Nos eſtomacs ſont-ils plus délabrés que ne l'étoient ceux de nos ayeux ? L'un & l'autre eſt très-poſſible. On ne peut douter en effet qu'on ne mange plus de nos jours qu'on n'a jamais fait. La quantité des différens mets, tous plus appétiſſans les uns que les autres, dont les tables ſont fournies, produit certainement des excès fréquens. D'un autre côté la différence de notre régime & de notre maniere de vivre, a fait éclore des maladies, ou des infirmités qui prêtent aux vices de la digeſtion : il paroît donc qu'on doit voir de nos jours plus d'indigeſtions qu'on n'en rencontroit dans ces ſiécles heureux, où un exercice ſalutaire étoit joint à une honnête frugalité. Maintenant cette maladie eſt-elle auſſi dangereuſe qu'on ſe le perſuade dans le public ? Secondement court-on quelque riſque de ſaigner un malade, avant que la digeſtion ſoit faite ? Troiſiemement, enfin l'entêtement où l'on eſt de ne point laiſſer ſaigner un malade, ſous prétexte que la digeſtion n'eſt pas faite, n'eſt-elle pas fréquemment la cauſe de la mort d'une infinité de perſonnes ? Le développement de ces trois queſtions, auxquelles nous ne balançons pas de répondre affirmativement, va nous fournir le moyen de

montrer les abus auxquels donne lieu ce nom ſi commun dans le public *d'indigeſtion.*

Premierement une indigeſtion eſt-elle une maladie ſi dangereuſe? Non aſſurement; nous avouons qu'un ſuite d'indigeſtions peut devenir à la fin funeſte, c'eſt-à-dire, produire des maladies auxquelles il ſera fort difficile, ou même impoſſible de remédier : mais peut-on croire qu'une ſeule indigeſtion arrivée fortuitement, & cauſée par une quantité d'alimens un peu plus conſidérable que de coutume, ou par leur qualité, ou enfin par une diſpoſition de la perſonne qui eſt attaquée, croira-t-on, dis je, qu'une pareille indigeſtion doit être funeſte? En effet, il n'y a point de danger prochain, puiſqu'à l'aide des doigts, d'une plume trempée dans l'huile, & fourrée vers le fond de la gorge, ou enfin d'un vomitif, on peut faire rendre au malade ce qui cauſoit ſa maladie. Il n'y a pas non plus de danger futur à craindre, puiſque l'eſtomac une fois débarraſſé du poids qui le chargoit, il ſuffit que le malade ſe tienne quelques jours au régime, pour que les organes de la digeſtion ſe remettent de leurs fatigues. Mais quoi! L'expérience journaliere ne prouve-t-elle pas qu'un vomiſſement ſpontanée guérit la plûpart du tems cette maladie? Regardera-t-on donc comme dangereuſe une maladie que la nature ſeule, ſans le ſecours de l'art, guérit ordinairement en peu d'heures?

Pendant que nous en ſommes ſur le point

de cette maladie, nous ne pourrons paſſer ſous ſilence un préjugé fort commun dans le public. On a coutume d'accuſer certains alimens d'être indigeſtes, & qui cependant en vérité ſont de la meilleure nature. Rien de plus commun que de voir une perſonne attaquée d'une indigeſtion, en rejetter la cauſe ſur une ou deux cuillerées de fraiſes, ſur une pêche, ſur une tranche de melon, &c. qu'elle aura par hazard mangé dans un bon repas. C'eſt ainſi qu'on ne manque jamais de prétexte pour couvrir ſa gloutonnerie; on n'accuſe jamais la quantité de mets qu'on a dévorés; mais on ſe rejette ſur la qualité de quelques-uns de ceux dont à peine on a tâté. Mangez moins des premiers ſervices, gloutons, & vous pourrez goûter impunément des derniers. Mais paſſons à un article plus intéreſſant.

Court-on quelque riſque de ſaigner un malade dans une indigeſtion, ou avant que la digeſtion ſoit faite? Si nous interrogeons la théorie & l'expérience, toutes les deux ſeront pour la négative. Si la ſaignée ne fait pas tomber le malade en ſyncope, qu'a de commun avec la digeſtion, la perte de deux ou trois palettes de ſang? Si le malade tombe en foibleſſe, le premier effet de cette foibleſſe, ſera de lui faire vomir les alimens qu'il aura pris; quel accident peut-il s'en ſuivre? L'expérience parle encore plus décidément en faveur de l'opinion que nous embraſſons. Combien de fois n'arrive-t-il pas que l'on eſt obligé de ſaigner une perſonne au ſortir d'un bon re-

pas; en resulte-t-il quelque danger? Nous avons été témoins nous-mêmes d'un pareil exemple. Il survînt une hémorrhagie des plus considérables par le nez à une personne extrémement replette & fort sanguine, au sortir du souper. Le Chirurgien averti sur le champ, ne balance pas de faire à la malade dans l'instant même une copieuse saignée du bras. Elle se trouve foible, & vomit une partie de son souper. Il étoit environ neuf heures du soir, malgré cette saignée, l'hémorrhagie ne diminuoit pas: à dix heures nouvelle saignée aussi ample que la premiere. La malade tombe de nouveau en syncope, & vomit le reste des alimens qu'elle avoit pris. L'hémorrhagie diminue, & même paroît cesser : néanmoins peu de tems après elle recommence, quoique plus foiblement; à minuit on saigne la malade pour la troisiéme fois. Le lendemain si on l'eût laissé faire, elle se seroit mise à sa toilette comme de coutume. Nous pourrions encore citer d'autres cas à peu près pareils. Il y a sûrement peu de Médecins qui n'en ait rencontré de tels dans le cours de sa pratique. Ce sont même assez ordinairement les maladies qui réquierent la saignée, & la saignée faite promptement, qui arrivent au sortir du repas. Les apoplexies sanguines, les hémorrhagies sont principalement dans ce cas. Si le Médecin se laisse alors aller aux préjugés populaires, il perd les malades. Mais de plus, si la perte du sang étoit dangereuse, lorsque l'estomac est plein, il faudroit donc interdire

les alimens aux femmes qui ont leurs regles, aux hommes qui ont des hémorrhoïdes fluantes, avant de livrer un combat où le ſang ne ſera certainement pas épargné; il faudroit donc avoir ſoin que les ſoldats euſſent l'eſtomac vuide. Nous ajouterons encore pour preuve de ce que nous avançons, qu'ayant fait appliquer les ſang-ſues ſur des hémorrhoïdes gonflées, nous avons fait manger le malade après l'opération comme à ſon ordinaire. Après le repas, le malade ſe mettoit dans un demi-bain, où il rendoit juſqu'à deux, trois & même quatre palettes de ſang, ſans qu'il en fût aucunement incommodé. Après tout cela, dira-t-on, qu'on riſque beaucoup de ſaigner une perſonne avant que la digeſtion ſoit faite?

Quel eſt dont le fond de ce préjugé vulgaire, ſi en vogue de nos jours, & dont tant de malades ſont ordinairement victimes? On ſe ſent malade, on appelle un Médecin; avant même que le dernier ait parlé, on veut le perſuader que la maladie pour laquelle on le conſulte, n'eſt qu'une indigeſtion. Mais quoi? ce n'eſt pas ſeulement au Médecin, à qui on veut le perſuader: les aſſiſtans font tant qu'ils le perſuadent même au malade. On le tient par conſéquent au thé pendant un ou deux jours. Cependant la maladie devient ſérieuſe, & fait des progrès, & l'on n'avoue ſon tort que lorſqu'il n'eſt plus tems de la réparer.

Il eſt très-peu de maladies aiguës, qui dans leurs principes ne préſentent des ſym-

ptomes communs à une indigeſtion. Ces ſymptomes ſont un friſſonnement, un mouvement de fiévre plus ou moins violent, un mal de tête, une plénitude, des envies de vomir, des vomiſſemens. Si le malade eſt attaqué d'un point de côté, les aſſiſtans ne manquent point de dire que ce ſont des vents. Mais pourquoi ne pas laiſſer au Médecin le ſoin de juger de quelle nature peût être la maladie pour laquelle on le conſulte ? Ne l'appelle-t-on donc que pour lui dire qu'il n'a rien à faire ?

On ne peut donc nier de cette maniere, que l'entêtement où l'on eſt, de ne point laiſſer ſaigner un malade, ſous prétexte que la digeſtion n'eſt point faite, ou qu'il eſt attaqué d'une indigeſtion, ne ſoit la cauſe de la perte d'une infinité de malades. Nous penſons bien que peu de gens goûteront ce que nous avonsavancé dans cet article, parce qu'effectivement il n'eſt point d'opinion plus accréditée que celle que nous venons de combattre. Mais toujours n'en eſt-il pas moins vrai que ce n'eſt qu'un véritable préjugé. Il ſeroit même d'autant plus ſingulier qu'il eût pris de ſi profondes racines chez la multitude, étant continuellement démenti par l'expérience, ſi l'on ne ſçavoit que le vulgaire ignorant, embraſſe toujours les opinions les plus mal fondées & les plus erronées.

VI.

De la Saignée

De tous les remedes que preſcrit la Mé-

decine, il en eſt peu dont l'effet ſoit ſi prompt, le ſuccès ſi certain, enfin l'adminiſtration ſi aiſée que celui dont nous allons parler. La ſaignée convient dans un ſi grand nombre de cas, que ce n'eſt pas tout-à-fait à tort que quelques Médecins en ont fait une panacée ; elle éteint toute la chaleur immodérée, modere la ſoif, appaiſe les mouvemens fébriles, calme les douleurs ; relâche les parties tendues, enfin mettant la nature à ſon aiſe, elle lui procure la facilité de ſe délivrer, par le moyen des criſes de la matiere morbifique, & de dompter la maladie. Quelque haut que nous élevions la ſaignée, on doit néanmoins faire attention que nous ne l'entendons que de celle qui eſt faite à propos ; puiſqu'il n'y a pas de remedes, fuſſent-ils ſpécifiques, qui ne ſoient capables de produire les accidens même les plus funeſtes, lorſqu'ils ſont déplacés. Il faut cependant avouer en même tems que quelques préjugés, tant de la part des malades que de celle des Médecins, empêchent qu'on ne retire de cette opération tous les avantages dont elle eſt ſuſceptible, & que nous venons de détailler.

Premierement. On redoute communément la ſaignée, ſoit que l'on craigne la piquure, ſoit que naturellement on ait de la répugnance à perdre du ſang. Ce n'eſt donc qu'avec beaucoup de peine, qu'on ſe détermine à exécuter de ce côté l'ordonnance du Médecin ; encore ſi l'on ſe rend ſur ce point à ſes avis, ce n'eſt pas ſans avoir différé autant qu'on la pû. De-là il

arrive ſouvent qu'on ne fait uſage de ce remede, que lorſque la maladie a déjà fait beaucoup de progrès : & pour lors, trois ou quatre ſaignées ne ſont pas ſuivies d'un ſuccès ſi marqué, qu'une ſeule l'auroit été dès le commencement ; ce qui fait héſiter les malades, eſt ſans doute l'opinion fauſſe où l'on eſt, que la vie réſide dans le ſang, opinion ſoutenue de tout tems, & accréditée par les charlatans, qui ne trouvent ordinairement de malades qui ſe confient en eux, qu'autant qu'ils s'écartent des voies frayées par la ſaine pratique. Ces malheureuſes peſtes de l'humanité, qui ſe font un jeu de la vie des citoyens, promettent toujours de guérir toutes ſortes de maladies ſans ſaignées : bien plus, ils ne manquent jamais d'aſſûrer que la ſaignée eſt mortelle, & que la perte de la vie ſuit de près celle du ſang. Il eſt d'autant plus ſingulier qu'un ſyſtême auſſi abſurde, trouve quelques fauteurs, qu'il eſt démenti journellement par l'expérience, qui prouve évidemment que, ſi on peut dire que le ſang eſt le principe de la vie, on doit ſeulement l'entendre du ſang pris en général, mais non pas en particulier.

En ſecond lieu, pluſieurs Médecins ſongeant ſans doute plus à leurs intérêts qu'à la dignité de leur art, pour ſe ménager les malades dont ils ont la confiance, & de peur de les intimider, ſe rendent au même égard indulgens à contre-tems. C'eſt après pluſieurs jours de maladie, & après un combat violent, qui a preſqu'épuiſé les forces

de la nature, qu'ils font ſaigner leurs malades. C'eſt alors le patient que ces ſaignées affoibliſſent, & non pas la maladie. Que de fois n'avons-nous point vû ordonner par ces Médecins complaiſans des purgatifs, dans les commencemens d'une maladie aiguë; enſuite paſſer aux émétiques ſans aucun ſuccès, après quoi il falloit en revenir aux ſaignées; qu'on étoit même obligé de réitérer, tant à cauſe de la premiere maladie, que pour calmer l'irritation que les premiers remedes adminiſtrés contre toute indication, avoient produite? Combien ne gémiſſions-nous pas alors de ce que l'honnêteté nous fermoit la bouche?

Troiſiemement, il eſt une autre eſpece de Médecins, qu'on regarderoit aiſément comme prodigue du ſang, ſi l'on ne prenoit garde qu'à la quantité des ſaignées qu'ils font faire, ou à la facilité avec laquelle ils font ouvrir la veine. Mais ſi l'on fait attention à la petite quantité de ſang qu'ils font tirer à chaque ſaignée, on en jugera tout autrement. Ces docteurs timides croient avoir tout fait, lorſqu'ils ont fait emplir chaque fois une ou deux petites palettes: bien oppoſés en ce ſens aux anciens, qui peut-être à la vérité, n'employoient pas cette opération ſi fréquemment qu'eux, mais entre les mains deſquels elle réuſſiſſoit en récompenſe beaucoup mieux, parce qu'ils avoient ſoin de laiſſer couler beaucoup de ſang à la fois, ſeul moyen de receuillir de la ſaignée tout le fruit qu'on en peut attendre.

Enfin nous ne pouvons nous dispenser ici, de parler du plus grand abus qui se soit jamais introduit en médecine, & dont nous osons assûrer que les malades sont la plûpart du tems les victimes : s'il est à souhaiter que les Médecins soient présens, pendant l'opération des remedes violens qu'ils ordonnent, nous croyons qu'il seroit encore beaucoup plus à desirer, qu'ils assistassent aux saignées qu'ils prescrivent. En effet un Médecin se contente d'ordonner une saignée, il spécifie la quantité de sang que doit tirer le Chirurgien ; il désigne la veine que l'on ouvrira ; mais sçait-il si son ordonnance s'exécutera, ou même s'il sera possible de l'exécuter ? Il ordonne, par exemple, que le malade soit saigné au bras gauche, mais peut-être sera-t-il impossible de le saigner de ce bras, ou parce que l'opération sera trop périlleuse à faire, ou bien les vaisseaux seront obliteres ; ou enfin s'il paroît quelques veines, elles seront superficielles, & trop fines pour fournir la quantité du sang desirée. Une autre fois le Médecin voudra faire une puissante révolution ; dans ce dessein il prescrira une saignée du pied : cependant le Chirurgien mandé se trouvera dans l'impossibilité d'ouvrir une veine à cette partie, ou s'il en ouvre quelque cutanée, pour contenter le malade, elle ne pourra fournir que quelques onces de sang. Si le Médecin eût été présent, & temoin de ces difficultés, n'auroit-il pas été plus à tems d'y remédier, qu'à la visite subséquente ? Pendant son absence l'occa-

ſion a été manquée, *occaſio præceps*, & on n'a pu tirer parti d'un excellent remede, qui, peut-être même étoit le ſeul indiqué. De plus, ſuppoſez que la ſaignée ordonnée ait été exécutée, peut-il ſçavoir ſi elle a été bien faite ou non? On lui dira que le malade s'eſt trouvé mal, mais pourra-t-il deviner ſi la foibleſſe a été la ſuite de la quantité du ſang qu'on a tiré, ou bien de la lenteur avec laquelle il a coulé, derniere cauſe qui produit ſouvent la ſyncope? Et quant aux ſaignées du pied, à la vue du vaiſſeau dans lequel a été ſaigné le malade, peut-il eſtimer auſſi juſte la quantité de ſang qu'il a perdu, que s'il eût été préſent à l'opération.

On ne manquera pas de nous objecter, que s'il falloit qu'un Médecin fort employé, aſſiſtât à toutes les ſaignées qu'il preſcrit, il ne pourroit jamais ſuffire au nombre de malades qui l'occupent. C'eſt auſſi ce que nous n'avons point de peine à accorder : & c'eſt encore ce qui devroit engager ceux qui ont leur ſanté un peu à cœur, à préférer un Médecin moins occupé, à ces grands Praticiens qui voient plus de malades que de maladies.

VII.

Des Médicamens.

Nous voici arrivés à un chapitre qui ſeroit bien ennuyeux, s'il falloit détailler au long tous les abus qui y ont trait. Nous aurions d'abord à parler de la fauſſe doctrine de ces Praticiens, qui, ſans doute

pour faire briller leur ſcience aux yeux des ignorans qu'ils amuſent, ne font jamais d'ordonnance, qu'ils ne la ſurchargent d'une quantité de médicamens exotiques, indigenes, ſimples & composés : il nous faudroit après, ſuivre ces mêmes charlatans dans leur pratique, & expoſer le ridicule de leur conduite, leur demander à-quelle intention ils changent à chaque viſite qu'ils rendent aux malades, leurs premieres preſcriptions. Se trompent-ils donc chaque fois qu'ils voient leurs malades, & ne ſont-ils pas bien inſtruits de la nature de la maladie qu'ils ont traitée, que lorſqu'elle eſt guérie, ou qu'elle a emporté ceux qu'elle attaquoit ? Mais non, ce qu'ils en font n'eſt que pour montrer la connoiſſance profonde qu'ils ont des médicamens, & l'aiſance avec laquelle ils remuent la matiere médicale. Heureuſement pour les malades, quoiqu'ils affectent de changer ſouvent de remedes, ils n'en changent la plûpart du tems que le nom ou la forme. Remontans enſuite plus haut, nous ne pourrions nous empêcher de dire un mot, du vain étalage des remedes composés & ſur composés, que nous offrent preſque tous les diſpenſaires, ce qui nous meneroit infailliblement à dépouiller les matieres médicales d'un très-grand nombre de ſubſtances, qui pourroient bien à la vérité être de quelqu'uſage dans la médecine, mais qui y deviennent abſolument inutiles, parce que leurs vertus ſont très-médiocres, & par conſequent de peu de valeur. On ſent bien que la diſcuſſion

de tous ces sujets nous conduiroit trop loin; & d'ailleurs ils ont été déjà traités dans d'autres ouvrages beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire ici.

Il étoit un tems où l'on cherchoit à augmenter de plus en plus la matiere médicale. Persuadé que l'on étoit alors qu'il n'y avoit aucune substance qui ne dût être de quelque usage dans la médecine, on se hâtoit d'attribuer à toutes celles que l'on connoissoit, quelques vertus ou vraies ou imaginaires. De-là ce nombre de remedes où l'on se perd, & parmi lesquels un Médecin, peut à peine discerner ceux à qui il doit donner la palme. Graces aux lumieres de notre siécle, on pense tout autrement de nos jours. On fait avec raison tous ses efforts pour ramener l'art de guérir à cette noble simplicité, qui la caractérisoit du tems des peres de la médecine. Les Médecins habiles ont banni de leur pratique une quantité de remedes composés, ils se sont attachés autant qu'il leur a été possible à remettre les plus simples en vigueur; leurs recettes ne sont plus chargées comme anciennement d'un fatras de drogues, dont le plus souvent les qualités combattoient ensemble. Des colléges entiers de Médecins, se sont fait une honneur de suivre ces grands hommes, & dans ces mêmes vûes, ils ont reformé leurs pharmacopées, & les ont dégagées de cette multitude de compositions grotesques, qui lui laissoient encore subsister des traces de la barbarie, par laquelle avoit passé la médecine. N'imite-

rons-nous donc pas aussi nos voisins en ce point, & laisserons-nous encore long-tems dans notre pharmacopée, des recettes aussi monstrueuses que peu usitées ?

Avec vingt-quatre lettres, on compose tous les mots possibles ; ne pourroit-on pas de même avec très-peu de remedes guérir toutes sortes de maladies ? Telle est du moins notre opinion : *pauca sed selecta*. La science ne consiste pas à en connoître un nombre, mais à connoître les bons, à les placer convénablement, & à les faire succéder à propos les uns aux autres, selon l'indication.

Tout le monde sçait qu'un grand Praticien disoit en mourant, qu'il laissoit après lui deux grands Médecins, la diette & l'eau : & cependant tombe-t-on malade, on s'ennuie, on se lasse, si le Médecin aux lumieres duquel on a recours, s'applique à suivre strictement ces préceptes ? D'un autre côté, on entend répéter par tous les Médecins que la nature guérit seule les maladies : en est-il beaucoup pour cela qui la laisse agir ? Le Médecin qui débite cette maxime au lit de son malade, est souvent celui qui trouble le plus ses opérations. Quand cessera-t-on d'agir autrement qu'on ne pense ou qu'on ne parle ?



NOUVELLE MANIERE

d'enſeigner la Médecine.

Multa renaſcuntur quæ jam cecidere.

HYPOCRATE, Celſe & d'Aretée, ſont les Auteurs qu'un Médecin doit toujours avoir ſous les yeux; c'eſt dans ces ſources pures, plutôt que dans certains ouvrages beaucoup trop à la mode, qu'il faut chercher la véritable doctrine; on profite plus en méditant les ſeules épidémiques du maître de Cos, qu'en fatiguant ſon eſprit par la lecture d'une longue ſerie d'aphoriſmes, fruit de la rédaction, plutôt que de l'obſervation ſouvent très-obſcure, preſque toujours accommodée à la phyſique du tems, & qui, malgré tous ces défauts, par une ſorte d'admiration difficile à concevoir, auroit bientôt fait oublier les Médecins de la Grece.

Moins riches que nous en hypotheſes, ces peres de l'Art le connoiſſoient mieux; ils raiſonnoient peu, ils obſervoient beaucoup; nous faiſons aujourd'hui tout le contraire: ne ſoyons donc pas ſurpris de nous voir écartés du vrai but qu'ils avoient ſi fort approché. Loin d'avoir fait quelques progrès depuis Hypocrate, la médecine ſemble plutôt aller en dégénérant; de tous les Écrivains qu'elle a produits, ceux-là ſeuls ont joui, & jouiſſent encore de quelque conſidération, qui ſe ſont bornés

à apporter, comme Hypocrate, le ſimple réſultat de leur expérience : tous les autres ont été perdus, ou ſe perdront un jour dans la nuit des tems. La principale cauſe du retardement des progrès de la médecine, dépend ſur-tout de la maniere de l'enſeigner : tant qu'on ne s'occupera point d'en chercher une meilleure, tant qu'on ne bannira point des écoles, cette fatale démangeaiſon de rendre raiſon de tout ; on ne fera le plus ſouvent que des Raiſonneurs, rarement ou jamais de bons Médecins. J'en appelle au témoignage de ceux qui jouiſſent parmi nous d'une confiance bien établie, & d'une réputation encore mieux méritée. Eſt-ce dans les écoles, eſt-ce ſur ce qu'ils y ont appris, qu'ils ont poſé les premiers fondemens de leur pratique, ou plutôt n'ont-ils pas été obligés d'oublier tout ce qu'ils ſçavoient, pour s'inſtruire à nouveaux frais, & dans les œuvres des Obſervateurs, & auprès des malades, ce qui vaut mieux encore ?

Il eſt donc vrai que l'Art de guérir ne peut ſortir de cet état d'inertie, ſans une de ces révolutions, qui changent l'ordre établi dans l'enſeignement, faire mieux connoître à ceux qui s'y deſtinent, & la fin qu'ils ſe propoſent en étudiant la médecine, & les moyens d'y parvenir. Nous ſemblons toucher à cet heureux moment ; nos voiſins ont donné le ſignal : à Londres, à Vienne, en Allemagne, on abandonne l'ancienne façon d'enſeigner ; la France ſera-t-elle la ſeule indifférente ſur

les progrès de l'Art de guérir ? Non, les ſages vûes du miniſtere ont ramené avec la paix, les richeſſes & l'abondance dans le ſein de l'État ; le commerce eſt favoriſé, l'agriculture eſt encouragée ; on s'occupe beaucoup de la médecine des animaux ; il y a donc tout à eſpérer pour celle qui regarde directement les hommes, qui tend à conſerver à l'Etat un plus grand nombre de citoyens. La médecine humaine ne peut donc manquer de fixer l'attention d'un Monarque, dont le ſeul bonheur eſt celui qu'il fait goûter à ſes peuples, & qui compte ſes actions par ſes bienfaits.

Quoique ce ne ſoit guere ici le lieu de propoſer un nouveau plan d'étude, je ne puis cependant m'empêcher d'indiquer celui qui me paroît le plus propre à former de bons Médecins. Je voudrois donc que ceux qu'on deſtine à la Médecine, n'appriſſent pour toute Logique, que le Traité des proportions. L'Art de raiſonner nous eſt naturel ; ſçait-on mieux comparer deux objets, & tire-t-on des conſéquences plus juſtes, quand on a chargé ſa mémoire des cathégories d'Ariſtote ; ou plutôt, n'eſt-on pas inepte à toute Logique, ſi la nature ne nous a pourvus de cette vûe judiciaire, qui ſeule fait diſcerner le vrai d'avec le faux ? Quelques ſemaines ſuffiroient donc pour former le jugement de l'écolier ; peu de Phyſique générale, beaucoup de Phyſique particuliere, rempliroit le reſte de cette premiere année d'étude ; je ſépare de cette derniere, la Chymie & l'Ana-

tomie, que je réſerve pour la ſeconde année ; c'eſt encore dans ce tems, que l'on jettera les premiers fondemens de la Botanique : tous ces travaux doivent ſe ſuccéder : pour la recherche des plantes, le Printems eſt fait. L'hyver eſt ordinairement conſacré à la diſſection des cadavres, & l'eſpace compris entre ces deux ſaiſons, ſuffit pour mettre ſous les yeux de l'Eleve, toutes les manipulations de la Chymie ; les progrès qu'on fera dans ces commencemens, dépendront, ſans contredit, de l'aptitude des ſujets, parmi leſquels quelques-uns pourront ſe livrer à la minéralogie, ou cultiver l'hiſtoire des animaux ; mais le plus grand nombre, c'eſt-à-dire, ceux qui ſe conſacreront entiérement à la médecine, auront acquis dans cette ſeconde année, les principes ſûrs de la véritable Phyſique, avantage mille fois préférable à celui de chercher pendant deux ans, dans des dilêmes & des ſophiſmes, l'Art d'embarraſſer ſon Adverſaire, ou de donner des entraves au bon ſens, ou bien d'apprendre à bâtir ſoi-même des ſyſtêmes.

Je ferois de la premiere année de médecine, le complément de celle de Phyſique ; (1) on reviendroit à l'Anatomie,

(1) La Phyſique eſt la baſe des ſciences ; c'eſt elle qui nous apprend le rapport des corps & la Chymie, qu'on doit regarder comme ſa ſœur, nous en fait connoître les principes. La Chymie eſt le fondement d'une bonne médecine. Je ne prétends pas dire de ces Chymiſtes qui ne veulent que des

à la Chymie, à la Botanique : ici les Professeurs n'oublieroient pas qu'ils ont à parler à des gens instruits ; ils prendroient un ton plus élevé ; ils traiteroient à fond les matieres, & tâcheroient sur-tout de les inculquer dans l'esprit de leurs Auditeurs, de la maniere la plus claire, la plus simple & la plus méthodique. Pour ne rien laisser à désirer, il ajoute une troisieme année, destinée aux mêmes exercices que ces deux précédentes. Trois ans ainsi écoulés dans les amphithéâtres, dans les jardins, & dans les laboratoires, suffiroient, je pense, pour graver dans l'esprit des Étudians, les sciences dont nous venons de parler ; mais il faudroit que le Botaniste, en faisant connoître les plantes, exposât tous les systêmes, sans en embrasser aucun ; que l'Anatomiste, après la démonstration des parties, se bornât à exposer la Méchanique connue sensible, & démontrée sans vouloir pénétrer dans l'organisation des visceres, sans dire le moindre mot des ressorts qui font mouvoir le corps humain. Je ne parle point des Chymistes, ceux qui le sont découvertes, mais de ceux qui ne veulent que des effets. On doit convenir de bonne foi que la Chymie a fourni de très grands remedes, & que ceux qu'elle tire du regne minéral, sont les plus efficaces, il est souvent vrai qu'ils sont les plus violens. Mais on apprend tous les jours à les adoucir, le verre d'antimoine P. E. qui etoit un violent émétique, devient un spécifique dans les dyssenteries, par le seul moyen de la cire. Peu à peu le progrès des découvertes sera porté au plus haut période.

véritablement, n'hasardent pas grand chose : comme il faut tout prouver aujourd'hui par des faits, qu'on a beaucoup de routes certaines dans cette ſcience, il eſt moins facile de s'égarer à la ſuite des ſyſtêmes ; l'expérience arrête à chaque inſtant une imagination trop vive, que l'illuſion entraîneroit ſans cela.

Nous n'avons fait encore que des Phyſiciens, il eſt tems que nous paſſions à l'étude de la médecine. Ici, livrerons-nous les jeunes gens à la fureur qu'ils ont de tout comprendre, à cette manie de tout interpréter ? Les Profeſſeurs les inſtruiront-ils de la Phyſiologie ? Nos Éleves, en connoiſſant la partie la plus certaine, ils n'ignorent, ni l'arrangement des ſolides, ni les différences des fluides ; l'Anatomie les en a inſtruits ; la Chymie leur a donné l'analyſe des uns & des autres, & s'ils ne ſont pas ſi certains de la nature des derniers, que de l'organiſation des premiers, du moins leurs recherches les ont-ils mis en garde contre ces analyſes ſurannées & mal faites, contre ces obſervations mycroſcopiques, douteuſes, pour ne pas dire controuvées, qu'on a encore de nos jours le courage de rapporter ſérieuſement dans nos écoles.

Que reſteroit-il donc à leur apprendre ? des ſyſtêmes, des hypotheſes, des mots, *verba & voces* ? En effet, qui a pu encore ſe flatter d'avoir pénétré le myſtere de la ſecrétion des humeurs ? Qui peut ſe dire avoir trouvé la cauſe du mouvement du

cœur ? Sçait-on ſi les eſprits animaux circulent, ou ne circulent pas ; puiſqu'on doute encore de l'exiſtence de ces eſprits, qu'on eſt encore à découvrir des cavités dans les filets nerveux ? Sont-ils des tubes ces filets ? Sont-ils des ſimples cordons? Tout cela eſt l'hiſtoire de la dent d'or. Nous reſpirons tous les jours, & nous ignorons comme s'opere cette merveille. Y a-t-il de l'air entre les poumons & les parois de la poitrine ? Les muſcles intercoſtaux ſont-ils paſſifs, ou agiſſent-ils dans l'élévation & l'abaiſſement des côtes? Je reviens aux ſecrétions. Les vaiſſeaux ſanguins, artériels des viſceres, communiquent-ils directement avec les veineux, ou par des corps glanduleux, intermédiaires ? Eſt-ce dans cet endroit ou dans un autre, que ſe fait la ſecrétion des humeurs? trouve-t-elle cette humeur, un autre fluide analogue qui en facilite la ſéparation, ou bien ce Phénomene s'opere-t-il par le rapport des gravités ſpécifiques, entre les viſceres & l'humeur qu'ils ſéparent? N'eſt-ce pas plutôt par un changement de l'organe ſecrétoire, dans le moment même de ſon action; opinion plus probable peut-être, parce qu'elle approche davantage de celle où l'on prendroit le parti de faire tout bonnement l'aveu de ſon ignorance. Nous avons eu donc raiſon de dire dans un autre endroit : *Phyſiologia ſeu inepta & garrula functionum interpretatio.* Il eſt preſque démontré qu'on n'aura jamais ſur ces objets, que des à peu près ; en ſera-

t-on plus avancé dans l'Art de guérir? Toutes ces découvertes ne ſont pas comparables à celle de la circulation du ſang? Connoît-on mieux le traitement des maladies, depuis les recherches de *Cozalpin*, & les ſçavantes diſſertations de *Harvée*? Ne ſeroit-on pas peut-être plus fondé de croire que la découverte de la circulation, a fait plus de mal que du bien à la médecine, puiſque dans ce ſiécle où elle triomphe encore avec les Méchaniciens, ces derniers conviennent de bonne foi qu'Hypocrate qui ne la connoiſſoit pas, ou qui ne l'a pas cru aſſez néceſſaire pour s'en occuper, connoiſſoit mieux que nous l'Art de guérir, puiſqu'on fait aujourd'hui les plus grands efforts pour faire revivre la médecine hypocratique.

De cette façon d'enſeigner, naiſſent les plus grands inconvénients; la Phyſiologie eſt attrayante, elle flatte l'amour propre, elle ſéduit l'imagination; on meuble ſa tête des ſyſtêmes, auxquels on demeure attaché pour la vie; mais ce n'eſt pas là le plus grand inconvénient. Ces ſyſtêmes influent encore ſur la pratique de la médecine; celui qui a été nourri des principes méchaniques, qui ne voit pour moteur de notre corps qu'une irritabilité, & qui ſe ſert de ce mot, vuide de ſens, pour interpréter tous les phénomenes de la ſanté, la trouve bien plus cette irritabilité dans les maladies: guere mieux inſtruit ſur la nature du ſang, il veut cependant le trouver inflammatoire, quand il n'eſt que

coëneux ; âcre, quand il eſt inſipide ; chargé d'acides & d'alkalis, contre les expériences les plus déciſives : il falloit bien tous ces aiguillons, tous ces engorgemens, pour exciter l'irritabilité, ou, pour parler un langage plus intelligible, pour irriter la fibre plus ou moins ſenſible ; de-là vient l'épaiſſiſſement inflammatoire, l'obſtruction, la diſtenſion, l'éroſion... D'après cette étiologie, on ſent aſſez quelle doit être la pratique ; on ne parle de la nature que pour la maîtriſer ; déjà on nie l'apparition des criſes, ſon plus bel ouvrage. Saigner dans la plénitude du pouls, à cauſe de l'intenſité de la fiévre, de la véhémence de l'inflammation, ou bien purger d'après les ſignes de putridité d'un *Alkali ſpontanée*, & autres rêveries de cette eſpece : voilà quelle eſt la pratique de ces ſortes de gens. Une hémorrhagie critique s'annonce-t-elle par les ſignes qui ont coutume de la précéder : le poul ſera vif, fréquent & rebondiſſant ; que la tête ſoit menacée de délire, il faut un peu de patience. L'Obſervateur judicieux attendroit l'événement ; mais on avoit fait tirer du ſang quelques heures auparavant ; ce ſang eſt coëneux, il eſt donc inflammatoire ; le Méchanicien s'épouvante, déjà la phrénéſie menace ſon malade ; il va ſe faire un engorgement dans le cerveau ; dans les meninges, l'épanchement ou la gangrene ne manqueront pas de ſe ſuivre. Voilà bien des maux à craindre : la ſaignée qui dégorge toujours les vaiſſeaux, doit les pré-

venir : on ſaignera donc, parce que notre corps eſt une machine hydraulique, parce qu'il faut rétablir l'équilibre entre les fluides & les ſolides, & cette réciprocité d'action, de qui notre vie dépend, parce qu'enfin il faut évacuer, lorſque les ſymptomes l'exigent, ſans trop reſpecter les criſes, qui ne s'accordent pas avec le ſyſtême des Méchaniciens : en voilà certainement aſſez pour prouver que la Phyſiologie ouvre la porte aux plus grands abus dans la pratique : on évitera tous ces inconvéniens, dans le plan que nous propoſons. Qu'on ne raiſonne point, mais qu'on obſerve, que loin de faire ſuivre la Phyſiologie d'une Pathologie ſouvent ennuyeuſe pour être trop méthodique, plus ſouvent encore erronée dans l'indication des cauſes des maladies : qu'on en vienne au fait, qu'on expoſe aux Étudians l'hiſtoire des maladies, telles qu'Hypocrate les a décrites, & telles que nous les obſervons de nos jours : que leur définition ſoit priſe dans les ſymptomes mêmes qui les caractériſent ; que leur marche ſoit calquée ſur les coaques, les prénotions & les aphoriſmes de ce grand Maître. Le travail de cette nouvelle année ne ſera d'abord pour les Étudians qu'une affaire de mémoire ; mais ils ne tarderont pas à recueillir le fruit de leur patience & de leur courage ; bien remplis de ces faits qui ſe ſont perpétués depuis Hypocrate, juſqu'à nôs jours, ne connoiſſant aucune ſorte de théorie, & détournés du goût biſarre

bifarre de tout expliquer, qu'on les conduiſe dans ces diſpoſitions auprès des lits des malades, que le Médecin de pratique faſſe pour eux ce que fait le Démonſtrateur de Botanique, c'eſt-à-dire, qu'ayant l'exemple ſous ſes yeux, il décrive & faſſe connoître la maladie, par les ſymptomes qui la caractériſent : alors naîtra dans les éleves, ce deſir de voir l'accompliſſement des prédictions d'Hypocrate : c'eſt encore au Médecin à le leur faire remarquer : il pourra leur donner les preuves les plus certaines de la vérité des aphoriſmes, & les prénotions ne s'effectueront pas plus difficilement : car enfin, s'il eſt vrai de l'aveu d'un chacun, que l'école de Cos ſçût bien obſerver, s'il eſt également certain, que la différence des climats ne fait différer les maladies entr'elles que par des nuances, il ſera tout auſſi naturel de conclure, qu'à peu de choſes près, les obſervations de notre France, doivent être les mêmes que celles des Iſles de l'Archipel. Ce travail ſeroit celui de la quatrieme année, dans laquelle les Étudians apprendroient les bons & les mauvais effets des alimens, des remedes & des poiſons : également inſtruits de la Chymie, que de la Botanique, ils apprendroient dans peu l'Art trop étendu de la Galenique. Nous avons fait de nos Eleves, tout autant d'Obſervateurs. Ceux qui ſortent aujourd'hui des écoles, parlent de tout, raiſonnent ſur tout, & n'ont rien vû, ou preſque rien. Ceux qui ſeroient

formés ſur notre plan, auroient vu tout ce qu'on pouvoit voir, & pleins de cette prudence éclairée, qui caractériſe l'homme inſtruit, ils admireroient dans le ſilence, les démarches de la nature, & s'accoutumeroient de bonne heure à les reſpecter : voilà le fruit de quatre années d'étude ; mais l'eſprit humain ſera-t-il toujours en repos, après avoir vû tant de merveilles ; le babil des Théoriciens n'en impoſera-t-il pas quelquefois ? & toutes ces conſidérations ne feront-elles pas regretter l'ancienne maniere d'apprendre la médecine ? Oui, ſans doute, ſi on s'en tenoit là ; mais on aura ſoin de ſacrifier la derniere année à les inſtruire des ſyſtêmes de la Phyſiologie, des cauſes des maladies, tant vraies qu'hypothétiques. Le Profeſſeur chargé de ce ſoin, ne ſera point tenu d'établir ſa doctrine, & de la défendre contre les objections qu'on pourroit lui faire : il ſera l'Hiſtorien des erreurs, & des découvertes qui conſtituent la théorie de la médecine ; jamais il ne parlera pour lui, jamais il ne donnera pour certain ce qui eſt douteux ; ſans ceſſe il propoſera les difficultés oppoſées aux doctrines qu'il expoſe, & cette diſcuſſion faite dans la meilleure foi, terminera le cours des études que nous propoſons.

Il ſeroit bon encore, qu'à chaque ſix mois, il y eût un examen général, public & gratuit, des Eleves faits par d'autres Médecins que par les Profeſſeurs, & où l'Étudiant répondit ſeul. Ce ſeroit plu-

tôt à ses réponses, qu'à un certain nombre d'inscriptions souvent inutiles, & à l'exhibition des cahiers, plus d'une fois empruntés, qu'on accorderoit les attestations d'étude dans une Université.

Je n'ai qu'un mot à dire des autres examens qui doivent conduire au grade de Docteur. Je bannirois à jamais les Theses comme un reste de l'ancien goût Aristotelicien, & dans lesquelles on n'apprend qu'à défendre sa cause avec opiniâtreté ; je leur substituerois des examens ; ils ne rouleroient plus pour lors sur les branches de la Physique, qui conduisent à la médecine, c'est-à-dire, les maladies & leur traitement. J'exigerois des Postulans, qu'ils suivissent pendant un an un Médecin d'Hôpital, au choix de la faculté ; ce Médecin seroit obligé de leur rendre compte de sa pratique, & chacun d'eux observant attentivement ce qui se passe auprès des malades, seroit tenu de publier à la fin de chaque saison, les maladies qu'il a vû regner. Le public jugeroit de ces hommes : & ces quatre examens où l'on se borneroit aux questions de pratique, suffiroient alors pour constater la capacité du candidat. Je ne parlerai point des avantages qui résulteroient de cette maniere d'enseigner ; j'évite même à dessein, toute parallele avec celle qu'on suit aujourd'hui ; ce plan souffre sans doute des difficultés ; mais elles disparoîtroient, ou se réduiroient à peu de choses, s'il pouvoit être présenté dans tout son jour.

PROPRIÉTÉ

Des alimens tirés du regne animal.

DEUX choſes intéreſſent l'homme par-deſſus tout, la vie & la ſanté. Quoi-qu'il les expoſe très-ſouvent ſans ſujet légitime, & qu'il mérite les maux qu'il s'attire par ſon imprudence, ou parce qu'il s'abandonne à ſes paſſions; cependant on ne doit point ſe laſſer de l'avertir de ce qui peut lui être utile, & de ce qui peut lui nuire, principalement ſur les alimens dont il uſe, pour conſerver ſa vie & entretenir ſa ſanté. Les alimens ſont d'une néceſſité abſolue; mais tous ne ſont pas également convenables à toutes les complexions. La même nourriture qui pro-fite aux uns, nuit aux autres; & il eſt eſ-ſentiel à chacun de connoître ce qui eſt dangereux pour lui, & ce qui ne l'eſt pas. Souvent le goût ne s'accorde point ave la nature; & il n'eſt que trop fréquent d trouver des perſonnes qui aiment ce qu les incommode. Il en eſt d'autres auſſi qui n'étant pas aſſez inſtruites de la qua-lité des alimens, mangent de tout indiffé-remment, & ſans le ſçavoir ni le vouloir ſe préparent de longues & fâcheuſes ma-ladies, fatiguant leur eſtomac, déran-geant leur complexion, & précipitant ain-ſi le cours d'une vie qu'elles ont bonn intention de prolonger. Il m'a donc par que ce ſeroit leur rendre un ſervice ſigna

lé, que de mettre ſous leurs yeux les propriétés des alimens tirés des animaux, afin qu'ils apprennent, en ſuivant cependant l'avis de leur Médecin, ce dont ils peuvent uſer en ſûreté, & ce dont il leur convient de s'abſtenir.

VIANDES DE BOUCHERIE.

Agneau. Sa chair humecte, rafraîchit, nourrit beaucoup, & adoucit les humeurs âcres & picotantes. Quand il eſt trop jeune, ou qu'il n'a pas été aſſez cuit, il eſt indigeſte & picotant ſur l'eſtomac. Il convient dans les tems chauds aux jeunes gens bilieux : mais les perſonnes d'un tempérament froid & flegmatique, en doivent uſer fort modérément. Le fiel de l'Agneau paſſe pour être propre dans l'épilepſie. On en prend depuis deux gouttes juſqu'à huit, dans une liqueur appropriée.

Bœuf. Sa chair nourrit beaucoup, produit un aliment qui ne ſe diſſipe pas aiſément, & reſſerre un peu le ventre. Le bœuf contient en toutes ſes parties plus de ſel volatil & plus d'huile que le veau, & moins de flegme.

La chair & les autres parties du bœuf conviennent en tout tems aux jeunes gens bilieux, & à ceux qui ont un bon eſtomach, & ſont ſujets à faire des exercices pénibles.

Chevreau. Il nourrit beaucoup, produit un bon aliment, & ſe digére avec facilité. A meſure que cet animal avance en

âge, ſa chair devient dure, d'une odeur déſagréable, d'un mauvais goût, & difficile à digérer. Il convient en tout tems, à toute ſorte d'âge & de tempérament. Son uſage eſt très-ſalutaire aux perſonnes convaleſcentes, qui relevent d'une grande maladie qui les a fort épuiſées.

La Chevre, à moins qu'elle ne ſoit bien jeune, eſt dure & difficile à digérer. On dit que la Chevre devient enragée, quand elle mange du baſilic; & qu'elle meurt, quand elle boit de l'eau où les feuilles de laurier roſe ont trempé quelque tems.

Le ſuif & la moëlle du bouc ſont propres pour ramollir, pour réſoudre & pour adoucir. Ils paſſent auſſi pour avoir la vertu de fortifier les nerfs.

La fiente de la Chevre eſt réſolutive, déterſive, deſſicative, digeſtive, propre pour lever les obſtructions des viſceres, pour réſoudre les humeurs froides, & pour les autres maladies où il s'agit d'atténuer les humeurs.

On incorpore le fiel de Chevreau avec le pain, le blanc d'œuf, & l'huile de laurier, & on applique ce cataplaſme ſur le nombril pour la fievre quotidienne.

Le ſang de bouc eſt principalement celui qui a été tiré de ſes teſticules. Ayant été ſéché au ſoleil, il eſt propre pour réſiſter au venin, pour exciter les ſueurs, les urines & les mois; pour la pleuréſie, pour diſſoudre le ſang caillé, & pour la pierre; la doſe eſt depuis vingt grains juſqu'à deux dragmes.

Il ſe rencontre quelquefois dans la veſſicule du fiel de bouc, des petites pierres qui ſont aſſez ſemblables au véritable bézoard. Elles réſiſtent au venin, & excitent les ſueurs.

Cochon. Le Cochon en toutes ſes parties nourrit beaucoup, fournit un aliment qui ne ſe diſſipe pas aiſément, & lâche un peu le ventre. Il ſe digére difficilement, produit beaucoup d'humeurs lentes, viſqueuſes & groſſieres.

Il paſſe pour être contraire aux Goutteux. Il convient principalement en tems froid aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, qui ont un bon eſtomac, & qui ſont ſujets à un grand exercice de corps : mais les vieillards, les perſonnes délicates, foibles & oiſives, ne s'en accommodent point.

La graiſſe du Cochon, appellée Panne, eſt employée en médecine, pour réſoudre & pour amollir.

Le vieux lard fondu & coulé, produit de bons effets dans les puſtules de la petite vérole, & dans les occaſions où il s'agit de déterger & de conſolider les plaies.

La fiente de Cochon extérieurement appliquée eſt réſolutive, propre pour arrêter le ſaignement de nez, pour l'eſquinancie & pour la galle.

Enfin le fiel de Cochon fait croître les cheveux, déterge & guérit les ulceres de l'oreille.

Mouton. Cette viande nourrit beaucoup,

fournit un bon aliment, & se digére facilement. Quand il est devenu vieux, il est sec, dur, & ne digére qu'avec peine. Il convient en tout tems, à toute sorte d'âge & de tempérament.

La chair de Brebis est fade, visqueuse, propre à produire des humeurs grossieres & un mauvais suc.

Le fiel de Mouton est propre pour déterger les ulceres des yeux. On se sert de son suif intérieurement pour arrêter la dyssenterie. On le mêle aussi dans les onguens, dans les emplâtres, & dans les pommades, pour résoudre & pour adoucir.

Veau. Il est humectant, nourrissant & rafraîchissant : il donne une liberté au ventre. Sa tête & ses poumons sont pectoraux, propres pour adoucir les acretés de la poitrine & de la gorge, & pour la pthisie. Les pieds sont aussi pectoraux, de substance glutineuse, humectante, adoucissante. On en met dans des bouillons pour modérer les pertes de sang des menstrues, des hémorroïdes, & pour le crachement de sang. Le foie de veau a cela de commun avec les foies des autres animaux, qu'il resserre & produit des humeurs grossieres.

La chair de veau & les autres parties étant empreintes d'un suc assez modéré, produisent peu de mauvais effets.

Elles ne conviennent pas néanmoins à ceux qui ont des cours de ventre causés par un relâchement des fibres ; car elles

ne feroient qu'entretenir cette incommodité.

Le veau convient en tout tems, à toute sorte d'âge & de tempérament, plus cependant aux personnes foibles & délicates qui sont toujours en repos, qu'à ceux qui sont forts & accoutumés à un exercice continuel, auxquels il faut un aliment plus solide, & qui se dissipe moins que celui que le veau fournit.

VOLAILLE.

Canard. Le canard domestique, ainsi que le sauvage, doit être jeune, gras & bien nourri. Leur chair est très-nourrissante, & produit un aliment assez solide & durable. Le canard, & principalement le domestique, se digére assez difficilement, & produit des humeurs lentes & grossieres. L'un & l'autre conviennent en tems froid aux jeunes gens robustes, qui sont accoutumés à beaucoup d'exercice, & qui ont bon estomac.

Le foie du canard passe pour arrêter le flux hépatique. Sa graisse est résolutive, émolliente & adoucissante.

Chapon. Celui de sept ou huit mois doit être préféré à tout autre. Il faut qu'il soit gras, bien nourri, & élevé dans un air pur & serein. Sa chair nourrit beaucoup, produit un bon suc, restaure, répare les forces abbatues, est propre dans la pthisie, & dans les maladies de consomption : elle se digére facilement. On emploie souvent le bouillon fait avec le chapon, pour for-

tifier & pour réparer les forces. Il convient en tout tems, à toute ſorte d'âge & de tempérament.

Les crêtes de coqs ſont un très-bon manger. On emploie les vieux coqs pour les bouillons. Ces bouillons ſont apéritifs & déterſifs. Ils lâchent un peu le ventre : ils nourriſſent, reſtaurent, & fortifient, par la quantité de parties vives & actives que contient cet animal.

Coq-dinde. Les meilleurs ſont ceux qui ſont jeunes, gras & bien nourris. La chair nourrit beaucoup, produit un bon ſuc, ſe digére aiſément, rétablit les forces, & convient aux perſonnes atténuées & convaleſcentes. Cependant quand il eſt un peu vieux, ſa chair eſt dure, coriaſſe, & difficile à digérer. Il convient en tout tems, à toute ſorte d'âge & de tempérament, pourvu qu'il ait les conditions requiſes.

Oie. Il doit être bien noir, ni trop jeune, ni trop vieux. Sa chair nourrit beaucoup, produit un aliment aſſez ſolide & aſſez durable. Elle eſt un peu difficile à digérer. Quand cet oiſeau eſt trop jeune, ſa chair eſt viſqueuſe, & produit des humeurs groſſieres & excrémentielles. Quand au contraire il eſt trop vieux, ſa chair eſt ſéche, dure, d'un mauvais ſuc, & cauſe des indigeſtions & des fiévres.

L'oie domeſtique auſſi bien que le ſauvage convient en hyver aux jeunes gens bilieux, qui ont un bon eſtomac & ſont ſujets à un grand exercice.

La premiere peau des pieds de l'oie paſ-

ſe pour être aſtringente, propre pour arrêter les écoulemens immodérés, étant priſe en poudre au poids d'une dragme.

On réduit en poudre les excrémens de l'oie, & on les donne au poids d'une demi-dragme, pour raréfier & atténuer les humeurs, pour exciter les ſueurs, les urines, & les mois des femmes, & pour hâter l'accouchement.

La graiſſe d'oie eſt réſolutive, émolliente; elle adoucit les hémorrhoïdes, appaiſe les douleurs de l'oreille, étant introduite dedans. Elle lâche le ventre, étant priſe intérieurement. On en frotte les parties attaquées de rhumatiſme.

Pigeon. Les pigeons doivent être jeunes, gras, charnus & bien nourris, élevés dans un air pur & ſerein. Ils nourriſſent beaucoup, reſſerent un peu le ventre, fortifient, excitent les urines, ſont eſtimés propres pour nétoyer les reins, & pour chaſſer dehors les matieres groſſieres qui s'y étoient arrêtées; à meſure que le pigeon vieillit, ſa chair devient plus ſéche & plus maſſive, difficile à digérer, propre à produire des humeurs groſſieres & mélancoliques. Il convient à toute ſorte d'âge & de tempérament: cependant les mélancoliques doivent en uſer plus ſobrement que les autres.

On ſe ſert dans l'apoplexie, dans la léthargie, dans la pleuréſie, dans les fiévres malignes, du pigeon ouvert, qu'on applique encore tout chaud ſur la tête du malade. La fiente de pigeon eſt employée

F 6

dans les cataplaſmes réſolutifs, fortifians & diſcuſſifs.

Poule. Les jeunes poules qui ont été bien nourries, & qui n'ont point encore pondu, doivent être préférées à toutes les autres. Leur chair eſt pectorale, ſe digére aiſément, produit un bon ſuc, nourrit beaucoup, humecte, rafraîchit, eſt convenable & très-ſalutaire aux perſonnes atténuées & convaleſcentes, & augmente conſidérablement l'humeur ſéminale. Quand la poule eſt vieille, ſa chair eſt ſéche, dure, & de difficile digeſtion: cependant elle peut encore être employée en cet état dans les bouillons. La jeune poule convient en tout tems, à toute ſorte d'âge & de tempérament; mais elle eſt plus ſalutaire aux perſonnes délicates qui menent une vie oiſive, qu'à ceux qui ſont forts & robuſtes, & accoutumés à un exercice vigoureux de corps. D'autant que ces derniers ont beſoin d'un aliment plus ſolide, & qui ſe diſſipe moins facilement.

La graiſſe de la poule ſert pour adoucir, réſoudre & amollir les duretés. On applique la poule ouverte & encore toute chaude, ſur la tête du malade, pour ouvrir les pores, pour les fiévres malignes, pour les maladies du cerveau, comme l'apoplexie, la phrénéſie, la léthargie & le délire.

On fait ſécher & pulvériſer la membrane intérieure de l'eſtomac de la poule, & on l'emploie de cette maniere pour exciter l'urine, pour aider à la digeſtion, pour for-

tifier l'estomac, & pour arrêter le cours de ventre.

Poulet. Il doit être jeune, gras & bien nourri. Les plus salutaires sont ceux de deux ou trois mois ; leur chair est nourissante, pectorale, aisée à digérer, humectante, rafraîchissante, & d'un bon suc. On peut avec le poulet faire une maniere de demi-bouillon, qu'on nomme eau de poulet. Ce bouillon est fort en usage dans la diette des fébricitans, qui n'ont besoin que d'un aliment fort léger. Quand on veut que cette eau de poulet ait une certaine vertu, on farcit le poulet des drogues nécessaires pour cela.

Le poulet convient en tout tems, à tout usage, & à toute sorte de tempérament : cependant son usage est encore moins convenable, que celui de la poule, aux personnes acoutumées à un grand exercice de corps, & qui ont besoin d'un aliment solide & durable.

GIBIER A POIL.

Cerf. Quand le cerf est très-jeune, sa chair est fort nourrissante, & produit un aliment solide & durable. A mesure qu'il vieillit, sa chair devient dure, compacte, difficile à digérer, pesante sur l'estomac, & propre à produire des humeurs grossieres & mélancoliques. Il convient aux jeunes gens bilieux, & qui ont l'estomac robuste, qui sont accoutumés à un grand exercice de corps ; mais les vieillards, les personnes foibles & d'un tempérament me-

lancoliques doivent s'en abſtenir.

On racle les cornes de cerf : on fait bouillir la raclure à petit feu dans une certaine quantité d'eau ; jusqu'à ce que la liqueur ait acquis une certaine conſiſtance de gelée ; après cela on la paſſe, & on exprime fortement le marc, enſuite on bat un blanc d'œuf avec du vin blanc & du ſuc de citron ; on y mêle la gelée avec autant de ſucre qu'il en faut, & un peu de canelle : on fait bouillir le tout légérement pour clarifier la liqueur qu'on coule de nouveau, & qu'on laiſſe répoſer.

Cette gelée eſt fort nouriſſante, rétablit les forces, fortifie l'eſtomac, reſiſte à la malignité des humeurs, arrête les diarrhées, les vomiſſemens & les crachemens de ſang.

La graiſſe & la moëlle de cerf, appliqués extérieurement, ſont très-bonnes pour les rhumatiſmes, pour réſoudre, pour fortifier les nerfs, pour la goutte ſciatique, & pour les fractures. Son ſang, qu'on fait ſécher au ſoleil, excite les ſueurs ; il eſt réſolutif, propre pour la pleuréſie & pour la goutte. On en peut prendre juſqu'à une dragme.

Chevreuil. Sa chair nourrit beaucoup, fournit un bon aliment, & ſe digére facilement. Elle eſt propre pour le cours de ventre. Quand le chevreuil eſt avancé en âge, ſa chair eſt dure, coriace & difficile à digérer ; étant jeune il convient en tout tems, à tout âge, & à tout tempérament.

Le fiel de chevreuil ſert pour le bruiſſe-

ment d'oreille, pour les maux de dents, pour diſſiper les nuages des yeux, & pour emporter les taches du viſage.

Daim. Sa chair produit un bon ſuc & nourrit beaucoup : elle eſt eſtimée propre pour la paralyſie, & pour appaiſer les douleurs de la colique. Quand le daim eſt un peu trop vieux, ſa chair eſt dure & difficile à digérer. Il convient principalement aux vieillards, & à ceux qui ſont d'un tempérament flegmatique, & qui abondent en humeurs pituiteuſes.

Le fiel de daim déterge & conſume les nuages & les cataractes des yeux.

Son foie eſt propre pour arrêter le cours de ventre.

Lapin. Celui de garenne eſt le meilleur; il nourrit beaucoup, & fournit un bon aliment. Quand il eſt trop jeune, il engendre beaucoup d'humeurs viſqueuſes : quand au contraire, il eſt trop vieux, ſa chair eſt séche, dure & difficile à digérer. Il convient en tout tems, à toute ſorte d'âge & de tempérament, pourvu qu'on en uſe avec modération, qu'il ſoit de bonne garenne & d'un âge moyen.

La graiſſe du lapin eſt réſolutive.

Lievre. Quand il eſt jeune, & qu'il n'a que neuf ou dix mois, il produit un aſſez bon ſuc, & nourrit médiocrement. Quand il paſſe un an, il ſe digére difficilement, & cauſe des humeurs groſſieres & mélancoliques, & rend les perſonnes qui en uſent fréquemment péſantes & aſſoupies. Il convient principalement en hyver aux jeunes

gens ſanguins & aux perſonnes graſſes : mais les mélancoliques, & ceux qui abondent en humeurs terreſtres, doivent s'en abſtenir ou en uſer fort modérement.

Son poil étant appliqué ſur la peau arrête le ſang. Son cœur, ſon foie, ſon poumon déſſechés & mis en poudre, arrêtent la dyſſenterie, excitent l'urine & les mois, & conviennent dans l'épilepſie. Son fiel éclaircit la vue, & emporte les taches & les nuages des yeux; ſa graiſſe extérieurement appliquée, excite la digeſtion & la ſuppuration des abſcès. Sa fiente priſe intérieurement eſt propre pour la pierre & pour l'épilepſie. Ses reins & ſes teſticules deſſéchés fortifient la veſſie, arrêtent le flux immodéré d'urine, briſent la pierre des reins, & provoquent la ſemence.

Le caillé du liévre eſt une matiere caïeuſe, qu'on trouve adhérente au fond de l'eſtomac du levraut; elle eſt eſtimée propre pour réſiſter au venin, pour exciter le ſémence, & pour l'épilepſie.

Sanglier. Sa chair nourrit beaucoup, & fournit un aliment qui ne ſe diſſipe pas aiſément, quoiqu'elle ſe digére plus facilement que celle du cochon. Elle produit des humeurs groſſieres, & ne convient point aux perſonnes oiſives & délicates, mais plutôt aux jeunes gens d'un tempérament bilieux, qui ont bon eſtomac, & fatiguent beaucoup.

Les dents du Sanglier, étant broyées en poudre très-ſubtile, & priſes depuis dix grains juſqu'à quarante, excitent les ſueurs & les urines, abſorbent & adouciſſent l'a-

creté des humeurs, & arrêtent le crachement de ſang.

Les teſticules & les autres parties de la génération du Sanglier, paſſent pour exciter la vigeur, priſes intérieurement.

La graiſſe appliquée extérieurement eſt réſolutive & émolliente, fortifiante, adouciſſante.

Les excrémens & le fiel, appliqués extérieurement, réſolvent les tumeurs ſcrophuleuſes, & guériſſent la gratelle.

GIBIER A PLUME.

Alouette ou *Moviette*. Elle doit être jeune & graſſe : elle produit un bon aliment & digére facilement. Son cœur & ſon ſang ſont eſtimés propres pour pouſer les urines, & pour guérir les coliques venteuſes & néphrétiques. Quand l'Alouette eſt vieille, ſa chair eſt dure, ſéche, d'un mauvais ſuc & difficile à digérer. Elle convient à toute ſorte d'âge & de tempérament, principalement en Automne où elle eſt plus graſſe & plus délicate.

Becaſſe & *Becaſſine*. L'une & l'autre doivent être jeunes, tendres & graſſes. Elles fourniſſent un aſſez bon aliment, fortifiant, reſtaurant, & nourriſſent beaucoup; elles excitent le lait & la ſemence; elles engraiſſent beaucoup : quand on en uſe avec excès. Elles ſe digérent avec peine, particulierement quand elles ſont avancées en âge, ou qu'elles manquent de graiſſe. Elles conviennent en hyver à toutes ſortes d'âges & de tempéramens, pourvu qu'on en uſe avec modération.

Beguefigues. Elles nouriffent beaucoup, produifent un bon fuc, excitent l'appétit, fe digérent facilement, fortifient l'eftomac, conviennent aux convalefcens, & font extrémement propres pour éclaircir la vuë. Elles ne font néanmoins falutaires que pendant qu'elles font jeunes ; car quand elles font devenues vieilles, leur chair eft coriace, dure & difficile à digérer.

Caille. Elle doit être jeune & graffe. Elle nourrit beaucoup, excite l'appétit, & produit un affez bon fuc. Elle fe digére un peu difficilement, fur-tout quand elle eft trop vieille. Elle convient à tout âge & à tout tempérament, quand on en ufe avec modération.

La graiffe de la caille eft eftimée propre pour emporter les taches des yeux ; & fa fiente pour l'épilepfie, étant féchée & pulvérifée.

Canard Sauvage. Il doit être jeune ; ainfi que le domeftique auquel nous renvoyons.

Etourneau. Il doit être jeune, gras & bien nourri. Sa chair produit un aliment affez folide & durable. Elle eft eftimée propre pour l'épilepfie ; à moins que l'etourneau ne foit bien gras & bien jeune, fa chair eft dure, coriace, d'un mauvais goût, & difficile à digérer. Il eft d'un tempérament fec ; ainfi à moins qu'il ne foit bien gras & bien jeune, on ne doit point s'en fervir.

Phaifan. Il nourrit beaucoup, produit un aliment affez folide & durable, fournit

un bon ſuc, fortifie, reſtaure, rétablit les étiques & les perſonnes convaleſcentes. Il ſe digére aiſément. On prétend que ſon uſage eſt ſalutaire & convenable aux épileptiques, & à ceux qui ſont attaqués de convulſion. Il convient principalement en automne, où il eſt plus gras, qu'en tout autre tems, à toute ſorte d'âge & de tempérament.

La graiſſe du Phaiſan étant appliquée extérieurement, fortifie les nerfs, réſout les tumeurs, & diſſipe les douleurs de rhumatiſmes.

Gelinotte des bois. Elle nourrit beaucoup, fournit un bon ſuc, ſe digére aiſément, & convient en tout tems, à toute ſorte d'âge & de tempérament.

Grive. Elle excite l'appétit, fortifie l'eſtomac, nourrit beaucoup, produit un bon ſuc, & eſt ſalutaire aux convaleſcens. Elle ne produit de mauvais effet que par l'excès qu'on en peut faire. Elle convient principalement en tems froid, à toute ſorte d'âge & de tempérament : quelques-uns tiennent l'uſage de la Grive convenable dans l'épilepſie, parce que ces ſortes d'oiſeaux mangent aſſez ſouvent du gui de chêne, qui paſſe pour un remede antiépileptique.

Grue. Elle nourrit beaucoup, fournit un aliment ſolide & durable, à cauſe de la conſiſtance & ſolidité de ſa chair. On prétend qu'elle eſt propre pour la colique venteuſe, qu'elle augmente la ſémence, & que parce qu'elle eſt nerveuſe, elle fortifie les parties nerveuſes, étant mangée à meſure

que les Grues vieilliſſent, leur chair devient plus fibreuſe, plus coriace & plus difficile à digérer. Elles conviennent en tout tems aux jeunes gens d'un bon tempérament, & dont l'eſtomac digére facilement.

La graiſſe de la Grue ramolit les duretés. On la tient propre pour les ſurdités, étant miſe dans l'oreille. Sa tête, ſes yeux & ſon ventricule étant ſéchés & pulvériſés, ſont eſtimés propres pour les fiſtules & les ulceres variqueux.

Macreuſe. Eſpece de canard ſauvage. Sa chair eſt dure & coriace, principalement quand elle eſt vieille. Elle ſent le poiſſon.

Merle. Il produit un bon ſuc, nourrit beaucoup, ſe digére aiſément quand il eſt jeune. Il eſt eſtimé convenable dans les dyſſenteries & dans les cours de ventre. Il ne produit guere de mauvais effets que par l'excès qu'on en fait. Cependant à moins qu'ils ne ſoient jeunes & gras, leur chair eſt un peu dure & difficile à digérer. ils conviennent à tout âge & à tout tempérament.

Ortolan. Il doit être jeune, gras & nourri avec ſoin de bons alimens. Il eſt reſtaurant, fortifiant, nourriſſant; il augmente la ſemence, produit un bon ſuc, ſe digére aiſément, & paſſe pour faire venir les mois aux femmes. Il ne produit de mauvais effets que par l'excès qu'on en fait. Il convient à tout âge & à tout tempérament. Sa graiſſe eſt émolliente, réſolutive & adouciſſante.

Perdrix. Il y en a de pluſieurs eſpeces,

qui doivent toutes être choiſies jeunes, tendres, bien nourries, & d'un fumet agréable. La Perdrix eſt reſtaurante, fortifiante & très-nourriſſante : elle ſe digére aſſez aiſément, excite les humeurs ſéminales, & le lait aux nourrices, produit un bon ſuc, & un aliment ſolide & durable : elle eſt convenable dans les diarrhées. Quand elle eſt vieille, ſa chair eſt dure, coriace, difficile à digérer, & peu agréable au goût. Elles conviennent dans un tems froid à toute ſorte d'âge & de tempérament, mais particuliérement aux perſonnes convaleſcentes, & à celles qui ſont d'un tempérament froid & flegmatique.

On ſe ſert du ſang & du fiel de la Perdrix, pour les ulceres des yeux, & pour les cataractes : on y inſtille ces liqueurs toutes chaudes, & au ſortir de l'oiſeau qu'on vient de tuer.

On emploie auſſi les plumes de Perdrix pour les vapeurs des femmes ; on leur en fait ſentir la fumée. La moëlle & le cerveau de la Perdrix étant mangés, paſſent pour guérir la jauniſſe.

Plongeon. Eſpece de canard, mais plus aquatique. Sa chair, en quelque tems qu'on la mange, ſent toujours le poiſſon.

Pluviers. Ils doivent être jeunes & gras : ils excitent l'appétit, & nourriſſent modérément, ſe digérent facilement, ſont eſtimés propres pour pouſſer par les urines, pour fortifier le cerveau, pour purifier le ſang, & pour l'épilepſie. Ils produiſent un aliment peu ſolide, & qui ſe diſſipe facilement : c'eſt ce qui fait que les perſonnes

accoutumées à un grand exercice, n'en tirent pas beaucoup de force & de ſubſtance.

Poule d'eau. Il y en a de pluſieurs eſpeces. Elles doivent être toutes très-jeunes & fort graſſes. Elles nourriſſent beaucoup, produiſent un aliment aſſez ſolide & aſſez durable. Leur chair eſt ordinairement un peu dure, & difficile à digérer, & remplie de ſucs groſſiers, & principalement quand ces oiſeaux commencent à être vieux, ou què faute de meilleurs alimens, ils ont été obligés de vivre de limon. La Poule d'eau convient en tout tems aux jeunes gens d'un tempérament fort robuſte, qui ſont accoutumé à un grand exercice de corps.

Râle. Il en eſt de deux ſortes. Celui de terre, qu'on appelle Râle de terre ou de genêt, doit être jeune, gras, & ſentant un peu la venaiſon. Pour le Râle d'eau ou de marais, il doit être, auſſi bien que le premier, jeune & fort gras, mais ſur-tout qu'il ſente le moins qu'il ſe pourra le marécage. L'un & l'autre Râle nourriſſent beaucoup, & fourniſſent un aliment aſſez ſolide & durable, particuliérement, celui de marais. Le Râle d'eau, à proportion de ſon âge & des alimens dont il ſe nourrit, ſe digére plus ou moins difficilement, & produit des humeurs plus ou moins viſqueuſes & groſſieres. Pour le Râle de terre, on peut dire en général que ſa chair peſe un peu ſur l'eſtomac, particuliérement quand il eſt maigre ou un peu vieux. Cependant cette même chair n'eſt pas ſi ſolide que celle de la Perdrix. Le Râle d'eau

convient en tout tems aux jeunes gens d'un bon tempérament, & qui digérent facilement. Le Râle de terre convient à tout âge & à tout tempérament.

Ramier. eſpece de pigeon ſauvage. Sa chair eſt d'un bon goût ; mais elle eſt plus ſéche que celle du pigeon domeſtique.

Sarcelle. eſpece de canard ſauvage. Elle n'eſt pas ſi grande qu'eux, mais elle eſt d'un goût plus agréable, & ſe digére plus facilement.

Tourterelle. C'eſt une eſpece de pigeon plus délicat que les autres. Sa chair eſt moins ſéche que celle du Ramier, d'un meilleur goût, & produit un bon ſuc. Quand cet oiſeau eſt gras & jeune, c'eſt un mangé délicieux.

Vanneau. Il a les mêmes qualités que le Pluvier.

POISSONS.

Aloſe. Elle doit être graſſe, très-franche, bien nourrie, d'une chair ferme & délicate, & qui ait été priſe dans l'eau douce. Elle nourrit beaucoup, provoque le ſommeil. On trouve dans la tête de ce poiſſon, un os qui eſt eſtimé propre pour guérir les fiévres quartes, pour chaſſer la pierre, pouſſer les urines, & abſorber les aigres. On prétend encore que l'eſtomac de l'Aloſe déſſeché & reduit en poudre, fortifie l'eſtomac, étant pris intérieurement. La chair de l'Aloſe, principalement quand elle eſt bien franche, a une certaine acreté qui incommode un peu les gencives, & qui

excite la ſoif. L'Aloſe qui a été priſe dans la mer, a auſſi une chair un peu dure à digérer. Ce poiſſon convient dans le printems, où il eſt meilleur qu'en toute autre ſaiſon, & à toute ſorte d'âge.

Anguilles. Elles doivent être graſſes, & priſes dans des rivieres pures & nettes. Leur chair nourrit beaucoup, & eſt d'un bon goût. On la ſale quelquefois pour la garder, & elle eſt en cet état plus ſalutaire qu'en toute autre, mais moins agréable. Elle produit un ſuc viſqueux & épais, ſe digére avec peine, excite des vents, eſt contraire à ceux qui ſont attaqués de la goutte & de la pierre, & qui ont mauvais eſtomac. On prétend auſſi qu'elle empêche l'écoulement de l'humeur menſtruale. Elle convient en tout tems aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, qui abondent en humeurs âcres & tenues, pourvu qu'ils ayent un bon eſtomac, & qu'ils en uſent modérément.

La graiſſe d'Anguille eſt eſtimée propre pour ôter les taches de la petite vérole, pour guérir les hémorrhoïdes, & pour faire croître les cheveux. On la met auſſi dans l'oreille pour la ſurdité. On fait un mucilage avec la peau d'Anguille, en la mettant tremper & bouillir dans de l'eau. Ce mucilage s'applique ſur les tumeurs, les amollit & les réſout. Il eſt propre pour les hernies.

Barbeau. On doit préférer les petits aux grands, parce qu'ils ſont plus aiſés à digérer. Ils doivent auſſi avoir été pris dans les

les eaux pures, limpides, & éloignées des rivages. Le Barbeau nourrit beaucoup, & fournit un aliment assez solide, & assez durable. Il est estimé propre pour appaiser la colique, pour exciter les hémorrhoïdes, & pour guérir la morsure des bêtes vénimeuses, & le flux hépatique. Les œufs de ce poisson sont purgatifs. Le Barbeau est un peu dur & difficile à digérer. On dit que le vin où on le fait tremper, étant pris intérieurement, rend les hommes impuissants & les femmes stériles, que l'usage trop fréquent de ce poisson affoiblit la vue. Il convient en tout tems aux jeunes gens bilieux, qui ont bon estomac, & qui font un grand exercice de corps.

Barbot. Il doit être gras, assez vieux, & pêché dans une eau pure, limpide. Il nourrit médiocrement, fournit un bon suc, & se digére facilement. On ne doit point se servir de ses œufs, mais les ôter avec les entrailles avant de le faire cuire; car ils excitent des grandes douleurs dans l'estomac, & purgent violemment par haut & par bas. Le barbot convient en été à toute sorte d'âge & de tempérament.

Barbotte. Ce poisson doit être choisi bien nourri, d'une chair tendre & blanche. Il nourrit médiocrement, & se digére assez aisément. Il a une chair un peu molle & visqueuse; ses œufs, ainsi que ceux du barbot, ne sont point bons à manger, car ils purgent par haut & par bas. Il convient en tout tems aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux; son foie est agréa-

ble au goût, & fournit un meilleur aliment que le corps.

Braime. La braime est un poisson qui ressemble à la carpe, & produit à peu près les mêmes effets. Voyez ci-dessous carpe.

Brochet. Il doit être gros, gras, d'une chair blanche, ferme & friable, & pris dans les rivieres. Il nourrit médiocrement, il produit un assez bon aliment. Celui qui est pris dans les étangs ou dans les marais bourbeux ou fangeux; ne se digére pas si facilement, & ne produit pas des sucs si épurés que le brochet de riviere.

On trouve dans la tête du brochet de petites pierres ou des osselets, qui sont estimés propres pour hâter l'accouchement, purifier le sang, faire venir les mois, exciter l'urine, chasser la pierre des reins & de la vessie, & pour l'épilepsie. On en peut donner depuis ving-cinq grains jusqu'à une dragme.

La graisse du brochet est résolutive & adoucissante, propre pour les cathares & les rhumatismes. Son fiel passe pour guérir les fiévres intermittentes, étant pris au commencement de l'accès. La dose est de sept à huit grains dans une liqueur convenable; on dit que son cœur a le même effet; ses œufs ne sont point bons à manger: on les jette; mais les Chymistes s'en servent dans quelques-unes de leurs opérations sur le cuivre.

Calemars ou *Tantides.* Il en est de grands & de petits: les petits sont préférables aux grands, parce qu'ils ont une chair plus ten-

dre, plus aiſée à digérer, & d'un meilleur goût. Ils nourriſſent beaucoup, produiſent un bon ſuc, fourniſſent un aliment ſolide & durable & excitent l'appétit. Les calemars, & principalement les grands, ſe digérent un peu difficilement; leur uſage ne convient point aux paralytiques.

Carpe. Elle doit être groſſe, graſſe, bien nourrie, qui ne ſoit pas trop jeune, & qui ait été priſe dans les rivieres, préférablement à celle qui habite dans les étangs. Elle eſt facile à digérer, nourrit médiocrement, & produit un aſſez bon ſuc.

On trouve dans la tête de la carpe un os pierreux qui eſt eſtimé propre pour pouſſer par les urines, pour atténuer la pierre, pour arrêter le cours de ventre, & abſorber les humeurs âcres & acides.

Le fiel de la carpe éclaircit la vue.

Ecreviſſes. Il en eſt de mer & de riviere. On les doit choiſir toutes charnues, bien nourries, tendres & ſucculentes. Leur chair nourrit beaucoup, produit même un aliment aſſez ſolide: elles fortifient & adouciſſent les acretés de la poitrine. Elles ſont ſalutaires aux phthiſiques & aux aſthmatiques, purifient le ſang, pouſſent par les urines, détergent les ulceres de la gorge, étant priſes en bouillon ou en ſubſtance. Les écreviſſes, & ſur-tout celles de mer, ſe digérent un peu difficilement, & produiſent des humeurs lentes & un peu viſqueuſes. Elle conviennent en tout tems aux jeunes gens d'un tempérament bilieux.

Enchois. On doit choiſir l'enchois, ten-

dre, nouveau, blanc au dehors, rouge en dedans, petit, bien nourri, & d'une chair ferme. Il eſt apéritif, fortifie l'eſtomac, excite l'appétit. Quand on en uſe avec excès, il échauffe beaucoup, & rend les humeurs âcres & purulentes. Il convient toujours aux vieillards, aux flegmatiques, & à ceux qui ne digérent qu'avec peine. Mais les jeunes gens d'un tempérament bilieux, doivent s'en abſtenir, ou en uſer très-modérément.

Eperlan. On doit le choiſir beau, luiſant, de couleur de perle, d'une chair tendre & délicate, & ſentant la violette. Ce poiſſon eſt long comme le doigt, gros comme le pouce; il reſſemble beaucoup au goujon par la figure & par ſes vertus. Sa chair eſt néanmoins plus agréable, à cauſe d'un goût de violette qui lui eſt particulier.

Eſturgeon. Il doit être jeune, bien nourri, le plus tendre qu'il ſe pourra, & qui ait été pris dans les rivieres où il acquiert un goût plus délicieux que dans les mers. Il nourrit beaucoup, fournit un aliment ſolide & durable; il lâche un peu le ventre. Ses os étant pulvériſés, & pris au poids d'une dragme, ſont eſtimés apéritifs, & propres pour les rhumatiſmes & la gravelle. On retire de ce poiſſon une colle plus difficile à ſe diſſoudre que la commune, mais qui produit le même effet quand elle eſt diſſoute. La chair de l'eſturgeon eſt un peu dure, coriace, graſſe & difficile à digérer; c'eſt pourquoi ſon uſage eſt préjudiciable aux perſonnes foibles & délicates, aux

vieillards & aux convalescens.

L'esturgeon est un grand poisson qui habite tantôt dans la mer, & tantôt dans les rivieres. Il est d'un goût excellent, & pese ordinairement environ cent livres. Il y en a qui pesent le double.

Flez & *Fletelet*. Ces poissons doivent être nouveaux, épais, d'une chair blanche & la plus ferme qu'il se pourra. Ils nourrissent beaucoup, sont pectoraux, adoucissent les acretés de la poitrine, & lâchent le ventre. Le flez est couvert de petites écailles noires, marbrées de rouge. Il ressemble beaucoup par sa figure au quarrelet: il est néanmoins plus petit.

Goujon. Il en est de mer & de riviere: celui de mer est de deux especes, dont l'une est blanche & l'autre noire. Les goujons, tant de mer que de riviere, doivent être choisis longs & menus. Les plus gras sont ordinairement œuvés, & n'ont pas à beaucoup près une saveur si agréable que les petits.

Le goujon nourrit médiocrement, produit un bon suc, se digére aisément, & excite l'urine. Il peut être permis aux convalescens. Il convient en tout tems, à tout âge, & à tout tempérament.

Grenouilles. Elles doivent être choisies, bien nourries, grasses, charnues, vertes, & qui aient été prises dans des eaux pures & limpides. Elles nourissent médiocrement, adoucissent les acretés de la poitrine, & sont estimées apéritives & résolutives. Elles se digérent un peu difficilement, & pro-

duifent des humeurs groffieres.

Quelques - uns affurent que leurs ufages trop fréquens donnent mauvais vifage, une couleur plombée & la fiévre. Elles conviennent en tout tems aux jeunes gens bilieux, qui ont un bon eftomac, & qui s'exercent beaucoup. Mais les vieillards & les pituiteux doivent s'en abftenir, ou en ufer très-modérément.

Hareng. Il doit être très-frais, blanc, bien nourri & d'une chair ferme & friable. Il nourrit médiocrement, fe digére facilement, & produit un affez bon fuc. Quelques-uns appliquent le hareng falé fur la plante du pied pour faire ceffer la fiévre. Le hareng falé fe digére facilement, fournit un mauvais aliment, donne des rapports défagréables, excite la foif, & rend les humeurs âcres & picotantes. Le hareng foret eft encore plus pernicieux, il eft plus dur, plus fec, plus difficile à digérer & produit un plus mauvais fuc.

Huitres. Elles doivent être choifies nouvelles, graffes, d'une grandeur médiocre, tendres, humides & délicates. Elles excitent le fommeil, donnent de l'appétit, provoquent les ardeurs de Venus, pouffent par les urines, lâchent un peu le ventre, & nourriffent peu. L'écaille de l'huitre étant calcinée & pulvérifée, eft apéritive, deflicative & déterfive, propre pour nétoyer les dents, & pour abforber les acides; car elle eft alkaline. L'opinion commune eft que l'huitre fe digére difficilement, & qu'elle caufe des obftructions, quand on en fait un ufage

fréquent. Cependant l'expérience n'eſt pas bien d'accord avec cette opinion : car on voit tous les jours des gens en manger ſoir & matin, en aſſez grande quantité, ſans qu'elles en ſoient incommodés. On remarque même qu'elles paſſent aſſez vîte, & pluſieurs aſſurent qu'aucun aliment ne leur fortifie davantage l'eſtomac. Il eſt vrai que l'huitre eſt un peu viſqueuſe ; mais ſa viſcoſité eſt corrigée par le ſel qu'elle contient naturellement, & qui lui ſert d'aſſaiſonnement. Néanmoins il faut bien ſe garder d'en uſer avec un trop grand excès ; car pour lors elles pourroient incommoder, auſſi bien que les alimens les meilleurs & les plus ſalutaires, parmi leſquels elles peuvent être miſes. Cet aliment convient principalement en tems froid aux jeunes gens bilieux & ſanguins.

Les Huitres d'Angleterre ſont particuliérement eſtimées pour la délicateſſe de leur goût. Elles ſont vertes ou verdâtres. On mange les huitres crues ou cuites ; les cuites ſont plus difficiles à digérer que les crues, parce que la coction les durcit & les prive d'un ſuc ſalé qu'elles contiennent naturellement, & qui ne contribue pas peu à la digeſtion dans l'eſtomac.

Lamproie. Il en eſt de mer & de riviere. La Lamproie mâle eſt beaucoup plus eſtimée, parce que ſa chair eſt plus ferme & d'un excellent goût. Elles doivent être tendres, graſſes, & avoir été priſes dans des eaux vives, pures & limpides. La Lamproie nourrit beaucoup, & augmente l'humeur ſéminale. Sa graiſſe eſt émolliente,

résolutive, adoucissante. On en frotte les yeux & les mains de ceux qui ont la petite vérole, pour empêcher qu'il n'y reste des marques. La chair de la Lamproie se digére difficilement. On prétend que son usage est pernicieux aux personnes qui ont le genre nerveux, foible, & qui sont sujettes à la goutte & à la gravelle. La Lamproie a la figure d'une anguille, mais elle se digére encore plus facilement.

Limande. La Limande a les mêmes propriétés que le fletz dont il a été parlé ci-dessus.

Loup marin. Il nourrit beaucoup, fournit un bon suc, humecte, tempere l'acreté des humeurs, & tient le ventre libre. L'usage du Loup marin, dans le tems qu'il est chargé d'œufs, est à rejetter, parce qu'il produit beaucoup d'humeurs visqueuses & grossieres, & difficilement se digére. Dans le mois de janvier, il est délicat & meilleur qu'en aucun autre tems de l'année, & pour lors son usage convient à tout âge & à tout tempérament.

Maquereau. Il doit être frais & fort gras; le laité est incomparablement meilleur que l'autre, pour le goût & pour la santé. Il nourrit beaucoup, sa chair est estimée résolutive & apéritive; elle produit des sucs visqueux & grossiers, & se digére un peu difficilement. Elle convient dans le printems & dans l'été, aux jeunes gens d'un bon tempérament, & dont l'estomac digére facilement.

Marsouin ou *Dauphin.* Il doit-être choisi

jeune, le plus tendre qu'il ſe pourra, & médiocrement gras : ſa chair nourrit beaucoup, & fournit un aliment ſolide & durable. Son eſtomac deſſéché & mis en poudre, & pris intérieurement, eſt eſtimé propre pour les maladies de la rate; & ſon foie préparé de la même maniere, paſſe pour guérir, les fiévres intermittentes. Comme le Dauphin eſt naturellement dur, plus il s'avance en âge, & plus ſa chair eſt compacte & peſante ſur l'eſtomac ; quand il eſt auſſi trop gras, il fournit un ſuc viſqueux & groſſier, & ſe digére difficilement. Il convient en tems froid aux jeunes gens d'un bon tempérament, & qui digérent facilement.

Merlan. On doit le choiſir le plus gros qu'il ſe pourra, très-frais, d'une chair tendre, ferme & friable. Il nourrit médiocrement, produit un bon ſuc, eſt léger ſur l'eſtomac, & ſe digére facilement. On en peut permettre en toute ſûreté l'uſage aux malades & aux convaleſcens.

On trouve dans la tête du Merlan deux petites pierres oblongues : elles ſont apéritives, & propres pour la colique néphrétique, pour chaſſer la pierre du rein & de la veſſie, & pour arrêter le cours de ventre. On les prépare en les broyant ſur le porphyre: la doſe en eſt depuis dix grains juſqu'à quarante.

Motelles. Petit poiſſon de lac ou de ruiſſeau. Ce poiſſon n'eſt pas fort commun à Paris : il eſt ordinairement gros comme un éperlan ; ſa peau eſt viſqueuſe, ſans écail-

le & marquetée; ſon corps eſt tortueux, & s'aménuiſe vers la queue ; ſa tête eſt grande, large & un peu applatie; il a quatre ouïes & de petits poils au-deſſus & au-deſſous de la gueule ; il n'a point de dents, mais ſa gueule eſt auſſi rude qu'une lime. Ce poiſſon nourrit médiocrement, lâche un peu le ventre, tempere les âcretés des humeurs : ſon eſtomac deſſéché, reduit en poudre & avalé avec du vin, eſt propre pour faire ſortir l'arriere-faix, reſté après l'accouchement, & pour les douleurs de la colique. L'huile diſtillée du foie de ce poiſſon, eſt eſtimée propre contre les cataractes, les nuages & les taches des yeux.

Les Motelles doivent être choiſies bien nourries, d'une chair blanche & la plus ferme qu'il ſe pourra. Celles qui ont été priſes dans les rivieres nettes & rapides, ſont préférables à toutes les autres pour le goût & la ſanté. Les Motelles ſont naturellement un peu viſqueuſes : mais celles qui ſe trouvent dans les eaux troubles, dormantes, ou qui coulent lentement, le ſont bien davantage, ſont moins agréables & plus difficiles à digérer; leurs œufs paſſent auſſi pour pernicieux.

Morue. Elle doit être graſſe, tendre, blanche, & la plus nouvelle qu'il ſe pourra. Elle nourrit beaucoup & produit un bon ſuc. Celle qui a été ſalée n'eſt pas, à beaucoup près, d'un ſi bon goût que la nouvelle ; elle eſt auſſi plus difficile à digérer, plus coriace & plus dure. Quand on ne

la fait pas suffisamment dessaler, elle échauffe beaucoup ; & quand elle a été trop dessalée, non seulement elle est fade & n'a presque plus de goût, mais elle a encore perdu par la lotion, sa partie la plus humide & la plus succulente ; & il ne lui reste plus que de filamens coriaces & indigestes, qui le sont d'autant plus qu'il y a plus long-tems qu'elle a été dessalée. Elle convient en tout tems, à tout âge, & à tout tempérament.

La Saumure de la morue est résolutive & dessicative, étant appliquée extérieurement ; on la mêle dans les lavemens, & elle est laxative, parce que contenant beaucoup de sel, elle irrite & frotte les glandes intestinales, & en fait suinter plus de liqueur qu'il n'en sortoit auparavant.

Moules. Il en est de mer & de riviere. Celle de mer sont préférables aux autres ; elles doivent être blanches, bien nourries, tendres & délicates ; elles lâchent le ventre, nourrissent peu, sont estimées dessicatives & résolutives. La coquille de Moule broyée sur le porphyre, peut être employée depuis un scrupule jusqu'à une dragme, pour arrêter le cours de ventre, & absorber les aigres. On s'en sert encore pour déterger & pour consumer les cataractes, qui naissent sur les yeux des chevaux. Les moules & principalement celles de riviere, se digérent difficilement ; elles produisent des humeurs lentes & visqueuses ; elles passent aussi pour exciter la fiévre, & pour causer des obstructions dans le bas-ventre. Elles conviennent en tout tems aux jeunes gens

bilieux, & à ceux qui ont un bon estomac, pourvu qu'ils en usent modérément.

Mulet ou *Muge*, ou *Mujon*. On en a de mer ou de riviere. Le Mulet de mer est préférable à tout autre, pourvu qu'il n'habite point d'endroit salé & bourbeux, qu'il vive d'alimens purs, & qu'il ne soit point gras : car il en devient insipide, & de plus sa graisse a quelque chose de rébuttant pour le goût & pour l'estomac, à qui elle cause des soulévemens & des nausées. Le Mulet qui a ces qualités, fournit un bon suc, nourrit médiocrement, & se digére aisément. Le fiel de ce poisson passe pour guérir les douleurs des yeux ; son estomac étant desséché & mis en poudre, est estimé propre pour arrêter les vomissemens, & pour fortifier l'estomac ; enfin, la pierre qui se trouve dans sa tête, est absorbante & apéritive, produit les mêmes effets que les yeux des écrevisses, & se donne en même dose. On fait aussi avec les œufs de ce poisson, la boutargue qu'on mange en province, avec de l'huile & du citron, les jours maigres. Le Mulet qui a été pris dans les lacs & dans les eaux bourbeuses, produit beaucoup de phlegmes, ou d'humeurs grossieres & visqueuses, & se digére difficilement. Il convient en automne & en hiver aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, & qui ont un bon estomac.

Ombre. Espece de truite qui a une odeur de thym ; sa chair est délicieuse, facile à digérer, d'un bon suc & si salutaire, qu'en

quelques endroits on en permet aux malades. Elle a aſſez de reſſemblance pour la figure aux truites ordinaires : elle habite comme elles dans des eaux pures, & vît des mêmes alimens. On l'eſtime davantage dans quelques pays pour ſon bon goût, que les autres eſpeces de truites. Sa graiſſe eſt propre pour les taches de la petite vérole, pour la ſurdité, pour les bruiſſemens dans l'oreille, pour les taches & cataractes des yeux.

Paſtemaque. Elle a beaucoup de rapport avec la raie; elle eſt auſſi bien qu'elle, large plate, cartilagineuſe; mais ſa queue eſt armée en deſſus d'un dard long, oſſeux, très-pointu, crenelé, & fort dangereux pour tous les animaux qu'il pique : car peu de tems après ils meurent, ſi on n'y remédie auſſi-tôt. La chair de la Paſtemaque eſt plus humide, plus tendre, plus aiſée à digérer que celle de la raie; elle a un goût fort agréable, & nourrit médiocrement.

Perche. Il y a deux eſpeces de Perches, une de riviere & l'autre de mer : celle de mer eſt d'une couleur rouge, brune ou noirâtre, & eſt plus petite que celle de riviere; elle a une chair dure, coriace & difficile à digérer, viſqueuſe & de mauvais goût : on ne s'en ſert point parmi les alimens; pour les Perches de riviere, elles ſont grandes ou petites, & toutes excellentes à manger. Elles doivent être d'un âge moyen, graſſes, bien nourries, fermes & priſes dans une eau pure & limpide. La Per-

che nourrit beaucoup, produit un bon ſuc & ſe digére facilement. On prétend que quand elle eſt trop graſſe & trop vieille, elle eſt d'un mauvais goût & difficile à digérer; on dit auſſi la même choſe de celle qui habite les marais & les lieux bourbeux & fangeux. Elle convient en tout tems, à tout âge, & à tout tempérament.

On trouve dans la tête de ce poiſſon, beaucoup de petites pierres qui ſont apéritives, propres à abſorber les aigres. On s'en ſert pour la pierre & pour la gravelle; elles ſont encore employées extérieurement pour les ulceres des gencives.

Plie. On la doit choiſir fraiche, épaiſſe & d'une chair blanche. Elle nourrit beaucoup, fournit un bon ſuc, ſe digére facilement, elle adoucit les acretés de la poitrine, & lâche le ventre; ſa graiſſe eſt un peu viſqueuſe. On dit que quand ce poiſſon commence à ſentir mauvais, il purge par le ventre. Il convient en tout tems, à tout âge, & à tout tempérament, & principalement aux jeunes gens d'un tempérament bilieux.

Polype. C'eſt un poiſſon de mer qui reſſemble à la ſeiche & au calemar; ſa chair eſt plus dure & plus difficile à digérer, que celle du calemar, & eſt tout-à-fait ſemblable à celle de la ſeiche. Comme la chair du polype eſt dure & fibreuſe, on la bat, & on la laiſſe mortifier quelque tems; ſa tête eſt d'un goût exquis.

Quarrelet. Il a les mêmes propriétés que la plie, à laquelle nous renvoyons.

Raie. Il y en a de plusieurs sortes. Les unes ont la peau armée, presque par-tout, de pointes blanches, avec des figures d'étoiles sur le dos, & les autres n'ont point de pointes que la queue. On pêche à Marseille une espece de raie fort estimée, qu'on nomme raie bouclée; elle est d'une couleur noirâtre, plus petite que les autres, & d'un meilleur goût. L'ange est encore une espece de raie, dont on fait moins de cas que des autres, parce qu'elle a un goût fade & peu agréable. Toutes ces raies doivent être choisies bien nourries, les plus tendres qu'on pourra, & mortifiées quelque tems avant de les manger. La raie nourrit beaucoup, produit un aliment assez durable. Quelques personnes prétendent que son usage excite les ardeurs de Venus, & augmente beaucoup la quantité de l'humeur séminale. La chair de la raie est naturellement un peu dure, difficile à digérer, propre à exciter des vents, & à produire des humeurs lentes & grossieres. La raie qui n'a pas été suffisamment mortifiée, produit encore davantage ces mauvais effets. Elle convient en tout tems aux jeunes gens bilieux & sanguins, & en général à ceux qui ont bon estomac.

Les dents de raie broyées sur le porphyre, peuvent être employées pour absorber les acides, de même que les yeux d'écrevisses, & les autres matieres alkalines: le fiel de la raie est propre pour les maladies d'oreilles, & le foie pour les démangeaisons.

Rouget. Il doit être choisi gras, bien nourri & d'une chair ferme. Il se digére facilement, produit un bon suc, nourrit beaucoup, restaure & rétablit les forces, excite l'humeur séminale, est estimé propre pour arrêter le cours de ventre. Il convient à tout âge, & à tout tempérament.

Sardine. Elle nourrit médiocrement, lâche un peu le ventre, produit un assez bon suc, est résolutive, propre pour les humeurs des gencives, étant écrasée & appliquée dessus. Quand elle est salée, elle échauffe beaucoup, excite la soif, & rend les humeurs âcres & picotantes; étant fraîche, elle convient en tout tems, à tout âge, & à tout tempérament.

Saumon. Il doit être choisi nouveau, bien nourri, assez gros, d'un âge moyen, d'une chair tendre, friable & rougeâtre. Il nourrit beaucoup, fortifie, restaure, pousse par les urines, est pectoral & résolutif: il se digére un peu difficilement & pese sur l'estomac, sur-tout quand il est trop vieux. Il convient en tout tems, & à tout tempérament, pourvu qu'on en use modérément.

Seiche. Sa chair est plus dure que celle du Calemar, & plus difficile à digérer. On mange communément ce poisson à Bordeaux, à Lyon, à Nantes, & en plusieurs autres villes du Royaume. On la trouve sur les bords de l'Océan & de la Méditerranée. Ce poisson est couvert sur le dos d'écaille ou d'os, dont on se sert

pour en frotter les taches du visage, & pour nettoyer les dents. Les œufs de la seiche étant mangés, passent pour provoquer l'urine & les mois des femmes.

Sole. Elle doit-être fraîche, épaisse & ferme. Elle nourrit beaucoup, produit un bon suc, & se digére facilement. Sa tête séchée & pulverisée est estimée propre pour la pierre, la gravelle, & le scorbut. Elle convient en tout tems, à tout âge, & à tout tempérament.

Tanche. Elle doit être grasse & bien nourrie; elle est d'une saveur plus ou moins agréable, suivant qu'elle habite dans une eau plus ou moins claire & limpide, & nourrit médiocrement. Elle est estimée propre, étant appliquée au poing ou à la plante des pieds, pour calmer l'ardeur de la fiévre, & pour faire sortir le venin au-dehors; on en met aussi sur la tête pour en adoucir les douleurs: enfin, on l'applique sur le nombril pour la jaunisse. On emploie le fiel pour la maladie des oreilles. Les grosses Tanches renferment dans leurs têtes de petites pierres qu'on emploie pour amortir les acides, pour arrêter le cours de ventre, fortifier l'estomac, pousser par les urines, & pour chasser la pierre du rein & de la vessie. On tient que la Tanche est mal saine, qu'elle excite la fiévre & les obstructions; mais l'expérience fait voir qu'elle ne produit pas plus de mauvais effets que la Carpe, & plusieurs autres poissons de la même nature. Elle convient en tout tems

aux jeunes gens bilieux, qui ont bon estomac; pourvu néanmoins qu'ils en usent modérément.

Thon. Il doit être choisi jeune, tendre, & qui ne soit ni trop gras ni trop maigre : sa chair nourrit beaucoup, produit un aliment solide & durable; elle est estimée propre pour résister au venin, & pour guérir les morsures de la vipere & des chiens enragés. Elle se digére difficilement & charge l'estomac, principalement quand elle est trop grasse. On la mange en Automne & en Hiver. Elle convient aux jeunes gens bilieux & sanguins, qui ont un bon estomac, & qui sont accoutumés à faire beaucoup d'exercice.

Torpille. Ce poisson de mer est cartilagineux, il est aussi bien que la Pastemaque, d'un bon goût, plus humide & plus facile à digérer que la Raie. Il est de figure orbiculaire, si on en excepte la queue : il pese rarement plus de cinq ou six livres; sa peau est molle, douce au toucher, jaunâtre sur le dos, & blanche sous le ventre. Il se plaît, de même que la Pastemaque, dans les lieux bourbeux. On n'en trouve pas seulement dans la mer, mais encore dans quelques rivieres : dans l'hiver, il se cache dans la terre, pour se garantir du froid.

Tortue. Il en est de plusieurs especes. Les unes se trouvent sur la terre, les autres dans la mer; les autres dans l'eau douce, les autres dans les lieux bourbeux. Toutes doivent être choisies assez grosses,

bien nourries, d'une chair tendre & ſucculente. La chair de la tortue nourrit beaucoup, fournit un aliment ſolide & durable; elle reſtaure, eſt pectorale & convenable aux phthiſiques & aux étiques. On fait avec ſa chair un ſirop excellent pour adoucir les acretés de la poitrine, & pour rétablir les perſonnes maigres & atténuées. La chair de la Tortue eſt un peu dure, & difficile à digérer: elle produit des humeurs groſſieres, & rend les perſonnes qui en uſent fréquemment lâches & peſantes. Elle convient en tout tems aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, qui s'exercent fort, & ont un bon eſtomac. La chair de la Tortue eſt d'un goût aſſez agréable, & reſſemblant à celle du bœuf.

Truite. Il eſt pluſieurs eſpeces de truites; les ſaumonées ſont les plus eſtimées, par rapport à leur goût exquis. Toute ſorte de truites doivent être choiſies graſſes, bien nourries, d'une chair rougeâtre, ferme, friable, ſavoureuſe, exempte de viſcoſités. Elles doivent auſſi avoir été priſes dans une eau claire, pure & limpide; elles fourniſſent un bon ſuc, ſe digérent facilement, & augmentent l'humeur ſéminale; elles ſe gâtent & corrompent facilement, c'eſt pourquoi elles ne doivent être gardées au ſortir de l'eau que le moins qu'il ſe pourra. Elles conviennent en été à tout âge & à tout tempérament.

La graiſſe de la truite eſt adouciſſante, réſolutive, propre pour les hémorrhoïdes, pour les autres maladies de l'anus, & pour les crévaſſes du ſein.

Turbot. Il y en a de plusieurs especes. Ce poisson doit être choisi frais, épais, bien nourri, & d'une chair ferme; il nourrit beaucoup, se digére facilement, produit un bon suc. Sa chair est estimée propre pour les maladies de la rate, étant appliquée dessus. Ce poisson convient en tout tems, à toute sorte d'âge & de tempérament.

Vache marine ou *Lamentin.* Ce poisson est d'amérique, d'une chair ferme, assez semblable à celle du thon, mais estimée meilleure; elle ressemble parfaitement à celle du bœuf, pour le goût & la consistance, étant couverte en plusieurs endroits de l'épaisseur de quatre doigts de lard, dont on larde & barde les viandes, comme nous faisons avec le lard ordinaire de cochon: on en mange même dans le pays, étant fondu sur le pain comme du beurre: il ne se rancit pas si aisément que nos graisses. On trouve dans la tête de ce poisson, quatre pierres qui ressemblent assez à des os, deux grosses & deux petites, de figure différente. On dit qu'étant reduites en poudre, & prises intérieurement, elles guérissent les douleurs néphrétiques, brisent la pierre des reins & de la vessie, & en chassent les sables.

Vandoise. Elle est blanchâtre & applatie plus que la braime; elle est aussi d'un meilleur goût, & produit les mêmes effets. Ce poisson n'est pas si commun que la carpe.

Vive. Elle doit être choisie bien nourrie, fraîche d'une chair ferme & friable. Elle

nourrit beaucoup, reſtaure, fournit un bon ſuc, ſe digére facilement; ſa chair eſt eſtimée propre pour toutes ſortes de bleſſures venimeuſes, étant appliquée deſſus. Elle convient en tout tems, à tout âge, & à tout tempérament.

Nous finirons par deux articles qui n'ont pu trouver place dans les précédens, par les limaçons & les viperes, dont on fait un grand uſage.

Limaçons. On choiſit les limaçons à coquilles; ceux qui ſont les plus gros & les mieux nourris, qui habitent les montagnes, & les lieux ſecs, éloignés des marais, & remplis d'herbes odoriférantes. On dit que ceux qui ſe trouvent dans les vignobles, ſont préférables aux autres pour le goût. Ils rafraîchiſſent, épaiſſiſſent les humeurs, adouciſſent celles qui ſont trop âcres, excitent le ſommeil, & ſoulagent les phthiſiques; on en tire une eau par la diſtillation, propre à emporter les taches de la peau. On peut dire en général que tous les limaçons ſe digérent difficilement, & qu'ils ſe convertiſſent aiſément en pituite viſqueuſe & groſſiere. Cependant ces inconvéniens ne paroiſſent à craindre que dans les limaçons, qu'on tire des lieux marécageux, où ils ne vivent que de limon, qui rend leur chair inſipide. Ils conviennent en hiver aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, & dont l'eſtomac digére facilement.

Viperes. On doit les choiſir graſſes, bien nourries, fort agiles, qui ne ſoient pas pleines, & qui ayent été ramaſſées au

printems ou en automne: car elles ſont alors plus graſſes, d'un meilleur goût, & elles ont auſſi plus de vertu. La chair de la vipere mangée entiere ou priſe en bouillon ou en gelée, purifie le ſang, réſiſte aux venins, excite une tranſpiration plus libre, & pouſſe par les urines. Elle produit de bons effets dans les fiévres malignes & intermittentes, dans la petite vérole, dans la peſte, la ladrerie, le ſcorbut, & la gale. Le foie & le cœur de la vipere étant ſéchés & pulvériſés ſont appellés *Bezoard-animal*; ils reſſemblent parfaitement en vertu à la chair de la vipere, & agiſſent encore avec plus de force: on en donne depuis cinq ou ſix grains juſqu'à trente-cinq ou quarante. Le fiel de la vipere excite les ſueurs: on en donne deux ou trois gouttes. Ce même fiel extérieurement appliqué, déterge, réſout & paſſe pour emporter les cataractes des yeux. On fait fondre la graiſſe qui ſe trouve parmi les entrailles de la vipere, puis on la coule pour la ſéparer de ſes membranes; cette graiſſe ainſi ſéparée, eſt fort claire; elle eſt employée pour les fiévres & la petite vérole: on en donne depuis une goutte juſqu'à ſix, dans quelque liqueur appropriée; cette graiſſe entre auſſi dans des emplâtres & des onguens réſolutifs: l'uſage fréquent de la chair de vipere, échauffe beaucoup, ſubtiliſe trop les humeurs & maigrit.

Elle convient en tout tems, à tout âge, aux perſonnes dont les humeurs ſont groſſieres, viſqueuſes & impures, & dans leſ-

quelles la transpiration ne paroît pas se faire aisément. Quand on veut employer la vipere dans les alimens, on la sépare de sa peau & de ses entrailles ; quelques-uns leur coupent aussi la queue & la tête, non pas dans la vue du venin, mais parce que ces parties sont moins propres à manger, moins succulentes, plus dures, & moins agréables au goût que les autres.

DISSERTATION
PHYSICO-MEDICO-CHYMICALE,
Sur les vertus du Lait.

IL est inutile de définir le lait par ses qualités extérieures : tout le monde les connoît assez : sa constitution intérieure ou chymique, sa nature n'est pas bien difficile à dévoiler non plus. Cette substance est de l'ordre des corps surcomposés ; elle est même de celles dont les principes ne sont unis que par une adhérence très-imparfaite. Une altération spontanée & prompte de cette liqueur, qu'elle subit infailliblement, lorsqu'on la laisse à elle-même, c'est-à-dire, sans mêlange & sans application de chaleur artificielle, cette altération, dis-e, suffit pour désunir ce principe, & pour les mettre en état d'être séparés par des moyens simples & méchaniques. Ces opérations le plus communément pratiquées dans les laiteries, prouvent cette vérité.

1°. Ces principes du lait ainsi manifes-

tés, sont une graisse subtile, connue sous le nom de beurre.

2°. Une substance muqueuse appellée caseuse.

3°. Une liqueur aqueuse chargée d'une matiere salée & muqueuse, qu'on connoît sous le nom de petit lait, & sous le nom vulgaire de lait de beurre : & cette matiere saline, muqueuse, est connue sous le nom de sel ou sucre de lait. Cette altération spontanée du lait, est évidemment une espece de fermentation ; aussi la partie liquide du lait ainsi altérée, qui a été débarrassée de matiere concrescible, dont elle étoit auparavant chargée, est devenue une liqueur fermentée, c'est-à-dire, qu'il s'est engendré ou développé chez elle le produit essentiel ou spécifique d'une des fermentations proprement dites. C'est à la fermentation acéteuse que tourne communément le petit lait séparé de lui-même.

Mais on pense qu'il n'est point impossible de ménager cette altération, de maniere à exciter dans le lait une fermentation vineuse ; c'est à saisir dans la succession du changement arrivé dans le petit lait, au moins quelques instants pendant lesquels on le trouveroit spiritueux & énivrant : on ajoute que de pareilles observations ont été faites plus d'une fois par hasard dans ces pays, comme en Suisse. Le lait dessucré est une boisson commune, & habituelle pour les hommes & quelques animaux domestiques comme les cochons. On prétend qu'il n'est pas rare dans ces contrées,

contrées, de voir des hommes & des cochons énivrés par l'abondante boiſſon du lait débeurré.

La fermentation commence dans le lait, & même elle s'y accomplit, quand à ſon principal produit il donne celui de l'acide, avant que le beurre & le fromage ſe ſéparent; car le lait laiſſé à lui-même aigrit avant de tourner, c'eſt-à-dire, avant la déſunion des principes dont nous venons de parler. L'un & l'autre changement, c'eſt-à-dire, l'aigrir & le tourner, ſont d'autant plus prompts que la ſaiſon eſt chaude. Les principes immédiats du lait ſe déſuniſſent par l'ébullition : dès qu'on fait bouillir du lait, il ſe forme à ſa ſurface une pellicule qui ne différe preſque point de la pellicule, qui nage ſur le lait qui a ſubit la décompoſition ſpontanée; ces parties s'appellent crême : elle n'eſt autre choſe que de beurre mêlé avec quelques parties de fromage, & empreinte ou imbibée de petit lait. On peut épuiſer le lait de ſa partie butyreuſe par l'ébullition; dans cette opération le fromage reſte diſſous dans le petit lait qui n'aigrit point; (ce qui eſt conforme à la propriété conſtante de la fermentation vineuſe & de l'acéteuſe, ſçavoir d'être empêchée, prévenue, ſuſpendue par un mouvement étranger, & qui acquiert même la propriété d'aigrir plus tard lorſqu'on l'abandonne ainſi à ſa pente naturelle. Le lait qu'on a fait bouillir ainſi pendant un quart d'heure, ſe conſerver ſans aigrir, ni tourner pendant trente ſix & même

quarante huit-heures, plus ou moins, ſelon la température de l'air, au lieu que le lait qui n'a pas bouilli ſe conſerve douze heures.

On opére encore la décompoſition du lait par un moyen très-connu, très-vulgaire, mais dont il n'exiſte dans l'art aucune théorie ſatisfaiſante. Je parle de ſa coagulation par l'application des différentes ſubſtances, ſçavoir les acides, ſoit foibles, ſoit forts, tels que l'acide vitriolique le plus concentré, qu'Hofman prétend ſans raiſon produire dans le lait. Le fait eſt directement contraire; *(de ſaluberrimâ virtute lactis differtatio ab Hofmano :)* les eſprits ardents des alkalis, & particulierement le lait aigrit dans l'eſtomac des jeunes animaux à la mamelle. Enfin certaines fleurs ou étamines aigriſſent le lait : le lait & les matieres végétales tirent de leur uſage le nom commun de préſſure. Le lait n'eſt ſéparé par la coagulation que de deux parties; & cette ſéparation n'eſt pas abſolue ou parfaite : le coagulum ou caillet contient preſque tout le fromage & le beurre, & la partie liquide & le petit lait, c'eſt-à-dire, le principe aqueux, chargé de ſel ou de ſucre, de lait & d'une très-petite quantité de fromage & de beurre.

Pluſieurs Auteurs ont pretendu que de même que certaines ſubſtances mêlées au lait, hâtoient ſon altération ou la coagulation : de même il en étoit d'autres qui le préſervoient de ſa coagulation, qui en opéroit une eſpece d'aſſaiſonnement. Ils ont

attribué principalement cette vertu aux eaux minérales, alkalines & sulphureuses, & aux spiritueuses, & cela à raison de leurs principes spécifiques : ces prétentions sont sans fondement. On ne connoît aucune matiere, qui, étant mêlée en petite quantité au lait, en empêche l'altération spontanée ; & quand aux eaux minérales j'ai éprouvé que le principe aqueux étoit le soulageant utile dans le mêlange des eaux minérales & du lait, fait dans la vue de corriger la tendance du lait à une prompte décomposition ; car il est vrai que les eaux minérales mêlées au lait frais, à peu-près à parties égales, en retardent sensiblement, quoique pour peu de temps, l'altération spontanée ; mais l'eau pure produit exactement le même effet.

Le petit lait n'a pas le tems d'aigrir dans cette derniere opération ; aussi est-ce toujours par ce moyen, qu'on le sépare pour l'usage médicinal ordinaire. Le lait distillé au bain-marie, donne un phlegme chargé de l'odeur du lait ; mais cette odeur n'est point due à un principe aromatique, particulier & distinct des principes dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ce n'est ici que comme dans les substances véritablement inodores, (c'est-à-dire, dépourvues d'un principe aromatique, distinct,) qui ne font connoître pourtant dans le produit le plus mobile de leur distillation, qu'une foible & légere émanation d'une substance entiere. *Effluvium.*

Tout le principe aqueux étant séparé

par la diſtillation au bain-marie, ou diſſipé par l'évaporation libre, au même degré de chaleur, on obtient une matiere ſolide, friable, jaunâtre, d'un goût gras & ſucré, aſſez agréable, qui, étant jettée dans des liqueurs aqueuſes, bouillantes, s'y diſſout en partie, les blanchit, & leur donne preſque le même goût que le mêlange du lait frais & inaltéré. Il eſt évident que cette matiere n'eſt que du lait concentré, mais cependant un peu dérangé dans ſa décompoſition.

L'analyſe ultérieure, à la violence du feu, ou à la diſtillation par le feu ſeul, pouſſée juſqu'à ce dernier degré, fournit une quantité aſſez conſidérable d'huile empiromatique; & s'il en faut croire *Amberger*, (dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de 1712,) incomparablement plus d'acide que le ſang & la chair des gros animaux, & point de ſel volatil concret. Cette attention à ſpécifier l'état concret de l'alkali volatil, que les Chymiſtes tirent des produits du lait, fait conjecturer avec beaucoup de fondement qu'ils retiroient du lait de l'alkali volatil, ſous ſon autre forme, c'eſt-à-dire, liquide. Or, quoique les matieres d'où on ne retire l'alkali volatil que ſous cette derniere forme, dans les diſtillations vulgaires, en contiennent beaucoup moins en général, que celles qui fourniſſent communément ces principes, ſous forme de concret.

Cependant cette différence peut n'être

qu'accidentale, dépendre d'une circonſtance, d'un manuel; ſçavoir, du deſſéchement plus ou moins abſolu du ſujet, dans le premier tems de la diſtillation. Ainſi l'obſervation *d'Amberger*, ſur le principe du lait, n'eſt rien moins qu'exacte & poſitive. Ce que nous avons déjà dit du lait juſqu'à préſent, convient au lait en général. Ces connoiſſances ſont déduites des obſervations faites ſur le lait de pluſieurs animaux différents entr'eux, autant qu'il eſt poſſible à cet égard, c'eſt-à-dire, ſur celui de pluſieurs animaux, qui ne ſe nourriſſent que de ſubſtance végétale, & ſur celui de certains autres qui vivent de chair. L'analogie entre ces différens laits, eſt parfaite, ou du moins très-conſidérable; il y a auſſi très-peu de différence, quand au fond de la compoſition du lait, entre celui que donne un même individu, une femme, par exemple, nourrie abſolument avec des végétaux, ou qui ne vivra preſque que de ſubſtance animale. Ce dernier fait eſt une ſuite très-naturelle des obſervations précédentes: une expérience déciſive prouve ici que la Chymie, en découvrant cette identité, ne s'établit pas ſeulement ſur des principes groſſiers, tandis que des principes plus ſubtils, & qui ſont de différences eſſentielles, lui échappent: cette expérience eſt que les quadrupedes, ſoit à la mamelle, ſoit adultes, ſoient très-bien nourris avec le lait de quelqu'autre quadrupede que ce ſoit. On éleve très-bien

un jeune loup avec de lait de brebis.

Rien n'eſt ſi commun que de voir de petits chats tetter des chiennes ; on nourrit très-bien les enfants avec du lait de vache & de chevre. Cette identité générique ou fondamentale, n'empêche pas que le lait de divers animaux ne ſoient diſtingués entre eux par des qualités ſpécifiques; la différence qui les ſpécifie principalement & eſſentiellement, c'eſt la diverſe proportion des principes ci-deſſus énoncés. Les Chymiſtes Médecins ſe ſont attachés à déterminer ces proportions, dans les eſpeces de lait qui ont des uſages médicinaux ; ſçavoir, le lait de femme, d'âneſſe & de jument, le lait de chevre, de vache & de brebis. *Frédéric Hofman* a trouvé qu'une livre de médecine, ou douze onces de lait de vache, épuiſée par l'évaporation de ſa partie aqueuſe, laiſſoit une once & cinq gros de matiere jaunâtre, concrete, ſéche & pulvérulente ; que cette matiere leſſivée avec l'eau bouillante, perdoit une once & demie.

Amberger a d'ailleurs obſervé dans les Mémoires de l'Académie de 1712, que la partie caſeuſe & butyreuſe étoit contenue à parties à peu près égales dans ce lait de vache ; ainſi, ſuppoſez que l'eau employée à leſſiver le lait concret & ſéché, en ait emporté que la matiere qui eſt naturellement diſſoute dans le petit lait il réſultera de ces expériences, que le lait examiné par *Hofman*, contenoit environ

un ſeizieme de ſon poids de beurre, autant de fromage, & une ſoixante-quatrieme partie de matiere, tant ſaline ou ſucrée, que caſée, butyreuſe, ſoluble par l'eau.

Les mêmes expériences tentées par *Hofman* & par *Amberger*, ſur le lait de chevre, ont indiqué que la proportion des principes étoit la même dans le lait, & que la quantité de matiere concreſcible, priſe en ſomme, n'étoit moindre que d'un vingt-ſixieme.

Hofman a tiré par la même voie de 12 onces de lait d'âneſſe, une once de réſidu ſec, pulvérulent & blanc, qui ayant été leſſivé avec de l'eau bouillante, a perdu environ 7 gros. *Hamberger* prétend que le lait d'âneſſe contient trois ou quatre fois plus de fromage que de crême, ou de ſubſtance, dans laquelle le beurre domine; ainſi la partie ſoluble dans l'eau, où le ſucre du lait un peu barbouillé de fromage & de beurre domine dans le lait d'âneſſe, & y eſt contenu à la quantité d'environ un quinzieme ou ſeizieme du poid total. Le beurre y fait tout au plus un trentieme, le fromage un centieme.

Le lait des femmes a donné à *Hofman* un réſidu blanchâtre, preſque égal en quantité à celui de lait d'âneſſe, mais qui ne contenoit pas tant de matiere ſoluble par l'eau, & ſeulement ſix gros ſur neuf ou les deux tiers... Les expériences que nous venons de rapporter, ont été faites avec beaucoup de négligence & d'inexac-

titude ; l'énonce d'*Amberger* eſt, on ne peut pas être plus vague. *Hofman* a manqué d'employer, premierement le bain-marie pour diſſolver la ſubſtance fixe ou concreſcible du lait : or, il eſt preſque impoſſible de deſſécher cette matiere parfaitement au feu nud ſans la brûler, du moins la riſſoler tant ſoit peu, ce qui eſt le défaut contraire au deſſéchement imparfait. 2°. Il n'a pas diſtingué dans la partie inſoluble de ſon réſidu le beurre du fromage, ni dans la matiere enlevée par la leſſive, le ſel ou ſucre d'un fromage ſubtil uni à un peu de beurre, que l'eau entraîne avec le ſel qui fournit la matiere de la récuite, & qui eſt celle qu'on ſe propoſe d'enlever par la clarification du petit lait, & par la ſolution du ſel ou ſucre de lait. Cet examen bien fait ſeroit encore un travail tout neuf, & certainement indépendamment des différences qu'on doit ſe promettre dans le réſultat d'une analyſe exacte. On en trouveroit beaucoup qui ſeroient néceſſairement dépendantes de l'âge, du tempérament, de la ſanté de divers animaux, & ſur-tout de la maniere dont ils ſe ſeroient nourris ; par exemple, des pâturages plus ou moins gras, & encore du climat où ils vivent.

Ce que nous venons de rapporter, quoiqu'imparfait, ſuffit pour fixer les Médecins dans l'idée qu'ils doivent avoir des différences eſſentielles de différentes eſpeces de lait, qui fourniſſent des alimens ou des remedes aux hommes ; car l'uſage

médicinal ſe borne preſque aux quatre différentes eſpeces de lait dont nous venons de parler ; & il eſt connu par des obſervations à peu près ſuffiſantes, que le lait de brebis qu'on emploie dans quelques contrées, eſt fort analogue à celui de vache, & que le lait de jument, dont l'uſage commence à s'établir en France, eſt d'une nature moyenne, entre le lait de vache & celui d'âneſſe, s'approchant pourtant davantage de celle du dernier : celui de chameau, dont les peuples du Levant ſe ſervent, eſt un objet abſolument étranger pour nous.

Uſages diététiques & médicamenteux du lait : 1°. du lait de vache, de chevre & de brebis.

Le lait de vache eſt pour les Médecins, le lait par excellence : c'eſt de ce lait qu'il eſt toujours queſtion dans leurs ouvrages, lorſqu'ils parlent du lait en général, & ſans en déterminer l'eſpece : le lait de vache poſſéde en effet le plus grand nombre des qualités génériques du lait ; il eſt, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, le plus le plus lait de tous ceux que la médecine emploie, celui qui contient les principes que nous avons expoſés plus haut dans la proportion la plus exacte. Il eſt vraiſemblable pourtant que cette eſpece de prééminence lui a été principalement accordée, parce qu'il eſt le plus commun de tous, celui qu'on a le plus commodément ſous la main. Car le lait de

chevre eſt très-analogue au lait de vache: la prétendue qualité, particuliérement pectorale, vulneraire, par laquelle on diſtingue le premier dans la pratique la plus reçue, eſt peu évidente; & dans les Pays où l'on trouve plus facilement le lait de chevre que le lait de vache, on emploie le premier au lieu du ſecond, ſans avoir obſervé de différences bien conſtantes dans leurs bons ou mauvais effets. Le lait de brebis ſupplée très-bien dans tous les cas à l'un & à l'autre, dans les pays où l'on manque de vaches & de chevres.

Tout cela pourroit peut-être s'éclaircir par des obſervations. Je dis peut-être, car les obſervations ſeroient très-fines & très-difficiles; quoiqu'il en ſoit, elles n'exiſtent pas, & il paroît que l'art y perd peu. On peut cependant, ſi l'on veut regarder le lait de vache comme le principal remede chef majeur, & les deux autres comme ſes ſuccédents, le mot lait ſignifiera dans la ſuite de cet article, comme il doit le ſignifier dans les ouvrages de médecine, lait de vache, & à ſon défaut lait de chevre ou de brebis; & nous renfermerons ce que nous avons à dire ſur ſon ſujet dans les conſidérations ſuivantes. 1°. Des uſages diététiques du lait dans l'état ſain, & enſuite de ſon emploi plus proprement médicinal, c'eſt-à-dire, dans les cas de maladie. Le lait fournit à des nations entieres, principalement aux habitans des montagnes, leur nourriture ordinaire, journaliere, fonda-

mentale. Les hommes de ces contrées sont gras, lourds, pareſſeux, ſtupides, au moins graves, ſérieux, penſifs, ſombres. Il n'eſt point douteux que l'uſage diététique du lait, ne ſoit une des cauſes de cette conſtitution populaire; la gaiété, l'air leſte, les mouvemens aiſés, vifs & vigoureux des peuples qui boivent habituellement du vin, en eſt le contraſte le plus frappant. Ce qui confirme cette conjecture qui eſt en même tems une obſervation utile, c'eſt le lait donné pour toute nourriture, ou ce qu'on appelle ordinairement la diete lactée, ou la diete blanche, que ce régime, dis-je, jette très-communément les ſujets qu'on y ſoumet dans une mélancolie très-ſombre, très-noire, dans des vapeurs affreuſes.

Il eſt admirable cependant, combien le lait pris en très-petite quantité pour toute nourriture, nourrit & ſoutient, lorſqu'il réuſſit, les perſonnes même les plus vigoureuſes, & de l'eſprit le plus vif, ſans faire tomber ſenſiblement les forces du corps, & ſans affoiblir conſidérablement celles des facultés de l'eſprit, & cela pendant les années entieres. On comprend plus aiſément, mais il eſt pourtant aſſez ſingulier auſſi, que des perſonnes auparavant très-voraces, s'accoutument d'abord à la ſobriété que cette diete exige, & qu'elles contractent de l'indifférence, & enfin même du dégoût pour les alimens ordinaires. . . Nous ne parlons dans les obſervations précédentes, que des ſu-

jets qui se réduisent à la diete blanche, pour prévenir des maux dont ils sont menacés, mais non pas pour remédier aux maux présents; ces sujets doivent être considérés alors comme véritablement sains, & nous n'examinons encore que les effets du lait dans l'état sain.

Le lait pur, certains alimens solides & quelques boissons assaisonnées avec le lait, tels que le riz, les œufs, le thé, le caffé, ont l'inconvénient très-commun de lâcher le ventre : ces alimens, sur-tout ceux qui sont sous forme liquide, produisent cet effet par une espece de corruption, qu'ils éprouvent dans les premieres voies; ils deviennent véritablement purgatifs par cette altération qui se démontre, & par la nature des rapports nidoreux qui s'élevent de l'estomac, & par des borborigmes, & par des légeres tranchées, & enfin par la mauvaise odeur des excréments, qui est exactement semblable à des évacuations excitées par une médecine légere. De toutes les boissons que nous mêlons ordinairement avec le lait, celle qui produit le moins communément cette espece de purgation, est le caffé au lait; soit que la petite quantité qu'on en prend, en comparaison du thé au lait, par exemple, cause cette différence, soit que le caffé corrige véritablement le lait.

L'effet dont nous venons de parler s'observe, principalement sur les personnes robustes, agissantes, peu accoutumées au lait, & qui sont dans l'usage journa-

ller des aliments & des boiſſons ordinaires, ſur-tout de la groſſe viande & du vin ; & ces perſonnes ſont ſenſiblement affoiblies par cette opération de ces laitages. Les gens foibles, peu exercés, ceux qui ſont accoutumés au lait, & ceux enfin de quelque conſtitution qu'ils ſoient, qui vivent de lait pour toute nourriture, ſont ordinairement conſtipés par le lait ; & cet accident qui eſt principalement propre à la diete lactée, eſt un des principaux inconvénients de cette diete.... En général le lait paſſe mieux, c'eſt-à-dire, eſt mieux digéré, laiſſe mieux ſubſiſter l'état ſain & naturel des organes de la digeſtion, lorſqu'on le prend pour toute nourriture, & qu'on n'en combine l'uſage qu'avec celui des farineux fermentés ou non fermentés, tels que le pain, le riz, les pâtes d'Italie, le ſagon, &c. que lorſqu'on en uſe ſans ceſſer de tirer le fond de la nourriture des aliments ordinaires, même avec les exceptions vulgaires des aſſaiſonnements acides, des fruits cruds, des ſalades, &c. Cependant il y a encore en ceci une biſarrerie fort remarquable, que ces ſortes de contradictions ſont fort communes dans l'ordre des objets diététiques : il eſt très-ordinaire de voir des perſonnes, qui dans un même jour, & ſouvent même dans un ſeul repas, s'engouent de viandes & de toute eſpece de vin, de ſalades, de fruits & des laitages, & qui digérent très-bien, & cent fois de ſuite, ce margoulis qui feroit frémir tout Médecin raiſonnable.

Le proverbe vulgaire, que le vin bu après le lait eſt ſalutaire, & que le lait bu après le vin eſt un poiſon, ne porte ſur rien, ſi l'on l'explique *in ſenſu obvio*, & comme on l'entend ordinairement, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt rien moins obſervé qu'un mêlange de lait & de vin affecte différemment l'eſtomac, ſelon que l'une ou l'autre de ces liqueurs y eſt verſée la premiere. Il eſt très-ſûr au contraire que ce mêlange, dans quelque ordre qu'il ſoit fait, eſt toujours monſtrueux aux yeux de la médecine rationelle, eſt plus ſouvent nuiſible qu'indifférent aux yeux de l'obſervateur. Mais ſi ce dogme populaire ſignifie que le vin remédie aux mauvais effets que le lait pris depuis quelques heures a produit dans les premieres voies, & qu'aucontraire le lait jetté dans un eſtomac chargé de vin, y cauſe conſtamment un mal conſidérable; alors il ne fait que trop promettre ſur le premier chef, & il eſt conforme à l'expérience pour le ſecond ..... Il eſt facile de conclurre de ce petit nombre d'obſervations, ſur les proprietés diététiques du lait dans l'état ſain, que c'eſt un aliment ſuſpect, peu analogue aux organes digeſtifs de l'adulte; & que l'art humain, l'éducation, l'habitude n'ont peu faire adopter à la nature, comme elles ont naturaliſé le vin, liqueur pourtant bien plus étrangere à l'homme que le lait des animaux, & qu'ainſi un canon diététique, ſûr, inconteſtable & qui ſuffit ſeul en cette matiere, eſt que les perſon-

nes qui n'ont point éprouvé leur estomac à ce sujet, ne doivent user de lait que dans le cas de nécessité, c'est-a-dire, s'il arrivoit par hazard qu'elles manquassent dans quelques occasions particulieres d'autres aliments, ou si elles étoient menacées de quelque maladie que le lait pût prévenir. Mais comme il est peu d'hommes qui se soient toujours conduits assez médicalement, pour avoir constamment usé de cette circonspection, & qu'ainsi chacun sçait à peu près se ressouvenir des effets du lait sur son estomac, si c'est pour lui un aliment sain, mal sain ou indifférent, & dans quelles circonstances il lui a fait du bien, du mal, ni l'un ni l'autre; cette expérience peut suffire à chacun pour l'observer convenablement à cet égard. Il faut se souvenir pour tant (& il n'est pas inutile de le répéter) que pour toute personne qui n'est pas accoutumée au lait, c'est toujours un aliment suspect que celui-là, tant en soi par sa propre nature, qu'à cause des altérations dont il est très-susceptible dans les premieres voies, par le mêlange des autres aliments; & que ceci est vrai principalement dans les personnes vigoureuses & vivantes dûrement, qui sont peut-être les seules qu'on puisse appeller vraiment saines, les sujets délicats qui sont élevés mollement étant par constitution dans un état continuel de maladie; cette importante distinction méritera encore plus de considération, dans ce que nous allons dire de l'usage du lait, dons les cas de maladie.

Usages du lait dans le cas de maladie.

Nous observons d'abord sous ce nouvel aspect, que le lait est une de ces matieres que les Médecins appellent aliments médicamenteux : les loix ou les canons thérapéutiques sur l'usage du lait, observés encore aujourd'hui, existent de toute ancienneté dans l'art; ils sont renfermés dans un aphorisme d'Hypocrate, mille fois répétés, & commentés par les auteurs anciens & modernes, depuis Galien & Celse, jusqu'aux écrivains de nos jours. Voici cet aphorisme : (Il est mal de donner le lait à ceux qui souffrent du mal de tête, à ceux qui ont la fiévre, à ceux qui ont les hypocondres bouffis & murmurans, à ceux qui sont tourmentés de soif, à ceux qui rendent des déjections bilieuses, à ceux qui sont dans des fievres aiguës, & enfin à ceux qui ont souffert des hémorrhagies considérables ; mais il est bon dans la phthisie, lorsqu'il n'y a pas beaucoup de fiévre, dans les fiévres longues & languissantes, c'est-à-dire, dans les fiévres & les extrêmes amaigrissements. Les anciens avoient aussi observé l'éfficacité du lait contre les venins corrosifs sur l'estomac & les intestins, & contre celle des cantarides sur les voies urinaires.

L'observation journaliere & commune, confirme à peu près toutes ces loix. Cependant quelques nouvelles tentatives ont appris à s'écarter sans inconvénient, & même avec quelque avantage de la route

ordinaire, & à étendre l'uſage du lait dans quelques-uns des cas prohibés ; elles en ont encore augmenté l'uſage, en découvrant ſon utilité dans un plus grand nombre de maladies, que celles qui ſont compriſes ſous le genre de phthiſie, maraſme, conſomption, & ſous celui d'amaigriſſement, d'épuiſement, &c.

Quelques Auteurs modernes ſe ſont élevés au contraire contre l'ancienne réputation du lait; ils en ont voulu reſſerrer & preſque anéantir l'uſage ; nous allons entrer dans quelque détail ſur tout cela, & 1°. Quand aux cas prohibés par l'ancienne loi, on donne aſſez communément le lait dans les grandes hémorrhagies, principalement dans les pertes des femmes & dans les éruptions abondantes de ſang, par les vaiſſeaux du poumon, qu'on appelle vulgairement & très-improprement, vomiſſement de ſang. La diete lactée eſt même dans ce dernier cas le ſecours le plus efficace que l'art fourniſſe contre les récidives. On ne craint pas tant aujourd'hui non plus la fiévre, & ſur-tout la fiévre lente ou hectique, lors même qu'elle redouble par un type ſoit régulier, ſoit irrégulier. Ce ſymptome n'empêche point de donner le lait, lorſqu'on le croit indiqué d'ailleurs ; & il eſt vraiſemblable que ſi le lait réuſſit peu dans ces cas, comme il en faut convenir, c'eſt moins parce qu'il fait un mal direct, qu'il nuit en effet que parce qu'il eſt ſimplement inefficace, c'eſt-à-dire, qu'une telle maladie eſt trop grave pour que le lait

puiſſe la guérir, ou même en retarder les progrès. Ce qui paroît établir ce ſentiment, c'eſt que ſi l'on obſerve que le lait donné avec la fiévre dans une phthiſie au dernier degré, par exemple, ne réuſſiſſe pas, c'eſt-à-dire, qu'il augmente quelque ſymptome, & qu'il produiſe divers accidens tels que les aigreurs, des peſanteurs d'eſtomac, des acétoſités, des dévoyémens, des ſueurs, & qu'on ſe détermine à en ſupprimer l'uſage, tous ces effets ceſſent, il eſt vrai, mais le malade n'en eſt pas mieux; la maladie fait ſes progrès ordinaires, & il n'eſt décidé par aucune obſervation, ſi ces effets du lait qui paroiſſent funeſtes au premier aſpect, hâtoient réellement, ou au contraire, s'ils ne ſuſpendoient pas les progrès du mal. Enfin, pluſieurs Médecins penſent que ce ne pourroit être qu'un préjugé pur, de craindre le lait dans les maladies aiguës; ſon uſage du poſſet ſimple ou du zitogala, c'eſt-à-dire, d'un mélange de biere & du lait, pour boiſſon ordinaire dans les maladi es aiguës, eſt connu en Angleterre.

Sidenham ne déſaprouve pas qu'on nourriſſe les malades attaqués de la petite vérole avec du lait, dans lequel on aura écraſé des pommes cuites. Je connois un fameux Praticien qui ne fait pas difficulté de donner du lait dans les fluxions de poitrine. Il eſt obſervé que l'hydrogale ou le lait mêlé avec de l'eau, eſt une boiſſon très-ſalutaire dans les dyſſenteries. 2°. Quand à l'application du lait à pluſieurs nouveaux uſages, la doctrine chymique s'eſt conſidérable-

ment accrue à cet égard. D'abord elle prefcrit l'ufage du lait dans tous les cas de fimples menaces des maladies, contre lefqu'elles Hypocrate ne l'ordonne que lorfquelles font confirmées, & même parvenues à leur degré extrême, *præter rationem extenuatis.* Les modernes employent le lait contre les hémophthifies, les toux même fimples, la goutte, le rhumatifme, les dartres & autres maladies de la peau, comme le principal remede des fleurs blanches, dans le traitement de la maladie vénérienne, dans la petite vérole, dans quelques cas d'hydropifie, &c. Sans parler de plufieurs ufages extérieurs, dont il fera queftion dans la fuite de ce traité, Jean Coftans a écrit un traité entier de la médecine aifée, *de facili medicinâ*; & fon fecret & fon moyen de rendre la médecine aifée, c'eft d'employer le lait comme remede univerfel. Vepfer, Médecin Suiffe, Auteur de très-grande confidération, parle du lait comme d'une fubftance qui renferme en foi quelque chofe de divin. Cheyne, célébre Auteur Anglois, a propofé depuis peu d'années pour le bien de l'humanité, avec tout l'enthoufiafme que cette vue eft capable d'infpirer, & avec toute la bonne foi & la confiance de la conviction, a propofé, dis-je, de réduire tous les hommes, lorfqu'ils ont atteint un certain âge, à une diete lactée, ou à un régime dont le lait fait la bafe. La doctrine des écoles, & le penchant des Médecins théoriciens ou raifonneurs, font affez généralement en faveur du lait. 3°. Pour ce qui regarde le

ſentiment des Médecins modernes qui ont combattu les vertus les plus célébres du lait, nous obſerverons d'abord que leurs avis devroient être d'un ſi grand prix, qu'il mériteroit au moins d'être diſcuté avec la plus grande circonſpection, quand même ces Auteurs n'auroient d'autre mérite que d'avoir oſé douter ſur un objet grave, des opinions reçues à peu-près ſans contradiction; car en général, & plus en médecine encore qu'ailleurs, les opinions anciennes & non contredites, doivent être ſuſpectes aux ſages. Mais les Auteurs ont outre le mérite d'un louable ſcepticiſme, celui d'avoir appuyé leur ſentiment de bonnes obſervations. Bennet, célébre Médecin Anglois, interdit le lait aux vrais phthiſiques, dans ſon traité vraiment original, intitulé *Theatrum Tabidorum.*

Sidenham compte fort peu ſur la diete lactée, dans le traitement prophilactique de la goutte, qui eſt aujourd'hui un des cas où le lait eſt le plus généralement recommandé. Morthon, l'Oracle de la médecine moderne ſur les maladies chroniques de la poitrine, auxquelles le lait eſt éminemment conſacré dans la pratique la plus répandue, n'eſt rien moins que partiſan de ce remede.

Deſault, Médecin de Bordeaux, Auteur plein de génie, & d'un vrai zele de l'art, ne nomme pas même le lait dans ſa diſſertation ſur la phthiſie. Frédéric Hofman fait à la vérité un éloge pompeux du lait au commencement de ſa diſſertation

ſur le lait d'âneſſe ; mais c'eſt là le Diſſertateur qui parle : car Hofman, lorſqu'il eſt Praticien, oublie ſi parfaitement toutes les admirables qualités qu'il a célébrées dans le lait, que ce remede entre à peine dans ſa pratique. Il ne l'a pas ordonné deux fois dans ſes conſultations, ſur les maladies chroniques de la poitrine. Junker, excellent juge en cette matiere, eſt très-peu favorable à l'uſage du lait. Mr. Bordu pere, Médecin de Pau en Bearn, un des plus conſommés & des plus habiles Praticiens du royaume, a propoſé (dans ſa diſſertation ſur les eaux minérales de Bearn, ſur l'uſage du lait,) de remarques très-judicieuſes, & preſque toutes contraires à ce remede. Enfin beaucoup de très-habiles Praticiens de nos jours, qui ont été élevés dans une entiere confiance aux vertus admirables du lait, s'en ſont abſolument dégoûtés.

L'eſpece d'éloge que nous venons de faire des Auteurs antilactaires, n'eſt pas cependant une adoption formelle de ce ſyſtême; nous n'avons prétendu expoſer juſques ici qu'hiſtoriquement ces ſentimens divers, qui partagent les Médecins ſur cette vérité importante.... Si nous paſſons à préſent de l'expoſition qu'on peut appeller le fait, à ce qu'on peut appeller le droit (nous ne parlons toujours que de l'uſage intérieur, qui eſt l'eſſentiel). Il me paroît que toutes les autorités & les obſervations étant oppoſées, obſervées, réſumées, & en y joignant le réſultat de mes propres expériences, qu'on a dit en général trop de bien & trop de

mal. . . . Et 1°. trop de bien; il eſt ſûr que le lait ne guérit véritablement aucune maladie grave, nommément les phthiſies décidées, c'eſt-à-dire, le commencement du ſecond degré, lors même qu'il réuſſit ou paſſe très-bien : j'ai même obſervé plus d'une fois que lorſqu'il calmoit certains ſymptomes, ce n'étoit-là qu'un calme trompeur, comme celui de l'opium, & que la maladie n'alloit pas moins ſon train perfide, que s'il réuſſit quelquefois très-bien dans le premier degré de phthiſie, c'eſt que cet état eſt moins une maladie qu'une menace de maladie; il ne guérit non plus aucun ulcere des organes intérieurs, ni les rhumatiſmes, ni les maladies de la peau, notamment, les boutons au viſage, ni les ophtalmies. Il a dans la petite vérole le défaut capital de conſtiper horriblement; c'eſt comme nous l'avons obſervé déjà, un des effets les plus communs de la diete lactée. Cette diete a encore un inconvénient très-grand, de devenir preſque néceſſaire pour toute la vie : une fois qu'on s'y eſt accoutumé, principalement chez les goutteux, qui éprouvent, ſelon l'obſervation de Sideham, des accès plus cruels & plus fréquents, lorſqu'àprès s'être ſoumis pendant quelque tems à la diete lactée, ils reviennent à l'uſage des alimens ordinaires.

En général l'uſage du lait demande une façon de vivre très-réguliere, à la quelle il eſt difficile de réduire la plûpart des malades, & ſoit par des erreurs de régime preſque inévitables, ſoit même ſans aucune de ces erreurs, il eſt très-ſujet à cauſer des

nausées, des abolitions totâles d'appétit, des diarrhées, des vents, des sueurs, une mélancolie noire, des douleurs de tête, la fiévre; & tous ces accidents qui rendent son usage dangereux, même dans l'état de santé, comme nous l'avons remarqué un peu plus haut, sont bien plus funestes dans l'état de maladie, & principalement dans les maladies chroniques de la poitrine, & presque tous les cas de suppuration interne. Il n'est pas rare non plus d'observer dans ce dernier cas, & lorsque le pus a une issue comme dans les ulceres du poumon & de la matrice, que cet écoulement est supprimé par l'usage du lait, avec augmentation des symptomes & accéleration de la mort. Enfin c'est un réproche très-grand à faire au lait, que celui de ne pouvoir être supporté que par la moindre partie des sujets non accoutumés à qui on le prescrit.

2°. Trop de mal: car il est observé que si l'on s'obstine à user du lait, quoiqu'il cause la plûpart des accidens rapportés ci-dessus, il n'est pas rare de voir ces accidens disparoître peu à peu, & le lait passer ensuite assez heureusement. Il est encore observé, comme nous en avons déjà touché quelque chose, que de même que le lait passe très-bien quelquefois, sans que le fond de la maladie reçoive aucun amandement, il paroît quelquefois causer, & même il cause quelquefois en effet dans les cas graves, certains accidens, ou qui ne sont funestes qu'en apparence, ou qui n'en

existeroient pas moins, quoiqu'on n'eût pas donné le lait : il est sûr que le lait fait communément très-bien dans les amaigrissemens extrêmes, sans fiévre suppuratoire, dans les toux simples & vraiment pectorales ou gutturales, dans les menaces de phthisie, & dans les dispositions à l'hémophthisie, dans les fleurs blanches, &c. On l'a même vu réussir plus d'une fois dans les passions histériques, mélancoliques, hypocondriaques; mais le lait brille principalement sur un ordre de sujets, que beaucoup de Médecins n'ont pas été à portée de distinguer & d'observer; sçavoir les habitants élevés délicatement des grandes villes : toutes les incommodités presque particulieres aux Grands & aux Riches, & aux constitutions dégénérées par le luxe, que les Médecins comprennent sous le nom d'affections vaporeuses ou nerveuses, & dont la plus grande partie est inconnue dans les provinces, tout cela, dis-je, est assez bien assoupi, masqué par l'usage du lait ; & on ne se passeroit que très-difficilement de ce secours dans la pratique de la médecine, exercée dans le grand monde. Enfin le lait est au moins une ressource dans les cas désespérés, pour calmer les angoisses de la maladie, pour cacher aux malades, par l'emploi d'un secours indifférent, la triste vérité, qu'il n'y a plus de secours à espérer. Le lait étant suffisamment indiqué par la nature de la maladie, il reste à déterminer les autres circonstances, qui doivent diriger dans son administration : &

1°.

1°. La conſtitution du ſujet. Quand à ce premier cas, toutes les regles ſe réduiſent à celle-ci; on le donne ſans héſiter à tous ceux qui y ſont accoutumés, *Bennet* ajoute, & qui l'appétent évidemment : on ne le donne pas à ceux qui l'ont en horreur, & on en ſupprime ou en ſuſpend l'uſage, lorſqu'il dégoute celui qui en uſe. Enfin, dans les ſujets neutres, s'il eſt permis d'appeller ainſi, ceux qui n'ont ni penchant ni dégoût pour le lait, & qui ne ſont pas accoutumés, on n'a d'autre reſſource que le tâtonnement.. 2°. La ſaiſon de l'année. On choiſit, lorſque les circonſtances le permettent, le printems & l'automne; quand la néceſſité eſt urgente, on le donne en tout tems. 3°. L'heure dans la journée. Si on n'en prend qu'une fois par jour, c'eſt le matin à jeun ou le ſoir en ſe couchant, trois heures au moins après le ſouper. S'il s'agit de la diete lactée, ou de la boiſſon du lait en guiſe de ptiſane; dans la toux, p. e., ou dans certaines maladies aiguës, la queſtion n'a plus lieu : dans le premier cas on la prend à l'heure du repas, & dans le ſecond à toutes les heures de la journée. 4°. Faut-il préparer le ſujet par une médecine? Cette pratique eſt ſalutaire dans la plûpart des cas; mais certainement on en fait une loi trop univerſelle. 5°. Quel régime doivent obſerver ceux qui prennent le lait? Il y a ici une diſtinction à faire eſſentielle; ſçavoir, entre le lait donné pour toute nourriture ou à peu près, & le lait pris pendant l'uſage, *ſub uſu* des alimens com-

muns. . . Dans le premier cas, la premiere loi de régime, c'est-à-dire, la privation de tout aliment ou boisson, qui pourroit corrompre le lait, est compris dans la prescription même de cet aliment médicamenteux, puisqu'on le prend pour toute nourriture, c'est-à-dire, pour tout aliment & pour toute boisson : cependant comme cet usage est moins sévere, que ne l'annonce la valeur de ces mots pour toute nourriture, on accorde communément avec le lait, comme nous l'avons dit plus haut, les farineux fermentés ou non fermentés; & on supprime tout autre aliment; un tasse de lait pur ou coupé d'environ VI onces le matin, une soupe faite avec ij ou iij petites tranches de pain &, environ X ou XII onces de lait à midi, un riz clair ou une pareille quantité de lait, à 7 heures du soir une tasse de lait pareille à celle du matin en se couchant, cette maniere de vivre, dis-je, fait une diete lactée très-pleine, & capable de soutenir les forces & l'embonpoint; une diete lactée purement suffisante pour vivre, peut ne consister qu'en 3 petites tasses à caffé de lait par jour. On interdit à ceux qui usent en même tems de lait & des aliments communs, ce qui peut cailler le lait, & principalement les acides; en général cette pratique est bonne, mais pas autant qu'on le croit, ni par la raison qui le fait croire; car il est de fait que le lait est caillé, même dans l'estomac le plus sain, avant d'être digére, qu'il subit dans l'état sain une vraie digestion, à la manie-

re des aliments ſolides, par conſéquent les acides ne nuiſent pas en le coagulant. D'ailleurs ils ne nuiſent pas auſſi généralement qu'on le croit, & peut-être ſont-ils utiles dans certains cas, dans celui de défaut de la preſſure naturelle, à laquelle ils peuvent ſuppléer utilement. On a vu pluſieurs perſonnes ne digérer jamais mieux le lait, que lorſqu'elles prennoient enſuite des acides. Une femme m'a aſſuré qu'elle ne pouvoit ſouffrir le lait que coupé avec la limonade : j'ai entendu dire que ce mêlange étoit uſité en Italie ; quoiqu'il en ſoit il eſt clair que la ſobriété eſt plus néceſſaire à ceux qui prennent le lait, que la privation de tel ou tel aliment. Cependant ſi ce doit être la premiere loi diététique, la ſeconde, chez les gens vraiement malades, doit être d'éviter, autant qu'il eſt poſſible, les crudités, ſur-tout les fruits cruds, les aliments éminemment indigeſtes.... Une regle commune a la diéte lactée, & à l'uſage non excluſif du lait, c'eſt que ceux qui en uſent, ſoient très-circonſpects, très-ſobres ſur l'uſage de la veille, des exercices de l'acte vénérien, des paſſions, & qu'il évitent l'air humide & froid, & le chaud exceſſif.

6°. Quels ſont les effets du lait évidemment mauvais, & qui doivent engager à en ſuſpendre, & même à en abandonner l'uſage.

Nous avons déjà répondu à cette queſtion, lorſque nous avons rapporté les accidents divers, qui ſuivent aſſez ordinairement l'uſage du lait. Car quoique nous

ayons obſervé qu'il arrivoit quelquefois, qu'en bravant les accidents, & s'obſtinant dans l'emploi du lait, on réuſſit à le faire paſſer; quoique nous ayons remarqué auſſi que les malades ne ſe trouvoient pas mieux; quoiqu'on eût éloigné par la ſuppreſſion du lait les accidents qui étoient évidemment dus à l'uſage de ce remede; cependant ce n'eſt pas là la loi commune; & en général, lorſque le lait donne des nauſées, des gonflements, de vents, des pertes d'appétit, des diarrhées, des ſueurs, des maux de têté, la fiévre, ou ſeulement une partie de ces accidents, il faut en ſuſpendre ou en ſupprimer abſolument l'uſage..... Nous avons déjà obſervé que la coagulation du lait dans l'eſtomac, n'étoit pas un mal; par conſéquent ce n'eſt pas une raiſon pour quitter le lait que d'en vomir une partie, ſous la forme de caillé blanc & peu denſe.... Mais lorſque pendant l'uſage du lait, les gros excréments ſont mêlés d'une matiere coagulée, denſe, de la nature du fromage, blanchâtre, verte ou jaune, & qu'en même temps lès hypocondres ſont élevés & gonflés, & que le malade ſe ſent lourd, bouffi, foible, & qu'il n'a point d'appétit, alors, dis-je, il faut quitter le lait: ce genre d'altération ne ſe corrige ni par le temps, ni par les remedes; l'eſpece d'engorgement ſans irritation nerveuſe qu'il cauſe dans l'eſtomac, s'augmente tous les jours, & élude ſi bien la force expultrice des inteſtins, qu'on a vu des malades rendre abondamment de

ſes concrétions fromageuſes, ſix mois après avoir quitté le lait. Or ces embourbemens ſont toujours funeſtes ; la conſtipation opiniâtre, c'eſt-à-dire, qui ne cede pas aux remedes ordinaires que nous allons indiquer, eſt auſſi une raiſon pour quitter le lait, ſur-tout chez les vaporeux du ſecond ſexe, ou ſi elle donne des vapeurs à ceux qui n'y étoient pas ſujets, ce qui eſt une ſuite très-ordinaire de la conſtipation. Enfin le dégoût du lait, ſur-tout lorſqu'il eſt conſidérable, eſt une indication certaine & évidente d'en interdire ou du moins d'en ſuſpendre l'uſage.

7°. Quels ſont les remedes de ces divers accidens cauſés par le lait, ſoit qu'ils exigent qu'on en ſuſpende l'uſage, ſoit qu'on ſe propoſe d'y remédier, afin de le continuer avec moins d'inconvéniens.

Lorſqu'on ſe détermine à renoncer au lait, il eſt preſque toujours utile de purger le malade ; c'eſt même l'unique remede direct à employer dans ce cas. Les autres remedes deſtinés à réparer le mal cauſés dans les premieres voies, doivent être réglés, non ſeulement ſur cette vue, mais même ſur la conſidération de l'état du malade. La conſtipation cauſée par le lait n'eſt pas vaincue ordinairement par les lavemens ; ils ne font que faire rendre quelques crotins blancs ; & il arrive ſouvent même que la conſtipation augmente : la magneſie blanche & la caſſe cuite, qui ſont fort uſitées dans ce cas, ne réuſſiſſent pas toujours. Le ſuc d'herbe de violettes,

de mauve & de cerfeuil, mêlés en parties égales, ajoutés à pareille quantité d'eau de veau ou de poulet, & pris à la dose de quelques cueillerées seulement dans la matinée, font à merveille dans ces sujets délicats dont nous avons parlé. Or c'est à ceux-là précisément, comme nous avons observé encore, que convient la diete lactée; & c'est eux aussi que tourmentent particuliérement les constipations & les bouffés portant à la tête & à la poitrine, qui sont les suites les plus fâcheuses de la constipation. On remédie communement d'avance aux autres mauvais effets du lait, par les diverses circonstances de sa préparation que nous allons rapporter.

On donne le lait pur & chaud sortant du pis, ou bouilli ou froid; on le mêle avec differentes liqueurs, avec de l'eau, ce qui fait le mêlange appellé par les Grecs hydrogala, avec des décoctions des semences farineuses, principalement de l'orge, avec les sucs, infusions ou décoctions de plusieurs plantes vulnéraires, adoucissantes, astringentes, antiscorbutiques, sudorifiques, telles que le suc ou la décoction de plantin, l'infusion de millepertuis, de violettes, de bouillon blanc, le suc de cresson, la décoction d'esquine, & avec des bouillons & des brouets, tels que le bouillon commun de bœuf ou de mouton, l'eau de veau, l'eau de poulet, avec les liqueurs fermentées, même comme le vin, la biere, avec les eaux minérales: on l'assaisonne avec le sucre, le sel, le miel, divers si-

rops, les abſorbants, le fer rouillé & rougi au feu, éteint dedans, &c. On l'emploie comme aſſaiſonnement lui-même dans les crêmes de riz, de gruaux, d'orge mondé, avec les pâtes d'Italie, le ſagou, &c. On le donne entier ou privé d'un de ſes principes, d'une partie de beurre, p. e. ce qui fait le petit lait dont nous ferons un petit traité à part, à la ſuite de celui-ci. Le beurre & le fromage, ſoit confondus enſemble, ſoit ſéparés, ne ſont pas mis communément au rang des laitages conſidérés médicinalement. Le lait pur demande une très-grande habitude pour bien paſſer : la circonſtance d'être pris chaud, froid, au ſortir du pis, bouilli, &c. eſt ſouvent ſi eſſentielle, que l'eſtomac exige conſtamment l'un de ces états à l'excluſion de tous les autres; mais elle eſt entiérement dépendantes d'une diſpoſition inconnue, & auſſi biſarre que tout ce qui regarde le goût. Le lait coupé avec l'eau ou les décoctions farineuſes, paſſe beaucoup plus aiſément; & ce mêlange ne remplit que l'indication ſimple qui fait employer le lait : les ſucs, décoctions ou infuſions vulnéraires, ſudorifiques, mêlées avec le lait, rempliſſent des indications compoſées. On donne, p. e. le lait coupé avec le ſuc ou la décoction de plantain dans les pertes de ſang, pour adoucir par le lait, & reſſerrer par le plantain. Les mêlanges peu communs de bouillons ou de liqueurs vineuſes avec le lait, ſont plus nourriſſants & plus fortifiants que le lait pur : le dernier eſt mê-

me une eſpece d'eſtomachique, cordial chez certains ſujets ſinguliers, indéfiniſſables, c'eſt-à-dire, qu'on ne découvre que par inſtinct ou par tâtonnement. Le lait aſſaiſonné d'un peu de ſucre, de ſel, de poudre abſorbante, eſt utilement préſervé par ces additions de différentes altérations, auxquelles il eſt ſujet. Il eſt ſurtout utile de le ſerrer pour prévenir ou arrêter le dévoiement; les farineux mêlés au lait l'empêchent de jouir de ſes droits; il eſt entraîné dans la digeſtion propre à ces ſubſtances, beaucoup plus appropriées que le lait à nos organes digeſtifs, & même éminemment digeſtibles, pour ainſi dire; mais auſſi l'effet médicamenteux du lait eſt moindre dans la même proportion. Enfin l'écrémé paſſe plus communément que le lait entier, & eſt moins ſujet à fatiguer l'eſtomac.

Choix du lait.

On doit prendre le lait d'un jeune animal bien ſoigné, nourri habituellement à la campagne & dans les bons pâturages, autant qu'il eſt poſſible, ou bien dans une étable bien ſaine, & pourvu de bonne litiere, abondante & ſouvent renouvellée. Les vaches qu'on entretient dans les fauxbourgs de Paris pour fournir du lait à la ville, ne jouiſſent certainement d'aucun de ces avantages, & ſur-tout de celui d'une étable ſaine & d'une litiere fraîche, choſes très-eſſentielles pourtant à la ſanté de l'animal, & par conſéquent à la bonne qualité du lait.

Le lait eſt meilleur quelques ſemaines après que la bête a mis à bas, & tant qu'elle en donne abondamment, que dans les premiers jours; & lorſqu'il commence à être moins abondant; on doit rejetter celui d'une bête pleine, ou qui eſt en chaleur. On doit choiſir le lait auſſi frais & auſſi pur qu'il eſt poſſible.... On en vend aſſez communément à Paris qui eſt fourré d'eau & de farine, & qui d'ailleurs eſt fort peu récent. Il importe beaucoup de le loger dans des vaiſſeaux propres, & qui ne puiſſent lui communiquer aucune qualité nuiſible: il s'en faut bien que les cruches de cuivre, dans leſquelles on le porte ordinairement à Paris, ſoient de vaiſſeaux convenables à cet uſage. Un reſte de lait laiſſé dans ces cruches eſt par ſa pente à aigrir beaucoup plus propre que la plûſpart des liqueurs qu'on loge dans le cuivre, à y former le vers de-gris, qui communique très-aiſément ſa qualité mal faiſante au lait qu'on y met enſuite. Les exemples des familles entieres empoiſonnées par de pareil lait, ne ſont pas rares à Paris. On prétend auſſi qu'il eſt utile pendant l'uſage ſuivi & continué du lait, de prendre conſtamment celui d'une vache ou d'une même chevre. En effet on trouve des eſtomacs dont la ſenſibilité eſt ſi exquiſes, qu'ils diſtinguent très-bien les laits tirés de divers individus, & qui nen peuvent ſupporter l'alternative ou le mêlange. C'eſt encore ici une diſpoſition d'organes particulieres aux victimes du beurre: les eſtomacs vulgaires n'y regardent pas de ſi

près ; il eſt très-avantageux pour les premiers, & c'eſt auſſi un uſage reçu chez les Grands, de prendre une vache ou une chevre chez ſoi.

Uſages extérieurs du lait.

On emploie aſſez communément le lait, comme émollient, calmant, adouciſſant dans pluſieurs affections externes, principalement quand elles ſont accompagnées de douleurs vives. On en verſe quelques gouttes ſur les yeux contre l'ophtalmie. On baſſine les hémorrhoïdes très-douloureuſes avec du lait chaud ; on le donne en lavement dans la dyſſenterie, on le fait entrer dans les bouillies des cataplaſmes qu'on applique ſur les tumeurs inflammatoires. C'eſt emploi ne mérite aucune conſidération particuliere ; & on ne peut avancer en général qu'il réuſſit aſſez bien dans ces cas & autres, comme injecter quelques gouttes de lait de femmes dans les fluxions des oreilles.

Traité du lait d'âneſſe, ou ſes uſages médecinaux.

Ce que nous avons dit de la compoſition du lait d'âneſſe, annonce déjà ſes uſages médecinaux. On peut en déduire avec beaucoup de vraiſemblance, que ce lait poſſéde en un degré ſupérieur toutes les vertus du lait, ſans faire appréhender ſes principaux inconveniens : en effet, c'eſt par ſes principes caſéeux & butyreux, que le lait eſt principalement capable de produire tous

les accidens qu'on lui reproche : c'eſt par la facilité avec laquelle ſes principes ſe ſéparent, & s'altérent diverſément dans le lait de vache, p. e. que le lait eſt ſujet à produire les mauvais effets que nous avons détaillés plus haut. Or le lait d'âneſſe contient peu de ces principes ; une expérience ancienne & conſtante vient à l'appui du raiſonnement. Hypocrate a compté parmi les bonnes qualités du lait d'âneſſe, celui de paſſer facilement par les ſelles, vis-à-vis les autres eſpeces de lait, de lâcher doucement le ventre ; ſur quoi il faut obſerver que cet effet appartient au lait d'âneſſe inaltéré, au lieu que le lait de vache, p. e. ne devient laxatif que lorſqu'il a ſouffert une certaine corruption. Auſſi un léger dévoiement, ou du moins une ou deux ſelles liquides, quelques heures après l'uſage du lait d'âneſſe, ſont ordinairement un bien, un ſigne que le remede agit ; & ces ſelles ſont ſans douleur & ſans ventoſité, au lieu que le dévoiement même égal pour l'abondance & la fréquence des ſelles, eſt preſque toujours de mauvais augure pendant l'uſage du lait de vache ou de chevre, & que les digeſtions ſont ordinairement flatteuſes & accompagnées de quelques tranchées. Au reſte, il faut obſerver qu'il ne s'agit pas ici du dévoiement qu'on peut appeller *in extremis*, c'eſt-à-dire, de celui par lequel finiſſent ordinairement les malades dans pluſieurs maladies, pour leſquelles on ordonne le lait. Il eſt à peu près démontré, comme nous l'avons obſervé plus haut, que cet accident

appartient à la marche de la maladie & non pas au lait ou à tel lait. La quantité très-considérable de substance sucrée que contient le lait d'ânesse, le rend aussi très-nourrissant. Cette substance est dans le lait une matiere nutritive par excellence; la substance caseuse ne mérite que le second rang, & le beurre n'est pas nourrissant, du moins le beurre pur. C'est par conséquent un préjugé, une erreur que d'imaginer, comme on le fait assez généralement, que le lait le plus épais est le plus nourrissant: car c'est le butyreux qui est le plus épais, & un lait très-clair, comme celui d'ânesse, peut être éminemment sucré; comme il l'est en effet. C'est manifestement cette opinion qui a empêché d'essayer du lait d'ânesse, pour toute nourriture, ou du moins l'usage de s'en servir, si tant est que quelqu'un l'ait essayé. Or je crois que cette pratique pourroit devenir très-salutaire.

Selon la méthode ordinaire, le lait d'ânesse se donne seulement une fois par jour, à la dose de huit onces, jusqu'à une livre. On le prend ou le matin à jeun ou le soir en se couchant; & quand au degré de chaleur tel qu'on vient de le traire, pour cela on amene l'ânesse à côté du lit, ou à la porte de la chambre du malade, ou on le trait dans un vaisseau de verre à ouverture un peu étroite, plongé dans de l'eau tiéde, & qu'on tient dans cette espece de bain marie, jusqu'à ce qu'on le présente au malade. On y ajoute quelquefois un morceau de sucre; mais cet assaisonnement est assez inutile,

le lait d'âneſſe ayant naturellement une douceur très-agréable. On donne le lait d'âneſſe contre toutes les maladies dans leſquelles on donne le lait de vache, & que nous avons énoncé, en parlant de cette autre eſpece de lait; mais on préfére le lait d'âneſſe dans les cas particuliers, où l'on craint les accidens propres du lait que nous avons auſſi rapportés, & principalement lorſque les ſujets étant très-foibles, ces accidens deviendroient néceſſairement funeſtes, c'eſt-à-dire, que le lait d'âneſſe eſt dans la plûpart de ces maladies, & ſur-tout dans les maladies chroniques de la poitrine, un remede extrême, une derniere reſſource, *ſacra ancora*, que par cette raiſon on voit rarement réuſſir, du moins guérir; mais lorſqu'il eſt employé de bonne heure ou contre ces maladies, lorſqu'elles ſont encore à un degré curable, il fait aſſez communément de merveilles: il eſt admirable, p. e. dans les toux ſéches vraiment pectorales, dans les menaces de jauniſſe, ou les jauniſſes commençantes, dans preſque toutes les affections des voies urinaires, dans les ſenſibilités d'entrailles, les diſpoſitions aux ophtalmies, appellées bilieuſes ou ſéches, les fleurs blanches. On prend le lait d'âneſſe principalement au printems & en automne; on a coutume, & on fait bien de mettre en pâture l'âneſſe qui fournit le lait, ou de la nourrir autant qu'il eſt poſſible, de fourrage vert, ſur-tout d'herbe preſque mûre, de froment ou d'orge; on doit encore la bien étrillier pluſieurs fois par jour,

lui fournir de la bonne litiere, &c.

Usages médecinaux du lait de Femme.

Le lait de femme peut être considéré médicinalement sous deux aspects, ou comme fournissant la nourriture ordinaire, naturelle, propre des enfans, ou comme un aliment médicamenteux, ordonné aux adultes dans certains cas : nous ne le considérerons ici que sous ce dernier aspect.

Le lait de femme considéré comme remede, a été célébré dès l'enfance de l'art, comme le premier de tous les laits, principalement dans les marasmes *in tabidis*, celui qui étoit le plus salutaire, le plus approprié à la nature de l'homme. Les livres, les Théoriciens tirent un merveilleux parti de cette considération : quoique les raisonneurs ne se soient pas dissimulés, cette observation est favorable ; sçavoir, que le lait provenant d'un canivere, est plus sujet à rancir que celui des animaux, qui se nourrissent uniquement des végétaux. Mais la pratique, l'expérience le mettent au dernier rang, au contraire, ne fut-ce que parce qu'il est le moins utile, & que le plus grand nombre des Médecins ne l'ont pas essayé. D'ailleurs, le raisonnement a dit encore, que pour l'appliquer convénablement & avec espoir de succès, il falloit ne le donner qu'à des sujets qui approchassent beaucoup de la nature des enfans ; & qui vécussent comme les enfans, non-seulement quand à l'exercice, mais encore quand aux passions & aux affections de l'ame. Or

il eſt très-rare de rencontrer ces conditions chez les adultes : quand à la circonſtance de faire tetter le malade, & de lui faire avaler un lait animé d'un prétendu eſprit vivifiant, que Galien lui-même a célébré, outre que le malade pourroit auſſi-bien tetter une vache ou une âneſſe qu'une femme ; d'ailleurs l'eſprit de lait & ſa diſſipation par la moindre communication avec l'air, ne ſont certainement pas des choſes démontrées. Au reſte, c'eſt cependant là un remede & une maniere de l'adminiſtrer qu'il paroît fort utile de tenter.

Nous ne penſons pas certainement auſſi avantageuſement de la méthode de faire coucher de jeunes hommes extrêmement exténués, réduits au dernier degré de phthiſie, *tabe conſumpti*, avec de jeunes nourriſſes, jolies, fraîches, proprétes, afin que le pauvre moribon puiſſe traiter à ſon aiſe tant que la nourriſſe y peut fournir. *Foreſtus* étale en vain l'obſervation fameuſe d'un jeune homme arraché des bras de la mort par ce remede ſingulier ; & plus vainement encore à mon avis un très-célébre Auteur moderne prétend qu'une émanation très-ſubtile qui s'échape du corps jeune & vigoureux de la nourrice, venant à s'inſinuer dans le corps très-foible du malade (*ſubtiliſſima exhalantia è valido juvenis corpore inſinuata debiliſſimis*) doit le ranimer très-efficacement. L'exemple de David, dont on rechauffoit la vieilleſſe par ce moyen, que cet Ecrivain allégue, ne conclut rien en faveur de ſon opinion ; car 1°. Il n'eſt

pas rapporté que cette pratique ait été suivie de quelque succès. 2°. Quand bien même ce seroit-là un préservatif contre les glaces de l'extrême vieillesse, il paroît que la maniere d'opérer de ce secours, seroit fort mal estimée par l'insinuation des *tenuissima*, c'est-à-dire, la transpiration ne fait rien ici. 2°. Que si ces jeunes gens, réduits au dernier degré de marasme, pouvoient s'en tirer, en couchant habituellement avec de belles nourrices, cette révolution salutaire seroit due, (si l'usage de lait de femme ne l'opéroit pas tout en entier,) à l'appétit vénérien constamment excité, & jamais éteint par la jouissance qui agiroit comme un puissant cordial, ou comme un irritant extérieur, (ces véficatoires, ou la flagellation.) Enfin que quand même la religion permettroit d'avoir recours à un pareil moyen, ce seroit toujours une ressource très-équivoque, parce que l'espece de fiévre, d'ardeur, de convulsion continuelle, dans laquelle je suppose mon malade, état dont il est très-susceptible, & même éminemment, selon une observation très-connue, que cet état, dis-je, paroît plus capable de hâter la mort, que de la prévenir; encore que l'on fut sûr que le malade ne consommeroit pas l'acte vénérien, à plus forte raison, s'il le consommoit; car il est très-connu que cette erreur de régime est mortelle aux Hectiques, & que plusieurs sont morts dans l'acte même.

Uſage du petit lait.

Nous avons déjà donné une idée du petit lait au commencement de ce traité. Nous avons obſervé auſſi que le petit lait étoit différent, ſelon qu'on le ſéparoit par l'altération ſpontanée du lait , ou bien par la coagulation : celui qui eſt ſéparé par le premier moyen, eſt connu auſſi dans les campagnes, ſous le nom de lait débeurré ; il eſt aigrelet : car c'eſt dans ſon ſein que réſide l'unique ſubſtance qui s'eſt aigrie pendant la décompoſition ſpontanée du lait : il eſt fort peu uſité en médecine. On pourroit cependant l'employer avec ſuccès, comme on l'emploie en effet dans les pays où les laitages ſont très-abondants, dans les cas où une boiſſon aqueuſe & légérement acide, eſt indiquée.

Le nom de petit lait acidule lui convient mieux que celui que Mr. *Cartheuſer* a déſigné par ce nom dans ſa pharmacologie, & qui n'eſt autre choſe que le petit lait ſéparé du lait coagulé par les acides ; car on peut bien par ce moyen même obtenir un petit lait très-doux, il n'y a pour cela qu'à être circonſpect ſur la proportion de l'acide employé ; & Mr. *Cartheuſer* n'exige pas qu'on emploie l'acide en une quantité ſurabondante : en un mot le *ſerum lactis acidulum* de Mr. *Cartheuſer* eſt du petit lait ordinaire , dont nous allons nous occuper. Celui-ci, c'eſt-à-dire, le petit lait ordinaire qu'on pourroit auſſi appeller doux, en le comparant

au précédent, au lait débeurré, eſt celui qu'on ſépare du lait coagulé par ſa preſſure ordinaire, ou même quoique beaucoup moins uſuellement par des acides végétaux : la coagulation du lait par la préparation pharmaceutique du petit lait, & la ſéparation de cette liqueur d'avec le lait caillé, n'ont rien de particulier. On s'y prend dans les Pharmacies, comme dans les laiteries. L'opération vraiment pharmaceutique qu'on opére ſur le petit lait, c'eſt ſa clarification. Voici cette opération.

℞. Du petit lait récent, qui eſt naturellement très-trouble ; ajoutez-y à froid un blanc d'œuf, ſur chaque livre de liqueur; mêlez exactement en fouettant, faites bouillir le tout, & jettez dans la liqueur pendant l'ébullition, dix-huit ou vingt grains de crême de tartre, paſſés au blanchet, & enſuite au papier à filtrer : quoique ce ſoit principalement la ſaveur & l'élégance du remede, l'agréable qu'on a en vue dans cette clarification; il faut convenir auſſi que les parties fromageuſes & butyreuſes, qui ſont ſuſpendues dans le petit lait troublé, non-ſeulement rendent ce remede dégoûtant & ſouvent laxatif, mais même peuvent le diſpoſer à engendrer dans les premieres voies, ces concrétions butyreuſes & fromageuſes, que nous avons compté parmi les mauvais effets du lait. Il faut convenir encore que c'eſt vraiſemblablement une pratique mal entendue, que l'uſage conſtant de donner tous les

jours le petit lait, le mieux clarifié qu'il eſt poſſible ; car quoiqu'il ne faille pas croire Mr. Quinci, qui aſſure dans ſa pharmacopée, que le petit lait ainſi clarifié, n'eſt bon à rien, il eſt indubitable cependant, qu'il eſt des cas où une liqueur, pour ainſi dire, moins ſéche, plus muqueuſe, plus graſſe que le petit lait très-clarifié, eſt plus indiquée que le petit lait clair comme de l'eau. Au reſte, ces petits laits ne différent entr'eux que par des nuances d'activité ; & je ne voudrois pas qu'on admit dans l'uſage l'extrême oppoſé au très-clair, c'eſt-à-dire, ce petit lait brut très-trouble, tel qu'il ſe ſépare du caillet.

Il eſt une troiſieme eſpece de petit lait, qui doit peut-être tenir lieu de ce dernier, du petit lait extrêmement gros, ſçavoir, celui qui eſt connu ſous le nom de petit lait d'*Hofman*, & que Mr. *Cartheuſer* appelle petit lait doux, *ſerum lactis dulce.* Voici comme *Frédéric Hofman* en expoſe la préparation dans ſa diſſertation *de celeberrimâ ſeri lactis virtute.*

℞. Du lait ſortant du pis ; faites-le évaporer au feu nud dans un vaiſſeau d'étain : il vaut mieux exécuter cette opération au bain-marie, juſqu'à ce que vous ayez un réſidu qui ſe préſente ſous la forme d'une poudre jaunâtre & grumelée; alors jettez ſur ce réſidu, autant d'eau qu'il s'en eſt diſſipée par l'évaporation : donnez quelques bouillons, & filtrez. L'Auteur prétend avec raiſon, que ce

petit lait (qu'il appelle eau de lait par décoction ou petit lait artificiel,) a bien des qualités au-dessus du petit lait ordinaire; du moins, s'il est vrai que ce petit lait soit d'autant meilleur, que la substance muqueuse qu'il contient, est plus grasse, plus savoneuse. Car il est très-vrai que les substances salines & sucrées quelconques, se chargent facilement de matieres oléagineuses, lorsqu'elles ont avec ces matieres, une communication pareille à celle que la matiere sucrée du petit lait a dans la méthode d'*Hofman*, avec la matiere butyreuse.

Le caractere qui distingue le petit lait d'*Hofman* d'avec le petit lait ordinaire, n'a cependant rien d'absolu: il ne peut constituer qu'une variété dans le degré d'action, & même une variété considérable; une livre de petit lait (apparemment de vache,) fournie par une livre & demie de lait entier, filtrée, évaporée au bain-marie, & rapprochée autant qu'il est possible, & cependant imparfaitement, a donné à Mr. *Geoffroi* une once, une once & trois grains de matiere concrete, qui est le sel ou le sucre de lait, dont nous allons parler dans un instant. *Hofman* n'a retiré par l'évaporation d'une livre de médecine, qui répond à dix onces ou douze, poids de marc, qu'une once, c'est-à-dire, soixante ou soixante & douze grains de matiere sucrée. La différence prodigieuse de ces deux produits, ne paroît pas pouvoir être raisonnablement déduite, de ce que

Mr. *Geoffroi* a desséché sa matiere au bain-marie, & que *Hofman* a employé la chaleur du bain de sable. On ne peut cependant avoir recours qu'à cette cause ; on a la différence individuelle du lait, que chacun de ces Chymistes a traité, ou enfin à l'inexactitude de l'un des deux, ou de tous les deux ensemble ; car il ne faut pas soupçonner que la matiere concrescible du petit lait, ayant une fois été desséchée, soit devenue moins soluble qu'elle ne l'étoit auparavant, & que le beurre & le fromage avec lesquels elle a été intimément entremêlée dans cette dessication, la défendent contre l'action de l'eau. Le sucre de lait est une substance trop dissoluble par le menstrue aqueux, pour qu'on puisse former vraisemblablement cette conjecture.

Vertus ou usages médicinaux du petit lait.

Presque tous les Auteurs, sur-tout les anciens, que *Frédéric Hofman* a imités en cela, recommandent par préférence le petit lait de chevre : on se sert en France principalement du petit lait de vache, excepté dans les cantons où le lait de chevre est plus commun. A Paris, où cette raison de commodité n'est pas un titre de préférence, on distingue ces deux petits laits dans l'usage ; & beaucoup de Médecins assurent qu'ils différent réellement en vertu ; de même que les Apoticaires observent qu'ils présentent des Phénomenes différens dans la coagulation & dans la clarification :

nous croyons cependant pouvoir regarder ces différences d'actions médicamenteuſes, comme méritant d'être conſtatées par des nouvelles obſervations, ou comme peu conſidérables. D'après ce ſentiment, nous ne parlons que des vertus communes à ces deux petits laits. . . . Au reſte, comme on ne prépare ordinairement que ces deux eſpeces, ce que nous dirons du petit lait en général, ne ſera ſenſé convenir qu'à celles-là . . . La vertu la plus évidente du petit lait, eſt d'être un peu doux, laxatif, aſſez ſûr, peut-être le premier & le plus réel des œcoproctiques. Il pouſſe aſſez communément par les urines. On le donne pour exciter l'une ou l'autre de ces évacuations, ou ſeul, ou chargé de différentes matieres purgatives, diurétiques. Pluſieurs Auteurs le propoſent même comme un bon excipient des purgatifs les plus forts, d'où ils croyent que le petit lait opére une véritable correction. Mais ce mêlange eſt aſſez chimérique dans cette vûe; il n'y a pas d'inconvénient de mêler ce petit lait aux acides, tels que les tamaris, les ſucs acidules des fruits; le petit lait n'eſt pas altéré par ces ſubſtances, comme le ſeroit le lait. Au contraire, leur mêlange avec le petit lait peut être agréable & ſalutaire, toutes les fois qu'on ſe propoſe de rafraîchir & de relâcher. Une légere limonade, préparée avec le petit lait, au lieu de l'eau, mérite la préférence ſur la limonade commune dans les ardeurs d'entrailles & des voies urinaires,

avec menace d'inflammation, &c. Une décoction de tamaris dans le petit lait, vaut mieux aussi que la décoction de ces fruits dans l'eau commune, lorsqu'on se propose de lâcher le ventre dans le même cas.

Le petit lait est regardé, & avec raison, comme le premier des remedes relâchants, humectants & adoucissants : on s'en sert efficacement en cette qualité dans toutes les affections des visceres du bas ventre, qui dépendent des tensions subcutanées ou nerveuses, ou d'irritations par la présence de quelques humeurs vitiées, ou de quelques poisons ou remedes trop actifs. On le donne par conséquent avec succès dans les maladies histériques & hypocondriaques, principalement dans les digestions fougeuses, les coliques d'estomac habituelles, manifestement dues à la tension & à la séchéresse de ce viscere, les flux hémorrhoïdaux, irréguliers ou douloureux, les jaunisses commençantes & soudaines, les flux hépatiques & les coliques bilieuses, les fleurs blanches, les flux dyssentériques, les diarrhées douloureuses, les ténesmes, les superpurgations, &c. Il est regardé aussi comme capable d'étendre sa salutaire influence au de-là des premieres voies, du moins de produire de bons effets dans des maladies qu'on peut regarder comme plus générales que celles dont venons de parler. On le donne avec succès dans toutes les maladies aiguës, & principalement dans la fiévre ardente & dans la fiévre maligne. Il est aussi utile danstous lescas d'in-

flammation présente ou imminente des organes particuliers, des parties de la génération, p. e. dans les maladies vénériennes & inflammatoires, dans l'inflammation d'une partie des intestins après une blessure ou une opération chirurgicale, dans les ophtalmies exquises. On peut assurer que dans tous les cas il est préférable aux émulsions & aux ptisanes mucilagineuses qu'on a coutume d'employer. Hofman remarque dans sa dissertation sur le lait, que les plus habiles auteurs qui ont traité du scorbut, recommandent le petit lait contre cette maladie.

Mr. Lind, auteur bien postérieur à Hofman, & qui a composé un traité du scorbut très-complet, le met aussi au rang des remedes les plus efficaces contre ce mal. Frédéric Hofman attribue encore au petit lait, d'après Silvatius, célebre Médecin Italien, de grandes vertus contre la manie, certaines menaces de paralysie, d'épilepsie, de cancer des mamelles commençantes, &c.

Le petit lait a beaucoup d'analogie avec le lait d'ânesse. Hypocrate ordonne presque indifféremment le lait d'ânesse ou le petit lait de chevre; & Frédéric Hofman dans sa dissertation déjà citée plusieurs fois, attribue au petit lait, sur l'autorité d'Hypocrate, toutes les vertus que cet Auteur attribue au lait d'ânesse, lors même qu'il ne propose pas l'alternative de ce remede ou de petit lait.

En général le petit lait doit être donné à

à grande doſe & continué long tems. Il faut prendre garde cependant qu'il n'affadiſſe pas l'eſtomac, c'eſt-à-dire, qu'il ne faſſe point perdre l'appétit, & qu'il n'abatte point les forces digeſtives, car c'eſt-là ſon unique, mais très-grave inconvénient. On voit bien, au reſte, que cette conſidération ne peut avoir lieu que dans les incommodités & les maladies chroniques: car dans les cas urgens, tels que les fiévres aiguës & les inflammations des viſceres, l'appétit & les forces muſculaires ne ſont pas de facultés que l'on doive ſe mettre en peine de ménager. Il eſt encore vrai cependant que dans les fiévres aiguës, il ne faut pas donner le petit lait dans les cas de foibleſſe réelle.

Petit lait à l'Angloiſe ou préparé avec le vin doux.

Les Anglois préparent ordinairement le petit lait, en faiſant cailler le lait avec le vin d'Eſpagne ou des Canaries. On nous rapporte que c'eſt preſque l'unique façon dont on prépare ce remede à Londres; mais nous ne la connoiſſons en France que ſur quelques expoſés aſſez vagues. Les pharmacopées Angloiſes les plus modernes ne font point mention de cette préparation. Il eſt naturel de conjecturer qu'elle doit varier beaucoup, ſelon la quantité de vin qu'on y emploie; juſqu'à préſent ce remede n'a point été reçu en France; ainſi nous ne ſçaurions prononcer légitimement ſur ſes propriétés médicinales, qui

ne peuvent être établies que sur des observations. Nous osons avancer pourtant que l'usage de mêler une petite quantité de vin d'Espagne & du petit lait déjà préparé, que quelques Praticiens de Paris ont tenté avec succès dans les sujets, chez qui le petit lait pur avoit besoin d'être aiguisé par quelque substance un peu active, que cet usage, dis-je, doit être préféré à celui du petit lait tiré du caillet avec le même vin. Car de la premiere façon la proportion du vin peut se déterminer bien plus exactement, & il ne seroit pas difficile, si l'on désiroit une analogie plus parfaite avec la méthode Angloise, de l'obtenir en échauffant le vin qu'on voudroit mêler avec le petit lait, jusqu'au degré voisin de l'ébullition, ou même jusqu'à une ébullition légere.

Sel ou sucre de lait.

Kempfer dit que les Brakmanes ont connu autrefois la maniere de faire le sucre de lait. Quoiqu'il en soit, Fabricius Bartholetus, Médecin Italien, est le premier qui ait fait mention, au commencement du siécle dernier, du sel essentiel du lait, sous le nom de tartre, de manne, ou de nitre de lait. Ettmuller en a donné une description qu'il a empruntée de cet auteur. Testi, Médecin Vénitien, est le second, qui sur la fin du dernier siécle, a trouvé le moyen de retirer ce sel, & il l'a appellé sucre de lait. Ce Médecin composoit quatre especes de sucre de lait; la premiere

étoit fort graſſe, la ſeconde l'étoit moins, la troiſieme ne contenoit preſque point de parties graſſes ; la derniere étoit mêlée avec quelqu'autre médicament. Ce ſel étoit ſujet à rancir comme la graiſſe des animaux, ſur-tout lorſqu'on le conſervoit dans des vaiſſeaux fermés ; c'eſt pourquoi l'auteur conſeilloit de le laiſſer expoſé à l'air libre.

Mr. Skenkius en 1710 publia en Allemagne, une maniere de faire le ſel de lait. Enfin on a pouſſé en Suiſſe, dans la perfection cette maniere de ſéparer de ſel ; mais on a tenu la préparation ſecrete. Mr. Carthuſer en a donné une préparation particuliere, qu'il attribue mal à propos à Teſti, & que l'Auteur dont nous empruntons ce morceau ſur le ſucre de lait, a tenté ſans ſuccès.... Il y a enſuite un Chymiſte nommé Cruſius, qui a une maniere admirable de compoſer ce ſel, mais malheureuſement il ne fait part de ſon ſecret à perſonne, ce qui eſt d'autant plus fâcheux que celui dont il a la propriété eſt plus beau que les autres : il eſt plus blanc plus doux, il ſe diſſout mieux ſur la langue. En attendant qu'il plaiſe a Mr. Cruſius de publier ſon ſecret, nota (il eſt très-vraiſemblable que ce ſecret conſiſte à dégraiſſer le ſucre de lait, ou à le raffiner par le même moyen qu'on emploie à raffiner le ſucre ordinaire, c'eſt-à-dire par l'emploi convenable de la chaux vive, & d'une graiſſe blanche & pure.) Voici la meilleure méthode de faire ce ſel, que

nous propose notre Auteur, & qui est celle qu'on pratique dans les Alpes, du côté de la Suisse. On prépare dans ces pays deux especes de sucre de lait ; l'un est en crystaux, l'autre se vend sous forme de tablettes ; la derniere espece se fait de cette maniere. On écréme le lait à l'ordinaire, on le fait prendre ensuite avec de la pressure, pour en tirer le petit lait, que l'on filtre à travers un linge propre, & que l'on fait évaporer sur un feu lent, en le remuant doucement jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de miel ; quand il est épaissi de cette façon on le moule ou on lui donne différentes figures, & on le fait sécher au soleil ; c'est ce qu'on appelle le sucre de lait en tablettes. L'autre espece se tire de la précédente ; on fait dissoudre dans l'eau le sucre de lait en tablettes ; on le clarifie avec le blanc d'œuf, on le passe à la chaux, on le fait épaissir par l'évaporation, jusqu'à ce qu'il ait la consistance de sirop, & on le laisse reposer pour que la crystallisation se fasse : les crystaux se trouvent séparés, forment des masses cubiques brillantes & très-blanches ; ils sont attachés au parois du vase par couche ; si l'on veut encore faire épaissir la liqueur qui reste & la mettre en repos, on en retire de nouveaux crystaux ; on peut répéter ce manuel trois fois ; les premiers crystaux sont d'un blanc éblouissant ; les seconds sont pâles, les derniers sont de couleur brune en les faisant dissoudre de nouveau dans de l'eau pure, & répétant la

clarification, la filtration & la cryſtalliſation, on peut porter les derniers au degré de blancheur des prémiers. L'auteur prétend, quoique le lait de tous les animaux ſoit propre à fournir du ſel eſſentiel, que cependant celui de femme eſt meilleur; enſuite ceux d'âneſſe, de vache de & chevre. Le ſel eſſentiel eſt très-ſoluble dans l'eau; mais le différent degré de chaleur de ce menſtrue, fait varier conſidérablement la proportion dans laquelle ſe fait cette diſſolution. 1. once d'eau bouillante diſſout parfaitement: vij gros de ſucre de lait, tandis que la même quantité a bien de la peine à ſe fondre dans une livre d'eau qui n'eſt que froide au ſeizieme dégré du Thermometre de Farenheit.... Quand aux vertus médicinales du ſucre de lait, notre auteur marque, que s'il convient d'avoir égard aux éloges que Mr. Boërhaave & Hofman ont donné au ſucre ordinaire, on doit les accorder à plus forte raiſon au ſucre de lait. Le ſel eſſentiel produit le même effet que le petit lait, qui n'eſt que le remede plus étendu: on peut employer le premier avec avantage pour les eſtomacs pareſſeux, qui ne ſont pas en état de ſoutenir de grandes boiſſons; lorſque le petit lait eſt indiqué pour de pareils ſujets, on peut lui ſubſtituer le ſucre de lait diſſous dans une liqueur convenable, à l'état & aux forces du malade. *Teſti*, *aloiſius*, *Aſabra* & beaucoup d'autres auteurs le croient merveilleux dans les affections goutteuſes & rhumatiſmales; notre auteur ne croit

pas beaucoup a cette propriété que ſon expérience a démentie.

Extrait d'un écrit de Mr. Wallyamox, Médecin de Lauſane, inſéré dans le recueil périodique d'obſervations de médecine, pour le mois de Decembre 1756.

On diſtribue dans le Royaume une eſpece de placard ou mémoire, ſur la nature & l'uſage du ſucre de lait de Suiſſe, qui ſe vend dans pluſieurs villes du Royaume, & principalement à Lyon. Il eſt dit dans ce mémoire que ce precieux remede convient fort, lorſqu'on ſoupçonne d'avoir quelques reſtes de maux vénériens, & qu'il eſt très-propre pour les enfants qui peuvent avoir apporté cette maladie en naiſſant, ou qui ont ſuccé quelque nourrice infectée, tout Médecin raiſonable peut aſſurer poſitivement, au contraire que le ſucre de lait eſt un remede très-impuiſſant dans l'un & l'autre cas .... Tout ce qu'on ſçait du ſucre de lait, c'eſt que c'eſt une matiere de la claſſe des corps muqueux, du genre & de l'eſpece de ces corps, qui eſt caracteriſée par la propriété de prendre une forme concrete : le ſucre du lait eſt diſtingué dans cette diviſion, par la moindre pente à ſubir la fermentation ſpiritueuſe, & par un degré de douceur beaucoup moindre que celle des ſucres végétaux, avec leſquels il a d'ailleurs beaucoup d'analogie.

Le lait diſtillé au bain-marie, qui a été

mis au nombre des médicaments, doit être rejetté dans la claſſe des eaux diſtillées, parfaitement inutiles; celle-ci eſt recommandée principalement comme coſmétique; mais on peut avancer que la très-petite quantité, & l'extrême ſubtilité des principes du lait, qui s'élevent avec la partie aqueuſe dans la diſtillation, & qui donnent à l'eau de lait diſtillé une odeur de lait très-reconnoiſſable, ne ſçauroient cependant lui communiquer aucune vertu médicamenteuſe. On doit penſer la même choſe de l'eau diſtillée de limaçons avec le petit lait, qui eſt décrite dans la plûpart des diſpenſaires, ſous le nom d'eau de limaçons, & d'une autre plus connue ſous le nom d'eau de lait alexitaire; du moins eſt-il certain que cette eau, dont les autres ingrédients ſont le chardon benit, la cabieuſe, la reine des prês, la méliſſe, la menthe & l'angélique ne doit ſa vertu médicinale qu'à la plûpart de ces plantes, qui contiennent un principe actif volatil, & plus généralement que l'eau de lait alexitaire eſt une préparation très-mal entendue, le petit lait entre dans la préparation de la confection de Hamec, & en eſt un ingrédient fort inutile.



DISSERTATION

Sur les eaux minérales.

C'EST ainſi qu'on appelle les eaux chargées ou impregnées de principes minéraux en aſſez grande quantité, pour produire ſur le corps humain des effets ſenſibles & différens de ceux de l'eau commune.

Les eaux minérales ſe diviſent ordinairement en *thermales* & en *froides*. Parmi ces dernieres, il y en a qu'on nomme acidules, à cauſe d'un certain goût piquant qu'elles impriment ſur la langue, à peu près égal à celui du vin mouſſeux, comme celui de Champagne & la biere ; telles ſont les eaux de *Spa*, de *Pyrmont*, de *Vals* ; & rélativement à leurs principes, les eaux minérales ſe diviſent encore en ſulphureuſes, en martiales & en ſalées : c'eſt à cette diviſion que nous nous en tiendrons dans cet article, en commençant par les ſalées. Il eſt néanmoins à propos d'obſerver que les eaux martiales & les ſulphureuſes, qui outre le fer & le ſouffre, contiennent encore des ſels, doivent être entiérement diſtinguées des autres, par cela ſeul qu'elles renferment des ſubſtances ſulphureuſes & martiales ; c'eſt pourquoi nous en ferons une claſſe à part.

Eaux minérales ſalées. Ce ſont les eaux qui ſont impregnées de ſels, & qui ne contiennent d'ailleurs ni fer, ni ſouffre,

mais qui indépendamment des principes ſalins, renferment quelquefois un air ou un eſprit élaſtique, du bitume, une terre abſorbante, & ſouvent même une autre eſpece de terre appellée ſélénite.

On reconnoît les eaux minérales qui ſont purement ſalées à ces ſignes...... 1°. Si l'immerſion de la poudre de noix de gale n'altére point ſenſiblement leur couleur naturelle, Phénomene qui eſt particulier aux eaux martiales. 2°. Si en y jettant de l'argent en maſſe, ou une piece d'argent, ou en expoſant ce métal à leur vapeur, ſa couleur n'en eſt point obſcurcie ou noircie. 3°. Si elles n'exhalent point une mauvaiſe odeur, approchante de celles des œufs pourris, deux propriétés des eaux ſulphureuſes.

Maintenant parmi les eaux ſalées, on en trouve qui ſont chaudes, & dans différens degrés de chaleur, d'autres qui ſont froides. Les principales eaux thermales ſalées du Royaume, ſont les eaux de *Balaruc*, de *Bourbon*, du *Mont-d'Or*; celles de *Vichy*, des *Bourbonnes*, de *Bagnéres*, &c. Les froides ſont celles de *Pougues*, de *Mier*, de *Valo*, d'*Yeuzet*, & les *Eaux froides du Mont-d'Or*, celles de *St. Martin de Fenouilla*, & pluſieurs autres, dont nous attendons l'analyſe des travaux de Mrs. *Venel* & *Bayer*. On doit encore mettre au nombre des eaux ſalées, les martiales qu'on ne boit que quelque tems après qu'elles ont été tirées de la ſource, en ſorte qu'elles ayent dépoſé leur fer, comme ſont

les eaux de *Paſſy* épurées, qu'on prend communément à Paris, celles de *Camares* qu'on tranſporte dans diverſes villes de Languedoc, &c.

Les principes qu'on retire ordinairement des eaux ſalées, & qui s'y trouvent dans une variété de rapports proportionnels à celle des eaux, ſont 1°. un air ou eſprit élaſtique : 2°. un ſel marin : 3°. un ſel d'epſon : 4°. un ſel alkali minéral : 5°. une terre abſorbante : 6°. une terre ſélénitique : 7°. un ſel marin à baſe terreuſe qui ne ſe cryſtalliſe point : 8°. une eſpece d'huile minérale, autrement dite bitume : 9°. enfin on retire de l'alun de quelques-unes, mais celles-ci ſont très-rares. Nous allons traiter de chacune de ces eaux en particulier, ſans omettre de donner des exemples de la maniere dont on peut en découvrir & en démontrer les principes.

Les eaux minérales qui contiennent un air élaſtique, ſont preſque toutes froides ; la préſence de cet air ſe manifeſte par les bulles qui s'élevent continuellement çà & là ſur la ſurface de ces eaux, & par leur goût piquant. Or ce goût que nous avons comparé à celui du vin mouſſeux, dépend évidemment de cet air élaſtique ; la preuve en eſt que les eaux perdent de ce goût, ou deviennent plates à proportion de l'air élaſtique qu'on en chaſſe. Voici d'ailleurs une expérience qui démontre preſque à la vue l'exiſtence de cet air dans ces ſortes d'eaux ; elle conſiſte à adapter au goulot d'une bouteille, à deux

tiers remplie d'eau minérale, une veſſie de porc vuide d'air, qu'on a eu ſoin de mouiller pour la rendre plus flaſque ; pour lors en agitant un peu l'eau de la bouteille par quelques ſécouſſes, tandis qu'on comprime d'une main la veſſie, l'air élaſtique ſe débarraſſe, fait irruption dans l'intérieur de la veſſie qui lui préſente moins de réſiſtance que le verre, & en remplit la capacité. On peut ſuppléer cette expérience par une autre plus aiſée, c'eſt-à-dire, on n'a qu'à boucher exactement avec le pouce l'ouverture d'une bouteille à moitié pleine d'eau, ſécouer la bouteille, lever enſuite un peu le pouce, comme pour donner de l'air, on entendra pour lors ſortir avec ſifflement, par la petite iſſue menagée par le pouce, cet eſprit élaſtique que Mr. *Venel* aſſure être du véritable air, & même de l'air très-pur.

Pour ce qui eſt de la mixtion de cet air avec l'eau, elle eſt ſi foible que la plus légere ſécouſſe, le plus petit degré de chaleur, la ſeule impreſſion de l'air externe eſt capable de la détruire ; c'eſt pourquoi lorſqu'on veut tranſporter un peu loin ces eaux ſpiritueuſes, & qu'on deſire d'en conſerver toute la vertu, il faut avoir la précaution de ne les mettre en bouteilles que le matin, & de choiſir, autant qu'on le peut, un tems froid pour les voiturer. Il ſe trouve de ces eaux qui renferment une ſi grande quantité d'air élaſtique, qu'elles romproient toutes les bouteilles, ſi on n'avoit l'attention de les laiſſer quel-

que peu de tems exposées à l'air libre dans les bouteilles non bouchées, pour qu'elles puissent évaporer partie de cet esprit.

Parmi les eaux minérales salées, dont nous avons donné jusqu'à présent l'analyse, il en est peu de spiritueuses ; nous avons pourtant celle des eaux de *Seltz* & des eaux de *Saint Martin de Fenouilla.* A l'égard des eaux martiales & spiritueuses, il s'en trouve très-communément ; les eaux de *Spa*, de *Pyrmont*, de *Camares*, & un grand nombre d'autres sont de cette classe.

On a trouvé de nos jours l'art de contrefaire ces eaux salées spiritueuses; cette invention très-ingénieuse appartient à M. *Venel.* Pour avoir de ces eaux spiritueuses factices, on n'a donc qu'à remplir une bouteille d'eau commune pure, sur laquelle on fera tomber successivement quelques gouttes d'un alkali minéral & d'un acide, soit marin, soit vitriolique ; chacune de ces liqueurs versée à part dans une dose & proportion convenable, en sorte que le mêlange de l'acide avec le sel alkali se fasse tranquillement, peu à peu & sans trouble ; par ce moyen tout mouvement d'effervescence étant, pour ainsi dire étouffé, l'air se trouvera retenu. Voy. le second Mem. sur l'analyse des eaux minérales de *Seltz*, qui se trouve dans le 2 vol. des Mem. présentés à l'Acad. Roy. des Sciences.

Les acides versés dans les eaux minérales spiritueuses y occasionnent constam-

ment de l'effervescence ; encore que par l'analyse, ces eaux ne donnent que très-peu ou même point de sel alkali nud ; d'où *Hofman*, conduit par une fausse interprétation de la véritable cause de cette effervescence, conjecturoit qu'il y avoit dans ces eaux quelque alkali volatil très-prompt à s'envoler. Il seroit peut-être aussi naturel de penser que cette effervescence est un effet du conflit ou du choc de l'acide, avec la terre absorbante que contiennent presque toutes les eaux minérales ; mais il conste des expériences & des observations de M. *Venel*, que ce Phénomene est dû réellement à l'air, qui, par l'affusion des acides, est forcé de rompre son mêlange avec l'eau.

On retire du plus grand nombre de ces eaux minérales un sel marin. On a plusieurs expériences pour constater la présence de ces sels dans les eaux ; mais son goût & la forme cubique de ces crystaux en sont des indices suffisans.

Les sels de glauber, d'epson, & de seidlitz (car ces sels ne sont qu'un même sel,) entrent également dans la composition de beaucoup de ces eaux. On les reconnoît à un goût d'amertume qui leur est propre, & qui laisse une impression de froid sur la langue, à la figure de leurs crystaux, qui est un parallelograme, dont les angles sont coupés d'un côté, à l'ordre de la crystallisation ; car ces sels qui se trouvent le plus souvent avec le sel marin, ne se crystallisent qu'après ce dernier sel à une évaporation lente.

Le ſel alkali qui ſe rencontre dans les eaux minérales ſalées, a pour baſe un alkali de ſel marin, ou autrement un ſel alkali minéral : on le diſtingue à un goût lixiviel qui lui eſt particulier, & principalement à l'effervefcence qui s'excite dans l'eau minérale concentrée, lorſqu'on y verſe de l'acide vitriolique, ainſi qu'à la forme de ſes cryſtaux.

Les propriétés des ſels dont il a été queſtion juſqu'ici, ſont de détacher & d'entraîner les matieres glaireuſes des premieres voies, de ſtimuler l'eſtomac & le canal inteſtinal, d'augmenter le ton & les oſcillations de ces organes, de réſoudre les obſtructions, de provoquer les urines, & même d'être purgatifs lorſqu'ils ſe trouvent en grande abondance dans les eaux.

Il eſt encore pluſieurs de ces eaux médicinales qui ſont chargées de ſubſtances terreuſes, que nous avons dit être, ou une terre abſorbante, ou de la ſélénite ; la nature de ces ſubſtances eſt véritablement terreuſe ; & lorſque, par l'évaporation, elles ſe ſont formées en maſſe, elles réſiſtent à leur diſſolution dans l'eau pure. A l'égard de la terre abſorbante, elle fait effervefcence avec les acides, & ſe transforme avec eux en ſels neutres. La ſélénite au contraire élude l'énergie des acides. On apprend encore à reconnoître & à diſtinguer l'une & l'autre de ces ſubſtances, à la forme de leurs cryſtaux ; ainſi, par exemple, la terre abſorbante, au moyen d'une évaporation lente, ſe forme en petites lames

écailleuſes, & la ſélénite en petites aiguilles qui deſſéchées ont un luiſant comme ſoyeux. La concrétion de l'une & de l'autre de ces ſubſtances précede toujours celle des ſels dans une liqueur qu'on ſoumet à l'évaporation, & c'eſt toujours la terre abſorbante qui ſe concret la premiere, & la ſélénite enſuite. On ignore juſqu'à préſent qu'elles peuvent être les vertus de la terre abſorbante & de la ſélénite par rapport au corps humain : il faut pourtant en excepter ce qu'on connoît de la propriété qu'a la terre abſorbante, de corriger & d'adoucir les acides des premieres voies.

Les eaux minérales ſalées renferment ſouvent encore un ſel marin à baſe terreuſe, réſultant de l'acide de ſel marin & d'une terre abſorbante, qui par leur union forment un ſel neutre. Ce genre de ſel ne ſe cryſtalliſe point, & on ne parvient même à ſe deſſécher qu'en y employant une très-forte chaleur ; expoſé à l'air libre, ce ſel ſe charge de l'humidité de l'athmoſphere, & ne tarde pas à tomber en déliqueſcence : ces divers caracteres ſerviront à le faire connoître, & autant que ſon goût amer, âcre, très-pénétrant ; en outre lorſqu'on verſe deſſus de l'acide vitriolique, l'eſprit de ſel marin dégagé s'envole & frappe l'odorat ; ſi ſur cette diſſolution vous venez à verſer de l'huile de tartre par défaillance, il ſe fait un précipité blanc, terreux, enſuite, en filtrant cette liqueur, & la faiſant concentrer à une évaporation

lente, vous en obtiendrez les cryſtaux de ſel marin régénéré, appellé vulgairement *ſel febrifuge de Sylvius*. Ce ſel a les mêmes vertus que tous ceux dont nous avons déjà parlé ; il eſt néanmoins à préſumer d'après le goût qu'il doit être plus énergique que les autres.

Il ſe trouve encore nombre d'eaux minérales ſalées, qui contiennent du bitume, ou une huile minérale diſſoute par des ſels; telles ſont les eaux de *Bourbon*, *D'yeuzet*; s'il faut en juger par le goût, les eaux d'une ſource ſinguliere qui ſe voit près de Clermont (le puits de la Pege) & celles d'une ſource à peu près ſemblable auprès d'Alais. On s'aſſure de la préſence du bitume dans ces eaux, ſoit par le goût, lorſque cette ſubſtance y abonde, ſoit en verſant de l'eſprit de vin ſur l'eau entierement concentrée, car pour lors le bitume débarraſſé des ſels ſurnage les eaux.

Il eſt quelques autres ſources encore qui contiennent de l'alun dans leurs eaux; ce genre de ſel ſe reconnoît ſur-tout de même à ſon goût ſtiptique, à la figure de ſes cryſtaux, & à ce qui arrive en le mêlant avec l'huile de tartre par défaillance, c'eſt-à-dire, que dans ce procédé la terre de l'alun étant dégagée de l'acide vitriolique qui s'unit au ſel alkali, il en reſulte un tartre vitriolé? M. *le Roi* a reconnu au goût une de ces ſources ſur un volcan, appellé *Solfatara*, près de Naples; il prétend que les habitans du pays ont coutume d'employer extérieurement les eaux de cette ſource

contre les maladies de la peau. Du reste il suffira de savoir que les eaux alumineuses ne sont du tout point propres à aucun usage intérieur, pour ne pas leur appliquer ce que nous allons dire de l'usage rationel des eaux minérales salées.

Les vertus des eaux minérales salées en général, sont d'être éminemment stomachiques, ce qui est confirmé par leur opération, qui consiste à balayer les premieres voies, à emporter les matieres qu'on suppose y croupir, à en détacher les mucosités tenaces qui peuvent s'y être accumulées, à redonner du ton à l'estomac & aux intestins, &c.

En conséquence prises intérieurement, elles sont très-bonnes; 1°. dans une lésion quelconque de coction, pourvu toute fois qu'elle ne provienne pas d'un engorgement des vaisseaux du ventricule, ou d'un état de phlogose de cet organe, ou enfin de quelque tumeur, soit au pylore, soit dans quelque autre endroit du canal intestinal, les eaux cathartiques, comme par exemple, celles de *Balaruc*, de *Vichy* ou de *Vals*, conviennent dans ce cas aux personnes robustes, & les minérales non-cathartiques, comme celles *D'yeuzet*, aux personnes délicates, aux hypocondriaques, aux mélancholiques, &c. 2°. Dans les accès rebelles de vertige, lorsque le foyer de la maladie est censé résider dans les premieres voies, ce qui est assez ordinaire, & c'est les cas d'user par préférence des eaux cathartiques. 3°. Dans l'hémiplegie, cas dans lequel conviennent

lente, vous en obtiendrez les cryſtaux de ſel marin régénéré, appellé vulgairement *ſel febrifuge de Sylvius.* Ce ſel a les mêmes vertus que tous ceux dont nous avons déjà parlé ; il eſt néanmoins à préſumer d'après le goût qu'il doit être plus énergique que les autres.

Il ſe trouve encore nombre d'eaux minérales ſalées, qui contiennent du bitume, ou une huile minérale diſſoute par des ſels ; telles ſont les eaux de *Bourbon*, *D'yeuzet* ; s'il faut en juger par le goût, les eaux d'une ſource ſinguliere qui ſe voit près de Clermont (le puits de la Pege) & celles d'une ſource à peu près ſemblable auprès d'Alais. On s'aſſure de la préſence du bitume dans ces eaux, ſoit par le goût, lorſque cette ſubſtance y abonde, ſoit en verſant de l'eſprit de vin ſur l'eau entierement concentrée, car pour lors le bitume débarraſſé des ſels ſurnage les eaux.

Il eſt quelques autres ſources encore qui contiennent de l'alun dans leurs eaux ; ce genre de ſel ſe reconnoît ſur-tout de même à ſon goût ſtiptique, à la figure de ſes cryſtaux, & à ce qui arrive en le mêlant avec l'huile de tartre par défaillance, c'eſt-à-dire, que dans ce procédé la terre de l'alun étant dégagée de l'acide vitriolique qui s'unit au ſel alkali, il en reſulte un tartre vitriolé ? M. *le Roi* a reconnu au goût une de ces ſources ſur un volcan, appellé *Solfatara*, près de Naples ; il prétend que les habitans du pays ont coutume d'employer extérieurement les eaux de cette ſource

contre les maladies de la peau. Du reste il suffira de savoir que les eaux alumineuses ne sont du tout point propres à aucun usage intérieur, pour ne pas leur appliquer ce que nous allons dire de l'usage rationel des eaux minérales salées.

Les vertus des eaux minérales salées en général, sont d'être éminemment stomachiques, ce qui est confirmé par leur opération, qui consiste à balayer les premieres voies, à emporter les matieres qu'on suppose y croupir, à en détacher les mucosités tenaces qui peuvent s'y être accumulées, à redonner du ton à l'estomac & aux intestins, &c.

En conséquence prises intérieurement, elles sont très-bonnes; 1°. dans une lésion quelconque de coction, pourvu toute fois qu'elle ne provienne pas d'un engorgement des vaisseaux du ventricule, ou d'un état de phlogose de cet organe, ou enfin de quelque tumeur, soit au pylore, soit dans quelque autre endroit du canal intestinal, les eaux cathartiques, comme par exemple, celles de *Balaruc*, de *Vichy* ou de *Vals*, conviennent dans ce cas aux personnes robustes, & les minérales non-cathartiques, comme celles *D'yeuzet*, aux personnes délicates, aux hypocondriaques, aux mélancholiques, &c. 2°. Dans les accès rebelles de vertige, lorsque le foyer de la maladie est censé résider dans les premieres voies, ce qui est assez ordinaire, & c'est les cas d'user par préférence des eaux cathartiques. 3°. Dans l'hémiplegie, cas dans lequel conviennent

éminemment les eaux minérales cathartiques, ſoit que dans cette maladie l'eſtomac & les inteſtins ayent perdu leur reſſort, ſoit qu'elle ſoit entretenue par des ſucs épais, viſqueux, ou autrement, tels qu'il plaira de les imaginer, qui réſident dans les premieres voies : cependant il eſt prudent de ne pas ſe preſſer dans ces ſortes de maladies, de recourir à l'uſage, ſoit interne, ſoit externe de ces eaux. 4°. Dans l'épilepſie dont elles ne ſervent jamais mieux à éloigner les paroxiſmes, que quand on les ordonne aux malades à trois ou quatre repriſes dans l'année, & qu'on en fait continuer la boiſſon durant trois ou quatre jours chaque fois. 5°. Ces eaux ſont admirables pour réſoudre les obſtructions des viſceres, principalement les engorgemens bilieux qui produiſent un ictere opiniâtre. 6°. Leur qualité apéritive les rend excellentes contre les fiévres quartes rebelles, dont il a été obſervé pluſieurs fois qu'elles ont opéré la guériſon. 7°. Elles ſont encore fort bonnes, priſes hors ce tems du paroxiſme, dans les affections des reins qui ſont occaſionnées par du gravier, ou des mucoſités viſqueuſes qui obſtruent les racines des ureteres, ou les baſſinets des reins : dans ces cas, il faut choiſir les eaux non-cathartiques ; en outre dans toutes ces affections, le bain tempéré des eaux minérales ſalées eſt d'un grand ſoulagement, tout comme dans les maladies qui proviennent d'une léſion de coction, & dans l'ictere. 8°. Bien que les eaux minérales ſalées

ſoient très-propres à prévoquer le flux menſtruel en déſobſtruant les vaiſſeaux utérins, elles ne le ſont pas moins pour arrêter ce flux, s'il eſt trop abondant, ſur-tout lorſqu'il y a lieu d'accuſer ou des obſtructions des viſceres, ou des impuretés dans les prémieres voies, ce qui n'eſt pas rare. 9°. Elles arrêtent également le flux hémorrhoïdal trop copieux, lorſque les obſtructions des viſceres en ſont la cauſe, & elles l'excitent dans le cas d'une ſuppreſſion; ici conviennent les eaux les plus douces. 10°. Enfin on obſerve qu'elles font quelquefois des merveilles dans les affections cutanées.

Les eaux minérales ſalées ont cela de commun avec tous les autres ſecours efficaces qu'emploie la médecine, qu'elles font beaucoup de bien ſi elles ſont données à propos, & qu'elles font beaucoup de mal dans le cas contraire. Il faut donc être d'abord fort circonſpect en conſeillant l'uſage des eaux minérales aux hémiplégiques, & de les ordonner qu'avec beaucoup de prudence. Ces eaux, les piquantes ſur-tout, ne conviennent pas mieux aux perſonnes qui ont la poitrine délicate, ou à celles qui ſont ſujettes à l'hémopthiſie; elles ſont très-dangereuſes pour les maladies qui ont des tumeurs confirmées, renitentes, &c. dans quelque viſcere: à plus forte raiſon leur ſeroient-elles nuiſibles, ſi ces tumeurs étoient déjà parvenues à l'état de ſkirrhe; car, bien loin que les malades en retiraſſent aucun ſoulagement, ils

ne tarderoient pas de tomber dans l'hydropiſie. Ce ſeroit par la même raiſon le comble de l'erreur, de faire prendre ces eaux aux perſonnes qui ont quelque abſcès interne, ou qui ſont travaillées de quelque fluxion ſéreuſe. Il faut encore avoir la plus grande attention de ne pas gorger de ces eaux, principalement de celles qui ne purgent point les perſonnes chez leſquelles elles paſſent difficillement ; car le tempérament pituiteux, froid, ou une certaine habitude corporelle, qui eſt particuliere à ces perſonnes, les diſpoſe éminemment à l'hydropiſie. Il ne faut pas non plus ordonner, ſans de très-grandes raiſons, les eaux minérales ſalées, les piquantes ſur-tout, aux perſonnes ſujettes aux ſtranguries, non plus qu'aux aſthmatiques : enfin les viellards ſont ceux qui ſupportent le moins bien l'uſage de ces eaux, le contraire des jeunes gens.

Quand à ce qui regarde la préparation qui doit précéder l'uſage des eaux minérales ſalées, il peut être quelquefois utile de ſaigner auparavant, ſi la maladie le permet ; on peut encore préparer le malade par quelques bouillons ou de ſimples décoctions rafraîchiſſantes, apéritives, & légérement attenuantes.

Lorſque le malade eſt déterminé à prendre les eaux, il doit en commençant jetter dans la premiere verrée un léger cathartique ; par exemple, trois onces de manne ou environ. Il doit en faire autant le dernier jour de la boiſſon à l'égard du der-

nier verre, ſur-tout ſi les eaux n'ont pas bien paſſé par les voies alvines ou par les voies urinaires.

La doſe ordinaire des eaux minérales ſalées eſt d'environ neuf livres par jour. Ce n'eſt pas cependant que cette doſe doive être une regle pour tous les ſujets; il faut au contraire la varier ſuivant l'âge, le tempérament du malade & la nature de la maladie.

C'eſt le grand matin qu'il convient de prendre les eaux; celles qui ne purgent point, doivent être priſes par plus petits verres, & en obſervant de mettre une plus grande diſtance d'une priſe à l'autre; il doit être tout le contraire de la boiſſon des eaux cathartiques: dans tout cela, il faut ſe conduire de maniere qu'on ait avalé la doſe entiere dans l'eſpace d'une heure ou d'une heure & demie.

A l'égard du tems que doit durer la boiſſon de ces eaux, on a coutume de prendre les catharthiques pendant trois jours & avec ſuccès, à moins qu'il n'y ait quelque contre-indication. L'uſage des eaux minérales fortes peut encore être pouſſé juſqu'au ſixieme jour, & celui des eaux plus douces juſqu'au neuvieme, lors, par exemple, qu'on a en vue de nettoyer entierement les premieres voies. Les non-cathartiques peuvent ſe prendre pendant neuf, douze ou quinze jours, & même des mois entiers, ſi elles paſſent bien, & en ayant l'attention de n'en boire qu'une petite doſe par jour.

Les eaux minérales ſe prenent ordinai-

bustes, de rester plus de quinze minutes dans le bain tempéré, & plus de cinq dans le bain chaud. Le malade plongé une fois dans le bain, y est à peine que son pouls devient aussi fort, aussi fréquent, & aussi animé que dans la plus grande chaleur de la fiévre : son visage se colore, s'enflamme, & se couvre de gouttelettes de sueur. S'il lui arrive de rester dans le bains au-de là du tems prescrit, il est surpris d'un tintement d'oreilles, de vertiges noirs, & de tous les autres signes qui précédent ordinairement les attaques d'apoplexie. Tout le tems qu'il reste dans le bain, sa transpiration insensible augmente au point d'en être quarante fois plus abondante que dans l'état naturel, comme M. *Lemonnier* la déterminé par des expériences faites aux bains de barêge, & rapportées dans les mém. de l'Acad. des Scien. de l'an. 1717, hist. pag. 77, 78. Le malade ayant resté suffisamment dans le bain, on l'en retire en le couvrant d'un drap de lit bien chaud, & on le transporte ainsi enveloppé dans un lit qu'on a également eu soin de bien bassiner; on l'y laisse pendant une heure & demie au plus, durant lequel tems il est ordinaire que le malade sue très-copieusement; si pour lors on lui tâte le pouls, on le trouve encore fébrile, mais il perd insensiblement de sa fréquence & de sa force: on observe qu'il ne revient à son état naturel qu'après quelques heures.

L'usage de ces bains, tant du tempéré que du chaud, échauffe très-puissamment, &

& cet effet est quelquefois d'assez longue durée pour se faire sentir, même quelque tems après qu'on a cessé de les prendre; ainsi, par exemple, il cause l'hémopthisie aux uns, donne la fiévre continue aux autres, renouvelle le paroxisme chez les asthmatiques & les personnes attaquées de strangurie, &c. Il est même d'une observation journaliere à l'égard des femmes, que l'usage de ces bains avance le retour des mois.

Sur cet exposé des divers inconvéniens qui peuvent résulter de l'administration des bains de *Balaruc*, il paroît qu'il est bien aisé d'établir des régles & des précautions pour la sûreté des malades à qui on ordonne ce remede, & d'imaginer les secours qu'on doit apporter à ceux qui s'en trouvent incommodés. Il peut donc être utile, ainsi que nous l'avons déjà dit, de faire saigner le malade avant qu'il se transporte aux bains, ou bien de le préparer pendant neuf ou douze jours, par des remedes adoucissans & rafraîchissans, qu'il pourra même continuer durant l'usage des bains, pour peu qu'il soit d'un tempérament facile à émouvoir, ou comme on dit, d'un tempérament bilieux, sec, &c. Il peut être également bien de purger les premieres voies, & c'est ce qu'on obtiendra très-efficacement par la boisson de ces eaux continuées pendant trois jours, avant d'en venir aux bains.

On ne prend le bain qu'une seule fois par jour, & c'est toujours le matin, com-

me nous l'avons remarqué qu'il convient de ſe baigner.

On ordonne rarement plus de trois ou quatre bains des eaux de *Balaruc* à prendre dans la ſource même ; les bains d'eaux minérales plus douces ne s'ordonnent pas au-delà du nombre de ſix ; le plus ſouvent même en ordonne-t-on un plus petit nombre ; mais lorſqu'on en donne ſix, pour l'ordinaire, on a la ſage précaution de mettre un jour de repos entre le troiſieme & le quatrieme.

Il eſt à propos que tous les malades ſoient traités avec les mêmes précautions, & il eſt trop important de les redoubler à l'égard des hémopthiſiques, de ceux qui ont la fiévre continue, & autres dont nous avons parlé en dernier lieu, parmi leſquels on peut compter les goutteux & les femmes qui ſont ſujettes à des pertes de ſang très-abondantes.

Lorſqu'un malade ſe trouvera incommodé des effets du bain, il faudra le traiter par les ſaignées & par beaucoup d'adouciſſans ou de rafraîchiſſans, &c. Sur quoi la raiſon eſt d'accord avec l'expérience. On ne ſauroit trop recommander à ceux qui prennent les bains de ne pas s'expoſer à l'air froid, par le danger qu'il y auroit que la tranſpiration qui ſe trouve en train de s'augmenter, ne venant à être ſupprimée, il n'en réſultât des accidens très-fâcheux.

On obſerve de très-bons effets des bains dans la paralyſie, & en général toutes

les affections de ce genre paroiſſent aſſez bien indiquer l'adminiſtration de ce remede ; néanmoins il n'eſt pas vrai que tous les paralytiques en ſoient également ſoulagés ; ainſi il eſt prudent de ne l'employer, à l'égard de certains malades, qu'avec beaucoup de précautions ; & il eſt mieux pour d'autres qu'ils s'en abſtiennent tout-à-fait.

Le bain local des eaux de *Balaruc*, ou même encore la douche, convient également dans cette eſpece de paralyſie, qui procéde d'une foulure ou compreſſion trop rude dans une partie, pourvû toutefois que les nerfs ayent conſervé leur intégrité : dans ce genre d'affection on applique le remede à la partie même qui a été maltraitée, quoiqu'elle ſe trouve bien ſouvent aſſez différente ou aſſez éloignée de celle qui eſt réellement paralyſée.

Il faut encore être très-circonſpect dans l'adminiſtration de ce remede, à l'égard des perſonnes goutteuſes, de celles qui ſont atteintes du virus vénérien, des épileptiques, des hypocondriaques, des hyſtériques, &c.

Il ne faut pas non plus négliger, dans le cas de rhumatiſme invétéré, les bons ſecours qu'on peut retirer du bain chaud, qu'il ſera toujours mieux de prendre au degré le plus approchant du bain tempéré, qu'à celui du bain chaud proprement dit.

Le demi-bain s'emploie encore ordinairement dans les douleurs ſciatiques, mais

avec des ſuccès différens ; car il fait du bien aux uns, & du mal aux autres. Or donc, en ſuppoſant d'un côté que la ſciatique participe de la goutte à laquelle les bains chauds ſont contraires ; de l'autre, que cette douleur ſoit l'effet d'une forte impreſſion du froid, & qu'elle tienne de la qualité du rhumatiſme muſculaire, en ſuppoſant, dis-je, ces différentes cauſes de la ſciatique, il paroît que les bains plus tempérés, comme ceux des eaux de *la Malou*, devroient convenir dans le premier cas, & les bains chauds, comme ceux des eaux de *Balaruc*, dans le ſecond.

Pour ce qui eſt de la douche, tout le monde ſçait que c'eſt une eſpece de bain local, dans lequel la partie placée convenablement à la ſource, eſt continuellement arroſée d'eaux minérales, tandis qu'un baigneur la frictionne légérement, en dirigeant l'eau avec ſa main, à meſure qu'elle y eſt verſée par une autre perſonne prépoſée à cette fonction. Le tems que dure la douche des eaux de *Balaruc*, n'eſt pas de quinze minutes ordinairement ; il eſt pourtant des parties qu'on pourroit doucher plus long-tems, & toutes même ſont dans ce cas, ſi vous en exceptez la tête, qu'il y auroit du danger à expoſer trop de tems à cette opération : outre l'incommodité des vapeurs de la ſource que le malade ne ſupporte point aiſément, lorſqu'il a la face tournée du côté des eaux, la ſenſation de l'eau de *Balaruc* verſée dans l'opération de la douche ſur la partie, paroît

d'abord la même au malade que celle de l'eau bouillante, fur-tout lorfqu'on la répand fur le vifage; on voit auffi que la partie douchée en devient extrêmement chaude & fort rouge; on juge auffi, d'après ce que nous avons dit plus haut, que la tranfpiration doit y augmenter confidérablement.

On peut répéter deux fois par jour la douche, & cela pendant quatre, fix, huit jours, ou même pendant un plus longtems, fuivant que la maladie & le tempérament du malade paroiffent le permettre. On applique la douche à la tête & à la nuque ou à la partie poftérieure du cou dans l'hémiplegie; les malades dûement préparés, fuivant la méthode ci-deffus indiquée, fe baignent le matin, & fe font doucher le foir. On a plufieurs exemples de furdités guéries par la douche de la tête, lorfque cette affection eft récente, & qu'elle a été fur-tout occafionnée par l'impreffion du froid. Quelques Médecins font encore en ufage d'ordonner dans ce cas les injections d'eau de *Balaruc*, dans les méat auditif, manœuvre que les baigneurs ne manquent pas de vous rappeller, & qu'on voit réuffir admirablement-bien quelquefois, ces injections détachant & entraînant au-dehors des efpeces de bouchons qui obftruoient le conduit de l'oreille; quelquefois encore on applique très-efficacement les douches dans les douleurs chroniques & périodiques de la tête, avec l'attention de n'adminiftrer ce remede que

hors du tems du paroxiſme. On l'emploie avec le même ſuccès, lorſqu'une partie eſt affectée de ſtupeur, pour avoir été long-tems expoſée à un froid extrême; dans le vertige également occaſionné par un froid à la tête; dans l'œdéme qu'on peut encore combattre par le bain local, ce qui revient au même que la douche; dans les tumeurs glanduleuſes qui ne ſont pas produites par du virus ſcrophuleux, & qui n'ont point encore dégénéré en skirrhe, ainſi qu'on peut le conclure par analogie de ce qu'on obſerve en pareil cas, des bons effets de la douche des eaux de *Barêge*, que M. *Bordeu* a très-bien notés dans ſa belle theſe ſur les eaux d'Aquitaine.

A l'égard des ulceres, c'eſt la douche des eaux minérales ſulfureuſes qui leur convient principalement; on emploie néanmoins avec aſſez d'éfficacité celles de *Balaruc* pour laver & déterger les vieux ulceres; la douche de ces eaux eſt encore d'une très-grande reſſource dans le traitement des dartres, mais il faut avoir la plus grande attention à bien diſtinguer les cas où l'on peut entreprendre leur curation, de ceux où l'on doit, pour ainſi dire, en abandonner ſimplement la guériſon à la nature.

On peut encore préſumer avec quelque fondement, que la douche des eaux de *Balaruc* conviendroit très-fort contre la teigne, en adminiſtrant ce remede avec prudence, & en préparant le malade avec toutes les précautions convenables.

Nous avons vu qu'on employoit encore les bains de *Balaruc* ſous forme de vapeurs ; cela ſe pratique en plaçant le malade dans une étuve propre à cet uſage ; la chaleur de l'étuve de ces bains ſe porte au 30 ou 31. degré du thermometre de *Réaumur* ; les malades y ſont mis tout nuds, couverts ſimplement d'un linceul, & ils ne tardent pas d'y être tout trempés de ſueur ; ils y reſtent autant de tems que les forces peuvent le leur permettre : les uns y reſtent une demi-heure & quelquefois plus ; d'autres ne peuvent plus y tenir après dix, ou quinze minutes ; enfin il y a des ſujets, & ce ſont principalement les femmes, qui à peine introduites dans l'étuve, y tombent en ſyncope ; il eſt donc mieux pour ces derniers de s'abſténir entiérement de ce remede. Les malades au ſortir de l'étuve ſont traités avec le même ſoin qu'ils le ſont au ſortir du bain des eaux ; & c'eſt toujours les mêmes préparations, la même conduite à ſuivre dans ce remede que dans l'autre. Les bains de vapeurs ont auſſi leur utilité dans les reliquats de rhumatiſme, dans la contraction permanente des membres, dans les maladies cutanées ; ils ſont encore très-efficaces, ſi l'on en croit *Sprinfeld*, pour les perſonnes qui ſouffrent des contractures dans quelques membres, en conſéquence du mercure adminiſtré avec imprudence ou à trop forte doſe.

Eaux martiales. Les eaux martiales ſont ainſi appellées du fer dont elles ſont impregnées ; elles ſont preſque toutes froides,

& plus ou moins ſpiritueuſes ou chargées d'air élaſtique. Celles de ces eaux qui contiennent en petite quantité de cet air ou eſprit, ont un goût de vitriol; celles qui renferment beaucoup de cette ſubſtance aérée ont, outre le goût de vitriol, le goût piquant dont nous avons déjà parlé pluſieurs fois. Nous avons remarqué auſſi que les eaux martiales, encore que chargées d'autres principes que du fer, tiroient néanmoins leur nom de cette derniere ſubſtance : la noix de galle eſt comme la pierre de touche pour s'aſſurer de la qualité martiale des eaux En effet par l'inſperſion de cette poudre ſur ces eaux, on voit qu'elles prennent bientôt une couleur rouge ou de violet foncé, ou enfin qu'elles ſe teignent en noir; & cette couleur plus ou moins foncé eſt l'indice certain de la plus ou moins quantité de fer qu'elles peuvent contenir. Toute eau minérale, qui, ſoumiſe à la même expérience, ne donnera aucun de ces ſignes, ne ſçauroit donc être miſe au nombre des eaux martiales. On doit diſtinguer deux eſpeces d'eaux martiales, qui différent entierement l'une de l'autre, c'eſt-à-dire que dans les unes le fer s'y trouve diſſous d'une façon conſtante, & durable ſous la forme du vitriol de mars; telles ſont les eaux de *Zalſabigi*, celles de *Vals*, de la ſource qu'on appelle la *Dominique*, & ſuivant M. de *Sauvages*, celles d'une des ſources d'eaux minérales qu'on trouve aux environs d'Alais; dans les autres au contraire le fer eſt dans un état de

diſſolution ſi légere & ſi facile à ſe diſſiper, qu'expoſée au plus petit degré de chaleur, même au ſeul air libre, le fer ſe précipite au fond des vaiſſeaux; les mêmes phénomenes arrivent, quoique plus tard, à ces eaux dans les bouteilles les mieux bouchées. On met au nombre de ces dernieres les eaux de *Spa*, de *Pyrmont*, de *Paſſi*, de *Forges* de *Vals*, de *Camares*, de *Daniel*, près d'Alais, &c. Il faut encore obſerver, 1°. que ces eaux différent entre elles non ſeulement par rapport aux différens ſels, aux différentes terres, ſoit terre abſorbante, ſoit ſélénite; mais encore, ce qui merite plus d'attention, par une différente quantité de principe martial. Maintenant les mêmes phénomenes étant produits dans les eaux martiales par l'inſperſion de la poudre de noix de galle, que dans une diſſolution aqueuſe du vitriol de mars, il eſt arrivé de-là que les premiers auteurs qui ont parlé des eaux minérales, ont unanimément avancé que toutes les eaux martiales contenoient du véritable vitriol: cette aſſertion qui eſt vraie en effet de quelques eaux martiales dont on a fait tout récemment la découverte, & qui ſont les plus rares de toutes, ſe trouve fauſſe à l'égard des eaux martiales en général, auxquelles cependant on faiſoit cette application, comme l'ont très-bien obſervé Mrs. *Venel* & *Bayen*. Voyez l'analyſe des eaux de Zalſabigi.

Les eaux martiales contiennent non-ſeulement une terre martiale, mais encore un

ſel marin, un ſel d'epſon, un ſel marin à baſe terreuſe, un ſel ſéléniteux, & une terre abſorbante. Tous ces principes, & peut-être encore quelques autres, y ſont contenus dans une variété de rapports qui fait la différence des eſpeces des eaux. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit plus haut ſur la maniere de découvrir & de démontrer ces principes.

Les eaux martiales produiſent de même que les ſalées, un effet ſtimulant & déterſif ſur les premieres voies; elles menent encore par le bas, ſi elles ſont priſes en grande quantité & qu'elles ſoient chargées de beaucoup de ſels, principalement du ſel marin à baſe terreuſe; en outre le fer qu'elles contiennent, leur donne une qualité ou vertu corroborante; il leur eſt encore ordinaire de teindre les ſelles d'une couleur noire, en ſuppoſant que ces eaux pénétrent réellement dans la maſſe du ſang; elles le tempérent, le rafraîchiſſent; elles ſtimulent légérement les ſolides, ouvrent les voies urinaires, & provoquent le flux des urines, effets qui leur ſont communs avec les eaux ſalées; du reſte, elles ſont en même tems légérement aſtringentes & toniques, & c'eſt même la qualité qui leur eſt la plus propre. Il s'en ſuit donc que les eaux martiales participent de la nature des eaux ſalées, ainſi que des propriétés de ces dernieres, & qu'on peut en conſéquence les employer dans beaucoup de cas avec le même ſuccès; elles ſont ſur-tout bonnes pour les perſonnes chez leſquelles la digeſtion

& l'appétit languiſſent, à cauſe d'un relâchement dans les viſceres abdominaux, aux mélancoliques, aux hypocondriaques, ou à ceux dans l'eſtomac deſquels les impuretés acides ſe régénérent continuellement ; elles ſont encore excellentes dans les fleurs blanches invétérées, pourvu qu'il n'y ait point de virus vénérien, dans les gonorrhées invétérées, dans les flux de ventre opiniâtres, & même dans la dyſſenterie.

Plus les ſujets ſe trouvent délicats, plus leurs ſolides ſont faciles à irriter ; plus leur poitrine eſt foible, & plus on doit avoir d'attention à ne choiſir que les eaux martiales les plus légeres pour l'uſage de ces perſonnes.

Pour ce qui eſt des précautions qu'on doit obſerver dans l'uſage de ces eaux, la maniere de les adminiſtrer, l'utilité d'une préparation, nous ne nous répéterons pas ſur ces articles.

Après tout ce que nous venons de dire, on peut juger que les eaux martiales font toujours plus de bien à la ſource même, que quand elles ſont tranſportées ; nous ne devons pas omettre non plus que leur action eſt très-utilement favoriſée par un exercice modéré, comme la promenade dans des lieux couverts, & où l'on reſpire un air pur & champêtre.

Eaux ſulfureuſes. Les eaux ſulfureuſes ſont ainſi appellées du ſoufre qu'elles renferment, ou d'une eſpéce de vapeur ſoufrée très-légere, qui s'eleve de leur ſurfa-

ce. Nous avons déjà dit qu'on reconnoiſſoit la qualité ſulfureuſe de ces eaux à deux ſignes ; ſavoir à l'altération que l'argent en maſſe recevoit dans ſa couleur, ſoit qu'il fut jetté dans ces eaux, ſoit qu'il fut expoſé à leur vapeur & à l'odeur nidoreuſe, à peu près ſemblable à celle d'une diſſolution de foie de ſoufre, ou des œufs durs à demi-pourris qu'elles exhalent ordinairement. Il y a de ces eaux qui ont un goût nauſéabonde, comme celui des œufs pourris, telles ſont les eaux *d'Aix-la-Chapelle*, celles de *Barêge* : il y en a d'autres, comme les eaux bonnes, qui ne font pas ſur le palais une ſenſation auſſi déſagréable, & qui même ont preſque le goût du petit lait, apparemment parce qu'elles ſont moins chargées d'élémens ſulfureux.

Les eaux ſulfureuſes, mêlées à une diſſolution d'argent par l'acide nitreux, ou au ſel de Saturne, font un précipité brun & même noir. Aux ſignes que nous avons dit caractériſer ces eaux, nous devons ajouter qu'il nage dans pluſieurs des flocons d'une matiere gélatineuſe ou preſque graiſſeuſe, qui préſentés au feu, donnent une flamme bleue, & répandent une odeur de ſoufre brûlant.

Parmi les eaux ſulfureuſes, on compte principalement celles de *Barêge*, celles d'*Ax*, de *Cauteretz* ; les eaux *Bonnes* & les eaux *Chaudes* dans le Bearn ; celles d'*Arles*, de *Molitx*, de *Vernet* ; & pluſieurs qu'on trouve dans le Rouſſillon ; celles de

ſaint Jean de Seyrargues, près d'Uzès, la fontaine puante près d'Alais; les eaux de Bagnols dans le Gévaudan; celles qui portent le même nom dans la Normandie, les fameuſes eaux d'Aix-la-Chapelle, &c. Toutes ces eaux ſont onctueuſes, & même, autant qu'on peut le croire, chaudes, mais dans différens degrés de chaleur, elles contiennent certains ſels & certaines terres qui ſont différentes ſuivant les eaux; ces principes ſe trouvent mêmes plus abondamment dans les unes que dans les autres; celles d'Aix-la-Chapelle, par exemple, en contiennent une grande quantité? Cette conſidération doit donc néceſſairement entrer dans l'eſtimation des propriétés de ces eaux, puiſque toutes différent entr'elles à raiſon de la quantité & de la qualité de ces principes terreux & ſalins, & ſur-tout par le plus ou le moins d'élément ſulfureux. Le ſoufre eſt ſi manifeſtement contenu dans certaines de ces eaux, qu'il paroît même à la vûe ſous la forme de petites maſſes très-ſenſibles; dans d'autres, cette ſubſtance y eſt ſublimée en forme de fleurs, ainſi qu'on l'obſerve dans les eaux d'*Aix-la-Chapelle*. Enfin il eſt de ces eaux dont le ſoufre occupe la ſurface en forme de pellicule; telle eſt la fontaine puante près d'Alais. Dans un grand nombre de ces eaux, on ne ſauroit s'aſſurer de l'exiſtence du ſoufre, que par le moyen des expériences & des obſervations rapportées ci-deſſus; l'analyſe n'ayant pu juſqu'ici parvenir à la démontrer. Le ſoufre de ces eaux

s'y trouve diſſout dans un degré de ténuité & de ſtabilité, qui eſt à peine ſaiſiſſable: enſorte qu'elles perdent bientôt leur goût & leur odeur à l'air libre; & que ſoumiſes aux expériences , elles ne donnent pas deux fois les mêmes phénomenes, ce qui arrive plus parfaitement encore, ſi on les met ſur le feu. Il eſt d'ailleurs de ces eaux qui blanchiſſent ou deviennent laiteuſes à l'air libre, peut-être eſt-ce par la précipitation du principe ſulfureux.

Ces eaux, quoique miſes depuis long-tems dans le verre, conſervent leur vertu, pourvu que les bouteilles ſoient exactement bouchées; il faut cependant avouer que ces vertus n'y ſont pas dans toute leur intégrité; & même que celles de ces eaux qui ne ſont pas fort chargées de ſoufre, perdent abſolument dans le tranſport toute leur efficacité & leur énergie. C'eſt pourquoi il eſt plus utile de les boire à la ſource même, que dans des endroits éloignés.

Les eaux ſulfureuſes priſes intérieurement par des ſujets d'un tempérament robuſte, font les effets ſuivant: 1°. La plupart d'entr'elles ne menent pas par le bas, & ne provoquent les urines que preſqu'en proportion de la quantité qu'on en prend. 2°. Elles excitent la circulation du ſang, augmentent la tranſpiration. 3°. Elles portent quelquefois à la tête, la rendent lourde, & occaſionnent des inſomnies. 4°. Elles aiguiſent l'appétit, d'où il eſt bien aiſé de ſe repréſenter le principal mécha-

nisme de leur action dans le soulagement qu'elles procurent aux malades, auxquels on juge qu'elles sont convenables ; & l'on peut également prévoir les régles à suivre dans leur administration. En outre, ces eaux sont encore bonnes dans les affections froides de l'estomac & des intestins, qui participent du spasme ou de l'atonie ; dans la crudité acide, la diarrhée; dans la curation de l'ictère, leur vertu se montre à peu-près la même que celle des eaux salées : elles sont également propres à rétablir le flux menstruel & hémorrhoïdal, ou à les modérer lorsqu'ils sont trop abondans. Elles sont souvent beaucoup de bien dans les fleurs blanches, en redonnant du ton à l'estomac, en excitant la circulation des humeurs, & augmentant la transpiration. Elles sont par la même raison utiles dans la chlorose : on les regarde comme spécifiques dans certaines maladies de la poitrine, & on les emploie avec beaucoup de succès dans les catarres opiniâtres, dont elles viennent à bout en débarrassant les couloirs des poumons, & augmentant la transpiration de cet organe ; elles sont encore très-bonnes dans l'asthme tuberculeux, prises hors le paroxisme ; dans les ulceres du poumon qui sont produits par un abscès ou qui viennent à la suite de la pleurésie, de la péripneumonie, ou en conséquence d'une blessure, dans la suppuration de beaucoup d'autres parties internes, &c. Elles sont encore quelquefois indiquées dans la phthisie pulmonaire, soit

que le malade en soit actuellement atteint, ou qu'il n'en soit que menacé ; dans ces derniers cas les Médecins expérimentés ont coutume de n'ordonner les eaux sulfureuses, qu'autant que le sujet & la maladie sont, pour ainsi dire, d'une espece ou qualité froide. Ils en redoutent au contraire l'usage, lorsqu'il s'agit des personnes d'un tempérament facile, comme ils le disent, à émouvoir, & que la maladie tient beaucoup du caractere fiévreux & de la phlogose.

Quelque bien indiqué que paroisse l'usage des eaux sulfureuses, il est toujours à craindre que le malade ne s'en trouve trop échauffé ; il convient donc alors de choisir les eaux les plus douces & les plus tempérées, de ne les donner qu'à très-petite dose, & même de les couper quelquefois avec du lait : cette méthode a souvent très-bien réussi dans le traitement des écrouelles ; l'usage de ces eaux combiné avec des frictions mercurielles, est encore un excellent remede, comme M. *de Bordeu* l'assure dans sa *dissertation sur l'usage des eaux de Barêge & du mercure.*

Pour ce qui est de la méthode d'administrer convenablement ces eaux, ce que nous avons dit à ce sujet, en parlant des eaux salées, convient ici parfaitement.

Les eaux sulfureuses qui sont très-fortes, comme, par exemple, celles de *Barêge*, & de *Cauteretz*, doivent être prises à fort petite dose, c'est-à-dire depuis trois jusqu'à six ou huit verres

on peut cependant augmenter la dose de celles où l'élément sulfureux se trouve en petite quantité, comme dans celles de *Bagnols*, que plusieurs personnes prennent à la dose de quatre à six livres, sans s'en trouver incommodées. Du reste, dans tous les cas dont nous venons de parler, le bain tempéré aide très-utilement la boisson de ces eaux.

Dans la curation des ulceres calleux, fistuleux, invétérés, qui ne tiennent point à une cause interne absolument indestructible, la douche, soit des eaux de *Barêge*, soit des eaux *Bonnes*, est au-dessus de tous les remedes; au surplus, leur chaleur & leurs effets prochains sont à peu-près comme ceux de la douche des eaux de *Balaruc*. Ce remede opére ordinairement avec beaucoup d'éfficacité dans ces sortes d'affections, soit par la chaleur comme brûlante des eaux qui, en excitant une fiévre locale dans la partie, & mettant en jeu les forces suppuratoires & dépuratoires, renouvelle, pour ainsi dire, la plaie, soit encore à cause de la qualité déterside & balsamique de l'élément sulfureux dont ces eaux sont chargées. L'injection, dans le cas des ulceres sinueux ou fistuleux, n'est pas non plus d'un moindre secours, pour en procurer & en hâter la guérison.

Par les raisons que nous avons exposées plus haut, en traitant des effets des eaux sulfureuses sur des personnes robustes, il est clair que l'usage de ces eaux employées,

ſoit extérieurement comme dans le bain tempéré, ſoit intérieurement par la boiſſon, ne peut qu'être fort utile. Toutefois les remedes chirurgicaux ne doivent pas être négligés, lorſqu'ils paroiſſent néceſſaires pour procurer ou faciliter l'iſſue à du pus qui peut s'être ramaſſé, & croupir dans quelque ſinus profond, d'autant mieux que par ce moyen, l'eau thermale portera ſur toutes les parties de l'ulcere. On peut appliquer ceci à la carie, lorſqu'elle ſe rencontre, c'eſt-à-dire, il faut tâcher de la découvrir autant qu'on le peut, & de l'emporter par des remedes convenables.

La douche des eaux de *Barége* a encore cela de merveilleux, qu'en renouvellant l'inflammation & la ſuppuration dans une partie, elle procure bien ſouvent l'iſſue des corps étrangers ; ſouvent même ce remede eſt très-efficacement employé dans l'amaigriſſement d'une partie. Il réſout quelquefois encore avec ſuccès les tumeurs lymphatiques des glandes, ainſi que l'hydropiſie des articulations, &c.



HISTOIRE

Du détrônement de Scia-Hussein, Roi de Perse, & des révolutions arrivées dans cet Empire, depuis l'année 1722. jusqu'en 1735.

LES Perses qui suivent presque tous les erreurs de Mahomet, sont partagés en deux Sectes : les uns suivent l'Alcoran selon l'explication & les Commentaires d'Aly, qu'ils nomment Coadjuteur ou Lieutenant de Dieu : les autres suivent la doctrine d'Omar. Les premiers sont ceux qu'on appelle proprement Persans, & ils ont toujours eu dans leur parti le Roi, les Princes, & la plûpart des Grands du Royaume : les seconds sont appellés Cohües ; & leur Secte n'a jamais fait de grands progrès que dans les Provinces de Candahar, Corazan, Sizestan & Kirman : Cependant ennemis déclarés des Persans, dont ils étoient quelquefois maltraités, ils cherchoient depuis long-tems l'occasion de se révolter contr'eux, & de sécouer entiérement un joug qui leur paroissoit odieux; il leur falloit pour réussir dans une entreprise aussi hardie, un homme d'un courage intrépide, d'une valeur distinguée, & capable de soutenir le projet qu'ils méditoient en secret : ils n'attendirent pas long-tems ; la fortune les favorisa bientôt en leur présentant Mahmoud, fils de Mirveis,

& qui étoit de leur Secte : cet homme dévoré d'une ambition extraordinaire, quoique né de la plus vile populace, travailloit depuis quelques années, (sous prétexte de défendre les droits & les priviléges de sa Religion,) à se rendre indépendant dans la Province de Candahar, & même à s'emparer du trône, si le hasard ne traversoit point ses desseins : il profita volontiers de la bonne disposition des Aghuans ou Aghües, & commença à lever dans les montagnes un corps considérable de troupes, & afin de réussir plus sûrement dans son projet, il tâcha de gagner les Guebres, anciens peuples de Perse, qui passent pour être extrêmement courageux, & qui sont en effet les meilleurs soldats du Royaume. Ayant eu dans sa négociation tout le succès qu'il pouvoit souhaiter, & se voyant soutenu de ces peuples, il ramassa environ 10000 hommes, qu'il joignit à un corps de 15000 Aghüans, & alla se jetter au commencement de Janvier 1722, sur Kirmand, ville capitale d'une Province qui porte le même nom : cette ville ne résista pas long-tems; car outre qu'elle ne s'attendoit pas à une pareille attaque, elle renfermoit dans son enceinte une troupe considérable de Guebres, qui embrassant volontiers le parti de ceux de leur Secte, obligerent bientôt le reste des Habitans à se rendre, & à livrer la ville à l'ennemi : cette prise qui rendoit Mahmoud maître de la Province de Kirmand, l'encouragea beau-

coup, & lui fit prendre la résolution d'aller droit à Iſpahan, capitale de tout le Royaume. Il partit de Kirmand à la tête d'environ 40000 hommes, laiſſant ſeulement dans la ville mille ſoldats pour la garder. Il ne trouva ſur ſa route preſque perſonne qui s'oppoſât à ſa marche. Ses troupes groſſiſſoient chaque jour, par le grand nombre de vagabonds & gens ſans aveu qui venoient ſe joindre à lui. Les peuples épouvantés abandonnoient leurs Bourgs & leurs Villages, pour ſe dérober à la cruauté de l'ennemi. Deux hommes ſeulement, Mirzaguam Ruſtom, frere du Prince de Georgie, Commandant de la Cavalerie de Perſe, & Alimerdam Kan, Prince du Lariſtan, voulurent l'arrêter dans ſa marche : ils vinrent au-devant du Rebelle avec 4 ou 500 hommes d'Élites. Ils l'attaquerent bruſquement ; mais après avoir remporté quelques petits avantages, ſe voyant accablés par le grand nombre, ils furent obligés, pour ſauver leur vie, de prendre la fuite avec quelques-uns des leurs qui s'étoient échappés avec bien de la peine à la fureur des Rebelles : il y eut dans ce combat près de 7000 hommes tués, dont le plus grand nombre fut du côté des ennemis. après avoir Ainſi diſſipé cette petite troupe, Mahmoud continua ſa route vers Iſpahan : cette ville étoit alors dans une extrême déſolation : dépourvue de troupes, de munitions & de vivres, elle ne ſçavoit comment s'oppoſer à un ennemi redoutable, dont elle ne devoit eſpé-

rer aucun quartier. Le Roi consterné à cette nouvelle, ayant ses soldats dispersés dans les différentes parties de son Royaume, & se voyant dans l'impossibilité de les rassembler à tems, fit lever promptement dans la ville 40000 hommes, qu'il partagea en deux corps, dont l'un fut confié au Prince d'Haviza, appellé Valy, & le commandement de l'autre fut donné à l'Atemadoulet ou premier Ministre : ces deux Généraux sortirent de la ville à la tête de leurs troupes, pour aller combattre l'ennemi qui s'avançoit toujours à grandes journées : ils le rencontrerent le 8 Mars 1722, à 4 lieues d'Ispahan. Les deux armées s'arrêterent en présence l'une de l'autre, sans qu'aucune osât commencer le combat & en venir aux mains : seulement on entendit de grands cris, & il y eût quelques coups de fusils tirés inutilement de part & d'autre ; mais cela ne décidoit rien. Le Prince d'Haviza fut celui qui commença, le 9 au soir, à s'avancer vers l'ennemi : son attaque fut si vive, que sans donner le tems aux Rebelles de se reconnoître, il fit main-basse sur tout ce qu'il rencontra, & malgré les précautions qu'on avoit prises, de bien munir le camp de Mahmoud, ce Prince pénétra le sabre à la main, se fit jour à la faveur d'une grêle de bales, & se saisit de tous les trésors qui y étoient : un succès si considérable l'éblouit, & loin de l'animer, amollit son courage : il ne fut plus occupé que du soin de conserver ses richesses,

& au lieu de poursuivre l'ennemi, il se retira honteusement, pleinement satisfait des dépouilles qu'il emportoit.

Son avarice coûta cher à toute la Perse; car les ennemis, qui s'apperçurent bientôt de sa fuite, entrerent dans le camp, tuerent le reste des soldats qui n'avoient pas suivi le Prince, & se mirent à le poursuivre lui-même avec tant de promptitude & de chaleur, qu'après avoir fait un carnage considérable de son arriere-garde, ils parvinrent jusqu'aux bagages & aux trésors, les reprirent & les rapporterent dans leur camp. Cette défaite du Prince d'Haviza ranima le courage des Rebelles, mais en même-tems elle rallentit fort celui de l'Atemadoulet. Ce Général, qui de son côté, combattoit vaillamment, & même avec avantage la partie des ennemis qui lui étoit opposée, se voyant, par la fuite de Valy, hors d'état de résister plus long-tems, résolut de faire une retraite honorable, d'aller camper auprès de la ville dans un lieu avantageux, & où il ne pût pas être attaqué facilement. Il réussit au gré de ses désirs: mais cela ne l'empêcha pourtant pas d'être vivement poursuivi, & de perdre un grand nombre de soldats. La nouvelle de cette défaite, où plus de 15000 Perses avoient été tués, les Bagages pris & 25 pieces de Canon enlevées, fut bientôt répandue dans Ispahan: elle inspira tant de terreur aux habitans & au Roi lui-même, que si les ennemis eussent voulu profiter de leur victoire, ils auroient

pris ce jour-là même, & la ville & le Roi. Mais Mahmoud qui pouvoit à peine croire ſon bonheur, craignant d'ailleurs qu'on ne lui dreſſât quelques embûches, ſe contenta d'avancer à petits pas; il s'arrêta çà & là à piller les richeſſes que les Grands de Perſe avoient laiſſées dans les maiſons de campagne qu'ils avoient autour de la ville. Cependant les Eſpions qu'il avoit envoyés dans Iſpahan pour ſçavoir ce qui s'y paſſoit, lui ayant rapporté le déſordre & la confuſion qui y regnoit, il ſe répentit, mais trop tard, de ſa lenteur à l'attaquer. Ainſi ſans s'amuſer davantage à ramaſſer des richeſſes qui ne pouvoient pas lui échapper, ſi ſon deſſein réuſſiſſoit, il fit avancer promptement ſes troupes, il les conduiſoit lui-même, & vint camper le 19 Mars à Julfa, gros Bourg habité par les Arméniens, qui n'eſt ſéparé d'Iſpahan que par un pont, dont il n'eut pas de peine à ſe rendre maître: les habitans ſe ſoûmirent d'abord à un homme à qui ils ne pouvoient réſiſter impunément; de-là il envoya un corps de 1000 ſoldats pour tenter de pénétrer dans la ville, la ſurprendre & la livrer entre ſes mains; il le fit ſuivre lentement par un autre corps plus conſidérable, afin que ſi les premiers avoient un heureux ſuccès, ils fuſſent ſoutenus à propos. Mais cette tentative ne réuſſit point: la négligence de Mahmoud à pourſuivre ſa premiere victoire, & à en tirer tout l'avantage qu'il pouvoit, fut regardée par les habitans d'Iſpahan, comme une

une eſpece de crainte qui avoit commencé à s'emparer du cœur des Rébelles ; ils ſe flatterent dès-lors de la défaite d'un ennemi qui ne paroiſſoit s'approcher qu'en tremblant.

Ils fortifierent la ville autant que les circonſtances purent le permettre ; ils placerent de bonnes troupes à tous les endroits que l'ennemi auroit pû attaquer ; en un mot, ils prirent des ſoins ſi exacts, des précautions ſi juſtes, que les 4000 hommes de Mahmoud s'étant approchés, furent repouſſés vigoureuſement, & avec une perte conſidérable ; cet échec les obligea ainſi que les autres qui les ſuivoient, à décamper promptement. Le Général des Rébelles, furieux d'une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit point, & fâché de ce que ſa lenteur avoit donné à la ville le tems de ſe fortifier, voulut bruſquer l'attaque : dans cette réſolution, il s'avança avec toute ſon armée, compoſée de 40000 hommes, & ſe diſpoſa à donner un aſſaut général à la ville : il le fixa au 22 Mars 1722. Mais la petite riviere de Zenderouk, ſur le bord de laquelle eſt ſitué Iſpahan, groſſit tellement ce jour-là, que les ennemis n'oſerent entreprendre de la paſſer : ils attendirent au 23, que les eaux s'étant ſuffiſamment écoulées, donnerent à l'armée la facilité de paſſer ſans danger. Les Aghüans commencerent l'attaque ſous la conduite de Jacques Curland, autrefois Charon. Ce chrétien ayant appris le ſuccès de Mahmoud, avec qui il étoit

d'intelligence depuis long-tems, avoit quitté ſon métier, & étoit venu ſe joindre à lui avec pluſieurs Aghïians qui avoient ſuivi ſa fortune : l'attaque fut fort vive, tout plia d'abord devant les ennemis, & peu s'en fallut qu'ils n'entraſſent ce jour-là même dans la ville ; mais les Aghïians, ſur ces premiers avantages, ſe croyant déjà maîtres d'Iſpahan, commencerent à ſe débander & à courir ſans aucun ordre, les uns d'un côté & les autres de l'autre, en pouſſant des grands cris, & faiſant des décharges preſque continuelles. Les Perſans ayant laiſſé paſſer ce premier feu, & voyant le déſordre où étoient les Aſſiégeans, firent une vigoureuſe ſortie qui découragea ſi fort les Aghïians, qu'après une foible réſiſtance, ils prirent la fuite, & avec eux le reſte de l'armée. Cette premiere attaque n'ayant pas réuſſi, les ennemis n'eurent pas envie d'en tenter une ſeconde, du moins de quelque tems ; témoins de la généreuſe défenſe des Aſſiégés, ils comprirent aiſément ce qu'il leur en coûteroit, s'ils ſe haſardoient de donner un autre aſſaut ; ayant en conſéquence changé de réſolution, ils ne penſerent qu'à inveſtir la ville, & à ſe ſaiſir de tous les paſſages par où on pouvoit y faire entrer des vivres, afin que s'ils ne pouvoient pas la prendre par force, ils la réduiſiſſent par la famine. Cette entrepriſe n'étoit pas facile à exécuter. La ville d'Iſpahan eſt, ſans contredit, une des plus grandes villes du monde ; elle a pour le moins 4 lieues

communes de France de circuit, sans compter plusieurs fauxbourgs considérables & assez bien fortifiés qui l'environnent : il est vrai qu'elle n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur : car outre les places publiques qui sont en grand nombre & très-vastes, il n'y a aucune maison, même d'artisan qui n'ait une cour, & un jardin planté d'arbres, ensorte que lorsqu'on apperçoit de loin cette ville, on s'imagine de voir une grande & vaste forêt où lon a bâti quelques maisons. Les Rébelles n'étoient pas en assez grand nombre pour pouvoir, sans risquer de tout perdre, se partager en autant de corps qu'il y avoit des postes à garder au-tour de la ville pour en faire le blocus ; d'ailleurs tous ces postes étoient exactement munis de bonnes troupes, & ils n'auroient pû hasarder de s'en emparer, sans s'exposer à être défaits, & à affoiblir considérablement leur armée. Mahmoud résolut en conséquence de se tenir tranquille dans ses retranchement au de-là de la riviere de Zenderouk & d'Ispahan ; & de ne rien entreprendre qu'il n'eût reçu un corps considérable de troupes, qu'il attendoit des provinces de Candahar, Sizistan & Kirman : il ne cessa pourtant pas de faire de tems en tems quelques légeres tentatives, pour tâcher de s'emparer de quelque poste avantageux qui pût lui faciliter la prise de la ville : le reste du mois de Mars se passa ainsi que tout le mois d'Avril dans de petites & inutiles attaques de part & d'autre; alors Scia-

Huſſein voyant que le deſſein de Mahmoud étoit d'inveſtir la ville, & de la forcer par la famine à ſe rendre, penſa ſérieuſement à prévenir ce malheur : il aſſembla tout de ſuite les Grands du Royaume, & à leur ſollicitation ainſi qu'aux prieres du peuple, il réſolut de faire faire une ſortie avec plus de 100000 hommes pour attaquer l'ennemi juſques dans ſes retranchemens, & l'obliger à s'éloigner ; il propoſa ſon deſſein à l'Atemadoulet & à Valy, Prince d'Haviza : le premier approuva cette généreuſe réſolution, & ſi on l'avoit cru, on n'auroit pas même tant différé : mais le Prince d'Haviza fut d'un ſentiment contraire : ce Prince qui par ſon avarice avoit été, comme on l'a déjà dit, la cauſe de la perte de la premiere bataille, craignant avec raiſon d'être diſgracié ſi on battoit les ennemis, favoriſoit ſécretement le parti de Mahmoud, & tâchoit d'éloigner adroitement & ſans qu'on s'en doutât tout ce qui auroit pu être préjudiciable à l'ennemi : le Roi qui eſtimoit ce Prince à cauſe de ſa bravoure & de ſon expérience dans l'art militaire, & qui d'ailleurs ne le ſoupçonnoit point d'une infidélité auſſi noire, déféra malheureuſement à ſon ſentiment, & défendit abſolument de faire aucune ſortie ſans l'ordre du Général Valy à qui il confioit le ſoin de la ville : ces ordres auxquels on ne devoit pas s'attendre eu égard aux circonſtances & aux bonnes diſpoſitions où paroiſſoient être tous les Habitans de bien combattre, ſurprit

& affligea en même tems tout le monde : on goûta cependant une légere consolation au départ du Prince Thamas, fils du Roi de Perse : ce jeune Prince enrichi de toutes les qualités qui font les Héros, & assurent le bonheur des peuples, doux, affable, libéral, magnanime, distingué déjà par la pénétration & la justesse de son esprit, & par une valeur extraordinaire, ayant été déclaré par son pere héritier présomptif du Royaume, & reconnu par tous les autres Princes du sang & les Grands de la Cour, sortit de la ville le 21 Avril, accompagné seulement de 200 soldats choisis : son dessein étoit de ramasser dans les provinces le plus grand nombre de troupes qu'il pourroit, d'en faire un corps considérable, & de venir ensuite au secours de la ville : on ne doutoit point que la présence d'un si généreux Prince n'attirât en foule les peuples dans son parti, & que l'amour qu'ils avoient tous pour lui, ne les engageât à faire les derniers efforts, pour le mettre bientôt en état de résister efficacement à l'ennemi : mais doit-on compter sur la fidélité des hommes, sur-tout dans les revers de la fortune ? Les Princes comme le reste des humains sont quelquefois exposés à éprouver l'inconstance des peuples, tant qu'ils sont les dispensateurs des graces & les arbitres de la vie & de la mort : on les encense comme des Idoles ; on se sacrifie pour eux ; rien ne coûte quand il s'agit de mériter leurs bienfaits ; mais s'ils sont ren-

versés du faite des honneurs au sein de l'adversité, alors on oublie les engagemens les plus sacrés, on ne les envisage plus comme ses maîtres, ils ne sont plus que des hommes ordinaires, heureux encore dans leur malheur si on ne leur fait point éprouver toute la cruauté de l'indifférence & du mépris. Le jeune Prince dont je parle se trouva dans une de ces circonstances où il ressentit l'horreur d'une situation aussi terrible; l'état déplorable où il alloit être réduit, s'il n'avoit bientôt un prompt sécours, ne fit aucune impression sur l'esprit de ses sujets. Les peuples les plus voisins d'Ispahan, frappés d'une crainte excessive, au bruit des nouvelles qu'ils avoient eues de la défaite des Perses, avoient abandonné leurs demeures, s'étoient dispersés de côté & d'autre dans les montagnes, & ne pouvoient, ni ne vouloient même se réunir : ceux qui étoient plus éloignés, sous prétexte de conserver les frontieres du Royaume du côté de la Turquie, réfuserent de se joindre à lui : d'autres enfin croyant que c'étoit une occasion très-favorable de satisfaire leur ambition, ne pensoient qu'à se rendre absolus & indépendans dans leurs provinces : ainsi l'infortuné Thamas se voyant abandonné de tout le monde, & n'ayant pas dans ce desordre l'autorité nécessaire pour se faire obeir, résolut de revenir à Ispahan, & de défendre cette ville aussi long-tems qu'il le pourroit, avec le sécours des Habitans & des étrangers qui s'y étoient

refugiés en grand nombre : mais alors l'occasion de revenir seul, étoit passée: la ville étoit entiérement investie, & tous les passages occupés par les ennemis: voici comment ils exécuterent une entreprise aussi difficile. Dès que Mahmoud eût appris le départ & le dessein du Prince Thamas, il comprit tout ce qu'il y avoit à craindre, si avant le retour de ce Prince, il ne disposoit son armée de façon qu'il ne pût être attaqué. Après avoir bien réfléchi sur la situation dans laquelle il se trouvoit il n'avoit que deux partis à prendre, ou d'abandonner entiérement son entreprise, en se retirant dans la province, ou de continuer le siége si vigoureusement que la ville fut obligée de se rendre avant l'arrivée du sécours : il ne goûta point le premier parti : il étoit trop avancé pour réculer d'une maniere si honteuse : le second lui paroissoit fort dangereux; la résolution où il sçavoit qu'étoient les Assiégés de se defendre jusquà la derniere extrêmité, lui faisoit tout appréhender pour ses troupes qu'il ne vouloit point affoiblir dans de pareilles circonstances; cependant dans la nécessité où il étoit de vaincre ou de périr, il ne balança pas un moment de se déterminer au dernier parti, & la fortune malheureusement pour Ispahan, seconda son ambition & favorisa son projet. Il y avoit sur la riviere à une extrêmité de la ville, un pont fort large au de-là duquel étoit un petit fort qui dominoit sur toute la campagne, & commandoit en

même tems une partie de la ville : ce fort une fois pris, Mahmoud pouvoit ſans riſque s'emparer aiſément de toute les autres fortifications, battre la ville tant qu'il voudroit & couper le paſſage à tous les vivres : il s'agiſſoit de ſe rendre maître de ce poſte : le haſard en fit naître l'occaſion, & il ſçut en profiter : les Georgiens à qui on avoit confié la garde du pont & du fort, ayant enlevé une petite proviſion d'eau-de-vie qui venoit à l'armée de Mahmoud, en burent avec tant d'excès qu'ils s'enivrerent, & dans cet état ils laiſſerent le fort ſans garde & ſans défenſe. Mahmoud en ayant été averti par les eſpions, envoya auſſi-tôt quinze cens Aghüans qui ſe ſaiſirent, le dernier jour d'Avril, du Pont & du Château, firent mains-baſſe ſur tous les Georgiens, & dreſſerent contre la ville les différentes piéces d'artillerie qui s'y trouverent en quantité : cette priſe importante facilita à Mahmoud le paſſage de ſon armée de l'autre côté de la riviere, où il étoit néceſſaire d'aller pour enlever aux Perſes & ſurtout à l'Atemadoulet les poſtes avantageux qu'ils occupoient, & ſans leſquels il eût été très-difficile de prendre la ville : un ſécours de 20000 hommes qu'il attendoit des provinces de Candahar, Siziſtan & Kirman étant arrivé heureuſement pour lui dans ces circonſtances, lui rendit des ſervices très-conſidérables : après avoir aſſigné à ces nouvelles troupes les poſtes qu'elles devoient garder dans les retranchemens qu'il avoit fait

au commencement du ſiége aux fauxbourgs de Julfa & d'Iſpahan, il diviſa ſon armée en deux corps, lui fit paſſer la riviere aux deux extrêmités de la ville, & en peu de tems il ſe vit maître des fortifications qui défendoient la ville, & de tous les paſſages par où les vivres & les ſécours pouvoient entrer. Les Aſſiégés ſe voyant ainſi bloqués de tout côté, ſans eſpérance d'aucun ſécours de la part du Prince Thamas, qui étoit fort embarraſſé lui même, commençant d'ailleurs à ſe reſſentir des miſeres de la faim, demanderent avec inſtance qu'on leur permit de ſortir pour aller combattre l'ennemi : mais le Prince d'Haviza qui favoriſoit en ſecret le parti de Mahmoud, n'oublioit rién pour les en détourner ; il diſoit que l'heure n'étoit point encore favorable, que l'intention du Roi étoit qu'on attendit, & qu'il ne manqueroit pas de les avertir dès que l'occaſion ſe préſenteroit : elle tardoit bien cependant de venir : les proviſions qui diminuoient chaque jour, commençoient à manquer, & pluſieurs mourroient de faim : les Grands ainſi que le peuple ſentoient la néceſſité qu'il y avoit d'attaquer l'ennemi, & d'ouvrir un paſſage aux vivres qui n'étoient pas fort éloignés : mais le Roi qu'une honteuſe crainte, & une lâcheté criminelle avoit fait renfermer dans ſon Palais, ne voulut jamais condeſcendre à leurs prieres ; au contraire s'en offenſant comme ſi c'eût été une révolte contre lui, il ordonna par une imprudence & une cruauté inouie

qu'on tirât ſur ceux qui paroiſſoient le plus ardens & qu'on les éloignât de ſon palais. Une conduite auſſi extraordinaire auroit infailliblement excité une ſédition générale dans toute la ville, ſi Achmet-Aga, homme vaillant & généreux & qui étoit très-attaché aux intérêts de ſon Roi, n'eût appaiſé les eſprits déjà fort aigris, & ne ſe fût mis à la tête des troupes & des habitans, pour aller combattre l'ennemi : ce fut au commencement de Juillet qu'il ſortit de la ville, ſuivi de plus de trente mille hommes : il commença ſon attaque ſoutenu foiblement par le Prince d'Haviza, & il eût d'abord tout le ſuccès qu'il pouvoit attendre : après avoir tué deux mille Aghüans, & obligé les autres de ſe retirer, il ſe ſaiſit des certains paſſages par où il pouvoit facilement faire venir des proviſions dans la ville. Cette heureuſe expédition répandit la joie parmi les habitans, mais elle ne dura pas long-tems ; le Prince d'Haviza qui juſques là n'avoit favoriſé le parti de Mahmoud qu'en ſecret, ſe déclara alors hautement pour lui, & joignant ſes troupes à celles de l'ennemi, il vint fondre ſur Achmet-Aga, le chaſſa des poſtes qu'il occupoit, fit paſſer au fil de l'épée tous les Perſes qui s'y trouverent, & pourſuivit les autres avec tant de chaleur qu'ils eurent bien de la peine à gagner la ville pour ſe dérober à ſa fureur. Cette trahiſon du Prince d'Haviza, & la défaite d'Achmet refroidirent extraordinairement le courage des Aſſiégés, & leur firent preſque perdre tou-

te eſpérance de pouvoir ſe ſoutenir. Le Roi plus ſenſible que tout autre à ce malheur déplorable, & ne ſçachant dans la douleur qui l'accabloit à qui s'en prendre, fit appeller Achmet-Aga, le blâma publiquement de la trop grande facilité qu'il avoit eue à ſuivre les déſirs du peuple, & de ſon imprudence à aller attaquer ſans l'ordre du Prince d'Haviza, des ennemis qui étoient rétranchés avec beaucoup de précaution. Ajoutant que ſi ce Prince l'avoit trahi dans cette occaſion, cela ne pouvoit venir que du chagrin qu'il avoit eu de voir par cette ſortie ſon autorité mépriſée, & ſes conſeils rejettés. Envain Achmet employa les moyens les plus propres à ſe juſtifier; envain il repréſenta au Roi que la ſeule néceſſité, le bien de l'état, la gloire de ſa couronne l'avoient engagé à cette entrepriſe; envain il voulut lui faire comprendre que le Prince d'Haviza avoit depuis long-tems des ſecretes intelligences avec Mahmoud, & que ſon peu de ſoin à lui réſiſter, joint à une application conſtante d'éloigner tout ce qui pourroit incommoder ou arrêter l'ennemi dans ſa victoire, étoit une preuve évidente de ſon infidélité. Le Roi aveuglé par ſes préjugés ne voulut rien entendre, & renvoya avec un ton ſévere le trop généreux Achmet: ce brave homme ſenſible aux reproches qu'il venoit d'eſſuyer & ne croyant pas de pouvoir ſurvivre avec honneur à un pareil affront, avala la nuit ſuivante du poiſon, dont il mourut quatre ou cinq heures après. La

perte d'un Officier dont la droiture, le courage & la générosité faisoient le vrai caractere, consterna généralement tout le monde, & même le Roi, qui revenu déjà de ses préventions, avoit résolu de lui confier le soin de défendre la ville; & il faut avouer qu'elle avoit un besoin extrême de son sécours dans la triste situation où elle étoit réduite par la famine : rien de plus déplorable en effet que le spectacle qu'elle présentoit alors, & qui ne fit que devenir plus horrible dans la suite. Tout ce que Josephe nous raconte du siége de Jérusalem par Tite, s'est exactement renouvellé à Ispahan; & je puis même dire qu'il y a eu de scenes encore plus affreuses. Dès le commencement du siége, le Roi fit une faute très-essentielle; il étoit si peu expérimenté dans l'art de la guerre, & suivoit si aveuglement les conseils de certaines personnes indignes de sa confiances & incapables de donner un bon conseil, qu'il fit publier un édit par lequel il défendoit à tous les Citoyens & même aux étrangers de sortir de la ville sous quelque prétexte que ce fut; il ordonna encore que tous ceux que la crainte de l'ennemi amenoit en foule à Ispahan des villages voisins, fussent reçus dans la ville; de sorte qu'il y avoit une si grande quantité de personnes inutiles, que non-seulement les maisons, mais encore les jardins, les rues & les places publiques en étoient remplies: cependant malgré cette multitude, avant que la ville fut investie & les passages occupés, les vivres y étoient à assez bon mar-

ché ; mais dès quelle fut entiérement environnée d'ennemis, ils furent bientôt à un prix exceſſif ; un pain d'environ douze livres de France ſe vendoit, au mois de Juillet, huit à dix piaſtres, au mois d'Août trente, au mois de Septembre cent ; & enfin au mois d'Octobre que la ville ſe rendit, il monta juſqu'à deux cens piaſtres : Les chevaux dont le Roi lui-même étoit obligé de faire ſa nourriture ordinaire, s'achetoit douze à quinze cens piaſtres ; les chiens & les chats furent recherchés avec avidité, & mangés par les particuliers qui en avoient : enfin la miſere devint ſi grande qu'on n'eût plus d'horreur de ſe nourrir de chair humaine. On voioit des perſonnes qui n'avoient que la peau & les os, chercher dans des cadavres décharnés, dont les rues étoient pleines, de quoi ſoutenir les foibles reſtes d'une vie languiſſante, que la faim leur alloit bientôt ravir. Un jour j'apperçus devant la porte de ma maiſon trois femmes, qui couperent les bras & les cuiſſes à une jeune fille morte de faim de 19. à 20. ans pour s'en nourrir, ce qu'elles firent très-modeſtement, en l'environnant & la couvrant de leur voiles, dans le temps de l'inciſion : d'autres parcourant les rues en fureur avec des maſſues de fer, tuoient les premiers qu'ils rencontroient ſans défenſe, & s'en nourriſſoient après. Les méres même n'épargnoient pas leurs propres enfans ; inſenſibles à leurs cris & à leurs larmes, elles étoient les premieres à les maſſacrer & à les dévorer.

Mais ce n'étoient pas ſeulement parmi le peuple, que ces cruautés barbares s'exerçoient; les perſonnes les plus diſtiguées, après avoir conſommé tout leur argent, ſe voyoient obligées d'en venir aux mêmes extrêmités. Quelques familles ſeulement ne pouvant pas par une horreur naturelle ſe réſoudre à de pareils excès, aimerent mieux mourir par le poiſon, que de vivre ſi miſérablement & d'une maniere ſi contraire à l'humanité.

Telle a été à peu près la triſte ſituation de la ville d'Iſpahan durant deuxmois& demi. Le nombre de ceux qui moururent en ce tems-là va au-delà de ce qu'on peut s'imaginer; les jardins & les places publiques étoient comme autant de cimetieres. On avoit jetté une ſi grande quantité de cadavres dans la riviere, que l'année d'après on n'oſoit pas ſans horreur en manger le poiſſon.

Si Mahmoud eût voulu dans ces malheureuſes conjonctures attaquer la ville, il l'eût priſe immanquablement d'aſſaut, & ſans beaucoup de peine: mais déſirant ſe conſerver les tréſors du Roi & des grands, qui ſans doute euſſent été enlevés par les ſoldats dans la chaleur du pillage, il ſe tînt tranquille pendant plus de quarante jours, amuſant toujours les Perſes par des vaines capitulations: aſſuré qu'il étoit de ſon entrepriſe, qui ne pouvoit manquer de réuſſir, il attendoit chaque jour que le Roi & la ville ſe rendiſſent à diſcretion, & c'eſt ce qui arriva en cette maniere

le 23 Oct. de la même année, 1722. D'abord le Roi pour adoucir la férocité de son vainqueur, & pourvoir en même tems à la sûreté de sa vie, pour laquelle il avoit tout à craindre, choisit parmi les Princesses ses filles, celle qui par sa beauté, son esprit & ses manieres, devoit le plus agréer à Mahmoud, & la lui envoya avec de très-riches présens, le priant instamment de vouloir bien l'accepter pour son épouse. Après quoi s'étant dépouillé de toutes les marques de la royauté, & revêtu d'un habit violet, il parcourut à cheval les larmes aux yeux, & dans la posture la plus humiliante, les principales rues de la ville avec quelques Courtisans les plus familiers, qui déploroient son malheur & les tristes ruines de sa famille qui alloit être bientôt réduite à un dur esclavage. Le peu d'Habitans qui restoient dans Ispahan, touchés d'un spectacle si étonnant & si digne de compassion, ne purent eux-mêmes retenir leurs larmes, & oubliant dans cette occasion leur propre misere, ils ne paroissoient sensibles qu'à celle de leur Prince. Leurs cris redoublés se faisoient entendre de toutes parts, & parvinrent même jusqu'à Julfa, où ils porterent la douleur & la compassion dans le cœur de tous ceux qui y étoient. Après cette triste & lamentable cérémonie, le Roi reprit ses habits ordinaires, & ayant mis la couronne sur sa tête, il sortit de la ville accompagné d'environ cinquante personnes des plus distin-

guées de la Cour, & ſe rendit au camp de Mahmoud.

On n'oublia rien pour engager ce Rébelle à aller au devant de ſon Roi, mais on ne pût rien gagner ſur ſon eſprit ; & une orgueilleuſe fierté lui faiſoit regarder ce devoir comme une choſe indigne d'un vainqueur. Il ſe contenta ſeulement à ſon arrivée de ſe lever de ſon ſofa, & de lui rendre ſimplement le ſalut, qu'il n'auroit pas même pû réfuſer au dernier de ſa Cour.

Une maniere ſi hautaine révolta tous les eſprits : les ennemis même, & ſur-tout Acheref, un des Chefs des Aghüans, qui étoit proche parent de Mahmoud, ne purent s'empêcher d'en témoigner publiquement de l'indignation. Le Roi cependant ſans rien faire paroître du chagrin dévorant qu'il reſſentoit au fond de ſon cœur, s'approcha de Mahmoud, l'embraſſa, comme s'il eût été le meilleur de ſes amis, le reconnut pour ſon gendre, l'adopta pour ſon fils, & lui fit par écrit une ceſſion authentique de ſon Royaume, à lui & à ſes deſcendans, excluant même pour jamais de la ſucceſſion, ſes propres enfans & ceux qui en naîtroient.

Pour toute reconnoiſſance d'un bienfait ſi conſidérable, le Roi ne lui demanda que deux choſes : la premiere, qu'il ne touchât point à ſes concubines : la ſeconde, qu'il s'engageât par ſerment à lui conſerver la vie & celle de ſes enfans, les Princes du ſang, qu'il devoit regarder comme ſes freres cadets, en qui il trouveroit tou-

jours tout le respect, toute la soumission & toute la fidélité qu'il souhaitoit. Mahmoud s'engagea sans peine, & même volontiers à tout ce qu'on exigeoit de lui. Après quoi le Roi prenant sa Couronne, la lui mit sur la tête, lui présenta le Sceptre, & lui livra en même tems les clefs de son Palais & de ses trésors, l'assurant qu'il le reconnoissoit dès ce moment, & le reconnoîtroit toujours dans la suite pour son Maître & son unique Souverain.

Les Grands du Royaume & les Généraux des Aghüans & des Guebres, suivirent l'exemple du Roi de Perse, & firent tous leurs soumissions. Cependant Mahmoud après avoir fait prendre, selon la coutume du Pays, quelques rafraîchissemens au Roi & à ceux de sa suite, envoya environ quinze mille hommes, pour se saisir du Palais Royal, des chemins & des portes de la ville, où il fit son entrée publique le 25 du même mois, dans l'ordre suivant.

Un Capitaine ordinaire précédé de sa Compagnie, commençoit la marche : il étoit monté sur un cheval richement harnaché, immédiatement après, venoient environ deux cents Soldats de la garde, marchant en divers pelotons, & portant en main le sabre élevé. Ceux-ci étoient suivis de plusieurs Officiers de guerre à cheval, superbement vêtus, & formant un cercle à différens espaces, au dernier desquels étoit dans le milieu le nouveau Roi, la couronne en tête, monté sur un

cheval de grand prix, dont le Prince d'Haviza lui avoit fait préſent quelques jours auparavant : il avoit à ſes côtés les deux principaux Chefs de ſon armée, Kar-Sullan & Amanulla. La marche étoit fermée par 2 ou 3 cent ſoldats ceints de leur ſabre à côté ; après eux venoient quelques Magnats de Perſe ; & le Roi nouvellement détrôné, qu'on appelloit, & qu'on appellera dans la ſuite, Sultan-Huſſein, tous eſcortés par une troupe de pluſieurs Carrabiniers : les rues qui conduiſoient au palais, depuis la porte de la ville, par laquelle le Conquérant entra, étoient couvertes dans le milieu du pavé de belles & riches piéces de brocard en or & en argent, ſur leſquelles marchoit le cheval qu'il montoit, & tout le chemin étoit bordé de ſoldats le mouſquet ſur l'épaule.

Dès qu'on fut arrivé au palais royal, Sultan-Huſſein y entra en qualité de priſonnier, par la porte qu'on appelle des cuiſines ; & Mahmoud triomphant fut conduit dans la ſale où étoit le trône : il y fut ſalué pour la ſeconde fois comme Roi de Perſe, par ſes Grands & ceux du Royaume. Un moment après on fit une décharge générale de toutes les piéces d'artillerie qui étoient dans la ville, à laquelle répondirent tous les Forts & Châteaux voiſins. Il n'y eut dans la ville rien d'extraordinaire dans ces réjouiſſances, qui furent ordonnées pendant quelques jours : la miſere où étoient réduits les Habitans, ne leur permit pas de témoigner beaucoup de joie

dans cette occaſion : la diſette néanmoins diminua conſidérablement ; le pain que l'on vendoit auparavant deux cens écus, fut mis, par ordre de Mahmoud à deux écus ; & bientôt après les proviſions venant en abondance, les choſes y furent à un prix raiſonnable.

Un ſuccès auſſi heureux que celui-là, fit eſpérer au nouveau Roi de venir facilement à bout de toutes les autres entrepriſes : Maître qu'il étoit de la capitale du vaſte Royaume de Perſe, ayant en ſon pouvoir le Roi, les Princes & la plûpart des Grands, il ne doutoit point que les villes & les provinces ne le reconnuſſent, & ne ſe rangeaſſent ſous ſes ordres. De ſorte qu'après avoir réglé toutes choſes dans Iſpahan, & mis ſous bonne garde ſon illuſtre priſonnier & ſes enfans, il envoya à la fin de Novembre dix mille Aghüians à Casbin, ville autrefois capitale de la Perſe, & le ſéjour ordinaire de ſes Rois, pour l'engager à ſe rendre, & à donner la premiere un exemple de ſoumiſſion. Les Habitans de cette ville qui n'étoient point préparés à ſoutenir un ſiége, ſe ſoumirent d'abord ; mais peu de tems après ne pouvant plus ſupporter les indignes cruautés que commettoient les Aghüians à leur égard, par une ſecrete conſpiration ils ſe révolterent, & en tuerent plus de ſix mille. Les autres ayant perdu tout leur bagage, furent obligés de fuir, & dans le chemin pluſieurs moururent ou des bleſſures qu'ils avoient reçues,

ou du froid qui étoit excessif, contre lequel ils n'avoient pas de quoi se garantir. Très-peu enfin arriverent à Ispahan au commencement de Fevrier 1723. & Aman-Ulla leur Général eut bien de la peine à se guérir d'un coup de mousquet, qu'il avoit reçu dans le pied droit.

La nouvelle de cette défaite affligea extraordinairement Mahmoud, & lui fit comprendre combien sa présence étoit nécessaire pour soumettre le reste du Royaume à sa domination; cependant il ne vouloit pas sortir d'Ispahan aussi-tôt qu'il auroit pu desirer; il craignoit que son absence ne lui fut préjudiciable, par quelque révolution inopinée qui lui fairoit perdre en un moment les fruits de ses conquêtes. A la vérité il n'avoit rien à craindre de Scia-Sultan-Hussein, ni des Princes du sang qu'il tenoit bien renfermés, & dont il avoit confié la garde à ses plus fidéles amis: mais les Grands du Royaume à qui il avoit laissé la liberté, pouvoient, tandis qu'il seroit occupé à faire la guerre ailleurs, soulever le Peuple contre lui, faire main-basse sur les soldats qu'il laisseroit, & se rendre maître de la ville & de ses fortifications. Pour prévenir ce malheur, après le funeste exemple qu'on venoit de lui mettre sous les yeux à Casbin, & s'assurer de la ville, il fit d'abord venir de toutes les provinces voisines, le plus de familles qu'il put trouver de sa secte, à qui il distribua une partie des maisons de ceux qui avoient péri dans la famine: après quoi sous pré-

texte de donner un repas aux Grands du Royaume, il les aſſembla tous dans ſon palais, & les fit poignarder avec leurs enfans : leurs cadavres au nombre de trois cens furent jettés dans la place royale, & expoſés ainſi aux yeux du public, pour intimider encore plus les autres qui n'avoient pas oſé paroître devant lui, & quiconque auroit pu préméditer quelque ſecrete conſpiration. Quinze jours après le maſſacre, je fus moi-même témoin oculaire de ce cruel ſpectacle. Non content de cette barbare cruauté, il envoyoit de tems en tems des Emiſſaires dans les maiſons particulieres qui lui étoient ſuſpectes, & on y égorgeoit tous ceux qui s'y trouvoient; enſuite de quoi on ſe ſaiſiſſoit de leurs biens. Il fit auſſi mourir un grand nombre de ſoldats de la garde de Scia-Sultan-Huſſein. Enfin quelques jours après tous ceux qui étoient propres à porter les armes furent auſſi maſſacrés, les uns dans leurs maiſons, les autres dans leurs jardins, & beaucoup d'autres dans les rues ou dans les places publiques; enſorte que ſelon le ſentiment commun, il y eut dans cette occaſion plus de quatre mille hommes tués de propos délibéré.

Mahmoud, par un ſi horrible carnage s'étant défait de tous ceux, dont il avoit quelque choſe à craindre; & ne voyant dans la ville que des gens de ſa ſecte, de la fidelité deſquels il ne pouvoit douter, ne penſa qu'à aller faire de nouvelles conquêtes. Déſormais il ne perdit point de

vue un projet qui flattoit ſon ambition, & après avoir donné ſes ordres à la garniſon qu'il laiſſoit dans la ville & dans les châteaux, il ſe mit à la tête de ſes armées au commencement de Mai 1723. & marcha vers la citadelle de Guez.

Cette place bâtie ſur le haut d'une petite colline à un jour de marche d'Iſpahan, étoit très-forte, & comme elle n'étoit dominée par aucun autre endroit, il étoit fort difficile de la prendre autrement que par la famine. Zebederkan, un des Officiers Généraux des Aghüans l'avoit déjà attaquée diverſes fois, mais ſans aucun ſuccès; au contraire il avoit été toujours repouſſé vigoureuſement & même avec perte. Mahmoud à ſon arrivée la ſomma d'abord de ſe rendre, & ſur le refus qu'en fit le Gouverneur, il envoya 2000. Guebres pour ſe ſaiſir des portes, les rompre & forcer la garniſon à ſe ſoumetre. Cette entrepriſe ne réuſſit pas ſelon ſes ſouhaits; car ceux qui gardoient la Citadelle, attentifs à tout ce qui ſe paſſoit dans l'armée ennemie, & voyant les Guebres la hâche à la main, s'approcher en foule de leurs portes, firent ſi à propos une décharge de toute leur artillerie ſur eux, qu'ils en tuerent plus de 800. les autres épouvantés, prirent la fuite & retournerent au camp.

Cependant Mahmoud prévoyant ce qui lui en coûteroit, s'il s'obſtinoit à vouloir prendre cette place par force, & ne croyant pas d'ailleurs devoir employer

beaucoup de tems à l'investir & attendre que la faim l'obligeât à se rendre, eût recours à un moyen qui lui réussit. Il envoya par quelques-uns de ses plus confidens, une sommè considérable d'argent au Gouverneur, en l'assurant que s'il vouloit livrer la place, il en recevroit bien davantage, & auroit un gouvernement beaucoup plus considérable que celui qu'il avoit actuellement. Les soldats de la garnison ne furent pas oubliés, chacun reçut son présent, & bien tôt après la Citadelle se soûmit. Mahmoud pour se la conserver, y mit environ mille Aghüians sous un chef de ses amis, & en ôta le Gouverneur & ses soldats, qu'il emmena avec lui, sous prétexte de vouloir les faire participer à ses victoires.

Il prit ensuite sa route vers Benispaham : c'est une petite ville située sur le penchant d'une colline, au bas de laquelle s'étend une agréable & fertile plaine, arrosée de divers ruisseaux d'eau vive, qui, en été, rendent ce séjour un des plus agréables de la province du Heirac-Agemi.

Cette ville remporta plusieurs avantages sur l'ennemi, dont elle fit périr un grand nombre pendant un mois que dura le siége : mais enfin pressée par la misere, elle se rendit à la persuasion de Lebeder-Kam à des conditions honorables.

Les Aghüians renfermés jusques-là dans le seul territoire d'Ispahan, songerent à en sortir, & à aller soumettre les autres provinces.

Néanmoins comme on craignoit toujours quelque ſoudaine révolution en faveur du Prince Thamas, que quelques peuples commençoient à ſuivre, on jugea qu'il étoit néceſſaire que Mahmoud demeurât dans le pays conquis avec une partie de ſes troupes, pour être à portée de remédier promptement aux troubles qui pourroient y arriver, & que cependant Kior-Sultan, avec l'autre partie ſe diviſât en deux corps. Kior-Sultan ayant ſous lui Zeberder-Kan, prit le plus nombreux, & ſecondant l'avis du conſeil de guerre de Mahmoud, qui étoit de ſe rendre maître des autres provinces & des villes les plus conſidérables du Royaume, il alla ſe jetter dans la province de Farſiſtan, qui après une généreuſe défenſe ſe ſoumit enfin, comme on le dira dans la ſuite : Mahmoud retint avec lui ſeulement 25000. hommes avec leſquels il alla attaque Kulpekan.

Cette ville, qui n'eſt éloignée d'Iſpahan que de 30. à 35. lieües, & qui eſt ſituée dans une plaine aſſez ſtérile, par le défaut des eaux, tenoit fortement pour le parti du Prince Thamas : elle étoit bien pourvûe de troupes, de vivres & de munitions de guerre ; la citadelle ſur-tout ne manquoit de rien de tout ce qui étoit néceſſaire pour pouvoir ſe défendre & ſoutenir long-temps un ſiége.

Dès que Mahmoud y fut arrivé, & qu'il eût appris par les Eſpions la reſolution des habitans & le bon état de défenſe où étoit la place, il commença à craindre

&

& à ſe repentir de s'être ſi fort avancé avec ſi peu de monde ; cependant ne voulant pas avoir la honte d'abandonner ſon entrepriſe, il diſpoſa tellement toutes choſes, qu'après avoir fait diverſes décharges de ſon artillerie contre la ville, il la fit attaquer tout à la fois par trois endroits, & cela avec tant d'ordre & de bravoure, que malgré la généreuſe réſiſtance des Aſſiégés, il eut tout l'avantage dans cette occaſion, & s'empara d'une petite partie du retranchement, qui lui ſervit beaucoup pour réſiſter dans la ſuite aux continuelles ſorties qu'on faiſoit ſur lui, & qui lui enlevoient toujours grand nombre de ſoldats.

Le Prince Thamas qui n'étoit qu'à deux journées de Kulpekan avec 8000 hommes, ſous un chef nommé Fredon-Kan de la ſecte des Aghüans, ayant ſçu le danger où étoient les Aſſiégés, vint avec ſon petit corps d'armées à leurs ſécours, avec d'autant plus de plaiſir qu'il s'attendoit à avoir un heureux ſuccès : le petit nombre des ennemis que des pluyes continuelles & un froid très-piquant incommodoit extrêmement, la fidélité des habitans à ſon égard & la bonté de ſes troupes l'aſſuroient par avance de la victoire ; mais il fut trompé dans ſon attente. Car à peine fut-il arrivé que Fredon-Kan, par une trahiſon des plus noires, abandonnant ſon parti pour celui de Mahmoud, vint ſe jetter ſubitement avec la meilleure partie des troupes du Prince qui le ſuivirent, ſur ceux qui gardoient les retranchemens, fit

main-basse sur tout ce qu'il rencontra, & se saisit de tous les postes avantageux qu'ils occupoient: ses habitans abattus & consternés de cette révolte imprévue, & ne sçachant, dans le trouble où ils étoient, comment se défendre, abandonnerent le reste des tranchées, & se réfugierent dans la forteresse, qui peu de tems après fut prise par l'ennemi: la ville fut livrée au pillage, & tous les Citoyens passés sous le sabre. Le Prince avec le peu de soldats qui lui étoient demeurés fidéles, prit la fuite, & s'en alla dans la Province de Mazendran.

La ville de Caschien épouvantée au bruit de ces tristes nouvelles, & craignant de subir bientôt le même sort de Kulpekan, envoya ses clefs à Mahmoud, & se soumit à lui sans délai; elle fut traitée avec toute la douceur que demandoient sa soumission & son empressement.

Après de pareils succès, Mahmoud résolut de retourner à Ispahan, tant pour se délasser des fatigues de la guerre, que pour rafraîchir & augmenter ses troupes: occupé de son double dessein, il mit garnison dans ces deux villes, partit & arriva à Ispahan vers la fin de Mars 1724. C'est dans ce tems-là qu'on vit & qu'on admira le courage d'une jeune Heroïne Georgienne: ce qu'elle fit contre les Aghüans mérite bien d'être rapporté.

Cette généreuse femme ayant appris que son Epoux avoit été tué par les ennemis, à la prise du pont & de la citadelle

d'Iſpahan, dont on a parlé plus haut, réſolut d'aller venger ſa mort dans le ſang même de ceux qui l'avoient fait mourir; elle confia à ſon frere ſes biens, & l'éducation de deux petits enfans qu'elle avoit, déguiſa ſon ſexe, & prit des habits convenables, s'arma de toute piéce, & ſans ſe rébuter ni de la rigueur de la ſaiſon, ni de la longueur du chemin qui étoit de près de 15 cens lieues, elle ſe rendit en diligence à Iſpahan, où elle arriva lorſque Mahmoud y faiſoit ſa ſeconde entrée; à peine eût-elle apperçu les Aghüans, & le lieu où ſon mari avoit été tué, que le deſir de la vengeance s'augmentant avec violence dans ſon cœur, ſans attendre davantage, toute accablée qu'elle étoit des fatigues d'une marche forcée, & d'un auſſi long voyage, elle ſe jetta avec impétuoſité le ſabre à la main ſur un corps d'Aghüans, en tua plus de vingt avant qu'on eut le tems de la ſaiſir. Mahmoud ayant ſçu l'action de cette femme déterminée, la fit mettre en priſon, ne voulant la punir que légérement, & la renvoyer après; mais les Aghüans, à ce qu'on aſſura, la firent périr en priſon.

Cependant on ne ſçavoit pas encore bien quel ſuccès avoit eu l'armée qui étoit allée l'année précédente dans la province de Farſiſtan: à la vérité on avoit appris que la ville de Sciraz qui en eſt la capitale, avoit été aſſiégée par Kior Sultan; que ce Général ayant été tué d'un coup de mouſquet à la premiere attaque, il avoit été remplacé par Zeberder-Kan, lequel

poussoit vigoureusement le siége ; mais on ne sçavoit rien plus, & Mahmoud en attendoit chaque jour des nouvelles avec impatience; elles arriverent enfin ces nouvelles au commencement de Mai, & elles causerent une grande joie au nouveau Roi, & à tous les Partisans.

Sciraz étoit pris, & voici comment. Cette ville qui est située sur la riviere du Bendemir, peu éloignée de l'ancienne Persepolis, & qui passe avec raison pour la seconde ville du royaume de Perse, fut presqu'entiérement bloquée dès le commencement du siége ; le Kan ou Gouverneur qui commandoit dans la place, & qui étoit un des plus puissans de la Cour de Scia-Hussein, n'oublia rien pour empêcher le blocus.

Plusieurs petits combats furent livrés ; mais enfin après quelques légers avantages remportés sur l'ennemi, il fallut céder à la force & abandonner des postes qui étoient absolument nécessaires pour pouvoir faire venir des vivres dans la ville : à la vérité on n'étoit pas sans espérance d'être sécouru : on sçavoit que Baguer Chagi, Prince Arabe, venoit avec six ou sept mille hommes au sécours de Sciraz ; mais le désordre avec lequel il s'avançoit, étoit tel que quatorze cens Aghüans le défirent & le tuerent.

Le Gouverneur ayant perdu par cette défaite l'unique ressource qui lui restoit, & voyant d'ailleurs que les vivres & les munitions manquoient entiérement depuis

long-tems ; que les trois quarts des habitans étoient morts de faim, ou avoient été tués ; & qu'enfin le nombre des ennemis loin de diminuer, ne faisoit qu'augmenter tous les jours : il livra la ville le 13 Avril, après un siége de huit mois, soutenu avec toute la prudence, & toute la bravoure qu'on devoit attendre d'un aussi grand Capitaine. Il y eut durant le siége plus de 4 mille Aghüians de tués ; la ville malgré les belles promesses des ennemis, fut abandonnée au pillage & au carnage qui fut très-grand.

Une conquête de cette conséquence flatta agréablement la vanité de Zeberder-Kan, & l'encouragea fort à en faire des nouvelles ; aussi après avoir réglé toutes choses dans Sciraz, & y avoir mis une bonne garnison, il marcha vers Lahr. Cette ville qui donne son nom à un petit pays compris entre les provinces de Kusistan & de Mogolistan, & qui étoit autrefois le siége d'un Prince, qui prenoit le tître de Roi du Lahristan, après une foible résistance, se soumit, & reçut dans son enceinte & dans sa forteresse trois mille Aghüians destinés à sa garde.

De-là Zeberder-Kan prit sa route vers Bender-Abassi : c'est l'ancien Gombru, à qui le Roi Scia-Albas donna son nom l'an 1622, & y transfera le commerce qui se faisoit auparavant à l'Isle d'Ormus, qu'il enleva aux Portugais avec le sécours des Anglois ; cette ville se rendit en peu de tems, aussi bien que son château.

Pendant cet intervalle Mahmoud, s'étant bien délaſſé de toutes ſes fatigues, & ayant bien rétabli & augmenté ſes troupes par le moyen de pluſieurs familles qui lui vinrent de divers endroits, & ſur-tout du Candahar, réſolut de ſon côté de ſuivre ſa pointe, & d'aller conquérir la province du Ghilan.

Il partit au mois de Juin, à la tête de près de 30000 hommes; mais ſon bonheur commença dès-lors à l'abandonner, & ſon expédition réuſſit très-mal. A peine fut-il arrivé dans le Ghilan, que ſoit par le mauvais air, ſoit par les fréquentes incurſions des Arabes, qui lui tuoient tous les jours quantité de ſoldats, il fut obligé de revenir à Iſpahan, après avoir perdu tous ſes bagages, & preſque les trois quarts de ſes troupes.

Si le Prince Thamas eût eu dans cette occaſion ſeulement 8 à 10 mille hommes pour pourſuivre Mahmoud dans ſa retraite, il l'eût entiérement défait, & ſe ſeroit bientôt après rendu maître de tout ce que les ennemis avoient pris ſur lui; mais la terreur étoit ſi grande parmi les Grands & parmi le peuple, que perſonne n'oſoit embraſſer le parti du Prince, du moins ouvertement; à peine ce Prince fugitif étoit-il accompagné de 2000 hommes.

Ce triſte revers jetta Mahmoud dans la plus noire mélancolie. Les Hollandois, que le commerce a attirés à Iſpahan, furent les premiers à ſe reſſentir de ſa mauvaiſe humeur. D'abord il les fit tous arrêter, & les

obligea ensuite à lui payer 40000 tomans, quoiqu'ils eussent déjà donné plus de 1000. Après ceux-ci les Arméniens furent taxés à 70000, & on fit choisir parmi les plus considérables de cette Nation 50 jeunes filles pour être mises dans le serrail.

Les François furent un peu moins maltraités dans cette occasion à cause de leur pauvreté ; car on épargna à la vérité leur bourse, mais pourtant on attaqua vivement leur liberté. M. de Gardane, Consul de la Nation Françoise à Ispahan, à qui on ne peut refuser, sans injustice, les éloges que méritent sa sagesse, sa bonne conduite, & son zele pour tout ce qui regarde les intérêts du commerce de France, recut défense, aussi bien que tous les autres François, non-seulement de sortir de la ville, sous peine de mort, mais encore d'écrire la moindre lettre à qui que ce fut, sous la même peine : ensorte que quelque envie qu'eût Mr. de Gardane d'instruire la Cour de France de ce qui se passoit en Perse ; il ne crut pas, pour le bien & l'avantage de la nation devoir satisfaire sa juste inclination : ainsi que j'eus l'honneur de le faire entendre à Mr. le Comte de Maurepas aux premieres plaintes qu'il me fit sur le silence du Consul.

Mais ce qui chagrina le plus Mahmoud, ce fut la nouvelle de la révolte de Yesd, qui est à 10 journées d'Ispahan du côté de Candahar. Les Habitans de cette ville, à la sollicitation des Guebres, qui y étoient en assez grand nombre, s'étoient soumis

au commencement, & avoient reçu 2000 Aghïians qu'on leur envoya en garnison : mais ayant sçu la triste situtation des ennemis, ils firent main-basse sur tous les Aghïians qui étoient dans la ville, & en chasserent tous les Guebres.

Mahmoud quelque embarrassé qu'il fut dans ses affaires, ne voulut pas laisser cette action impunie : il ramassa le plûtôt qu'il put toutes ses troupes, dont il composa un corps d'environ 18000 hommes, & partit le 22 Decembre, pour se rendre à Yesd. Les attaques furent très-fréquentes & très-vives du côté des Assiégeans : mais aussi elles furent généreusement soutenues & bien repoussées du côté des Assiégés. Les uns & les autres ne se lassant point, étoient uniquement attentifs à chercher le moyen de vaincre, il se présenta heureusement aux Habitans, dont ils sçurent bien profiter.

L'armée ennemie souffroit beaucoup, non-seulement à cause des neiges qui tomboient en abondance, mais encore plus par la disette de toutes sortes de vivre. Les Paysans qui avoient abandonné leurs villages, & s'étoient retirés dans le Mont Taurus, avoient tout emporté avec eux, ensorte-que Mahmoud fut obligé de diminuer considérablement le nombre de ses troupes, & d'en envoyer une partie d'un côté & d'autre pour chercher des vivres. Les Assiégés s'en étant apperçus, firent tout-à-coup deux sorties, l'une de Cavalerie, & l'autre d'Infanterie, & allerent donner si vivement & si à propos sur les

ennemis, qu'ils en tuerent près de 3000. Mahmoud même se voyant sur le point d'être enveloppé & pris par la Cavalerie, fut contraint de laisser tous ses bagages, & de prendre la fuite avec le peu de soldats qui lui restoient.

Cette seconde défaite qui mettoit Mahmoud hors d'état de pouvoir rien entreprendre, du moins de quelque tems, le fit tomber dans un si grand excès de tristesse, qu'on craignit pour sa vie. Incommodé & à charge à lui-même & aux autres, il résolut de se renfermer, & de commencer le Riadha, ou exercices spirituels que les Musulmans font quelquefois.

Ces exercices consistent à se tenir enfermé pendant 7 à 8 jours, à ne manger autre chose chaque jour qu'un peu de pain & boire de l'eau, qu'on ne prend même qu'après le soleil couché, & à répéter continuellement d'une voix enrouée, & tirée avec effort du fond de la poitrine, ces mots *Hou*, *Hou*, jusqu'à ce que l'écume leur venant à la bouche & sur les levres, & les forces leur manquant entiérement, ils tombent dans des sincopes & des convulsions, qu'ils appellent extases; & c'est dans ces sortes d'extases qu'ils prétendent que le démon est contraint par une puissance supérieure, de leur découvrir le bon ou mauvais succès des entreprises qu'ils méditent. C'est de ces exercices superstitieux dont Mahmoud s'acquitta au mois d'Avril 1725, & dont il ne retira qu'une grande foiblesse d'esprit, & une disposition prochaine à la folie.

Sa tête fatiguée par un long & févere jeûne, l'humeur hypocondriaque & atrabilaire l'emportant fur fon tempérament, fa raifon parut confidérablement altérée : il s'imaginoit à tout moment voir des perfonnes qui en vouloient à fa vie ; tout le monde lui étoit fufpect, mais fur-tout les Princes du fang dont il réfolut de fe défaire à quel prix que ce fut. Pour mieux exécuter fon horrible deffein, il emprunta le fécours de quelques-uns de fes Confidens, avec lefquels il entra immédiatement après diné dans une grand' Salle, où étoient alors affemblés tous les Princes avec Scia-Huffein leur pere. C'eft-là, que dans la fureur dont il étoit tranfporté, il fe jetta, le fabre à la main, fur toute cette Famille Royale, qu'il détruifit entiérement, à la réferve de deux petits Princes, âgés de quatre ou cinq ans, que l'horreur de la mort faifit tellement, qu'ils allerent fe jetter entre les bras de leur pere, comme dans le dernier afyle qui leur reftoit. Scia-Huffein qui les embraffoit tendrement & les baignoit de fes larmes, voulant parer les coups que le Tyran leur portoit, leva fa main, & y reçut une bleffure confidérable. La vue du fang qu'en fortoit avec abondance, attendrit Mahmoud, dont le deffein n'étoit pas de toucher à la perfonne du Roi, & l'engagea à lui laiffer ces deux jeunes Princes pour la confolation de fa vieilleffe. Le nombre des morts montoit à cinquante perfonnes, parmi lefquels il y avoit trois oncles de Scia-Huffein, déjà

fort avancés en âge avec ſept de ſes neveux & trente-deux de ſes enfans.

Après un ſi horrible carnage, Mahmoud parut comme poſſédé, & ne trouvant dans ſa maladie aucun remede qui le ſoulageât, il fit appeller des Prêtres Arméniens pour qu'ils vinſſent lire l'Evangile ſur ſa tête ; & pour les y engager plus facilement, il leur envoya quinze cens tomans d'or, en les aſſurant que s'il revenoit en ſanté, il leur faîroit remettre tout ce qu'il leur avoit été enlevé. Il fit auſſi quelques reſtitutions à la Compagnie des Hollandois ; mais tout cela fut repris par ſon ſucceſſeur.

Sa maladie cependant augmentoit de jour en jour. Tout ſon corps couvert de lepre exhaloit une odeur inſupportable ; ſa chair ſe détachant peu à peu de ſes os, tomboit par lambeaux dans les accès de ſa fureur ; il ſe déchiroit les mains & les bras avec ſes dents, & la nature ne faiſant preſque plus ſes fonctions ordinaires, il rendoit les excrémens par la bouche. Les Aghüans voyant le danger où étoit Mahmoud, penſerent à lui donner au plûtôt un ſucceſſeur. Ils auroient fort ſouhaité que ſon frere, à qui le gouvernement de la Perſe devoit appartenir par la mort de Mahmoud, eût été préſent dans ces circonſtances ; mais il étoit encore dans la province de Candahar, & quelque diligence qu'on fit pour le faire avertir, il n'étoit pas poſſible, à cauſe de la diſtance des lieux & de la difficulté des chemins, qu'il

N 6

ſe rendit à Iſpahan de huit à dix mois. La choſe pourtant preſſoit beaucoup ; car les Peuples inſtruits du triſte état de Mahmoud, commençoient à ne plus craindre, & à ſe déclarer aſſez hautement en faveur du Prince Thamas : le bruit couroit même que ce Prince s'approchoit avec une puiſſante armée, que les Arabes s'étant unis aux Perſans venoient à ſon ſécours, & que les villes n'attendoient que ſon arrivée pour ſe ſoumettre à lui.

Tous ces bruits, quelques faux qu'ils fuſſent en eux-mêmes, ne laiſſoient pas que d'intimider les Aghüans, & de leur faire comprendre la néceſſité indiſpenſable où ils étoient de ſe choiſir ſans délai un homme qui put les ſoutenir dans l'embarras où ils ſe trouvoient. De ſorte donc que dans l'impoſſibilité où ils ſe voyoient de faire venir aſſez à temps le frere de Mahmoud pour le remplacer ; ils jetterent les yeux ſur ſon couſin-germain nommé Acheraf, qui pour lors étoit en priſon pour la raiſon qu'on va dire.

Le déplorable état où parut Scia-Huſſein à la fin du ſiége d'Iſpahan, lorſqu'il vint mettre ſon ſceptre & ſa couronne entre les mains de Mahmoud, toucha tout le monde de compaſſion ; les ennemis même ſenſibles à ſon malheur, ne purent retenir leurs larmes. Mais Acheraf, comme nous l'avons déjà dit, fut un de ceux qui parut le plus ému, & n'oublia rien pour engager Mahmoud à recevoir cet infortuné Prince d'une maniere moins fiére & moins hautaine ; la liberté avec laquelle il parla

dans cette occaſion, le rendit ſuſpect à Mahmoud, qui diſſimula d'abord; mais après il le fit ſaiſir, & renfermer dans une étroite & obſcure priſon.

Les Aghüans s'étant donc aſſemblés, & ayant pris les armes le 21 Avril, allerent le délivrer de ſon cachot; & l'ayant conduit au Palais Royal, le firent montrer ſur le trône, & le saluerent en qualité de Roi de Perſe.

Acheraf pour ſe maintenir dans cette haute dignité, où il ſe voyoit élevé contre toute eſpérance, commença par faire étouffer Mahmoud agoniſant dans ſon lit, & à faire trancher la tête à tous ſes Miniſtres qu'il ſçavoit lui être les plus attachés, du nombre deſquels fut l'Altemadoulet de Scia-Huſſein. Quelques jours après, ayant été informé de certains diſcours ſéditieux, qu'avoient tenu contre lui des ſoldats de la garde de Mahmoud, il en fit mourir environ une cinquantaine, fit empriſonner leurs Officiers, & les dépouilla de tout. Zeberder-Kan qui étoit arrivé depuis plus d'un mois tout triomphant de ſes conquêtes, fut conſervé & maintenu dans tous ſes honneurs & prérogatives.

Quant aux Perſans, Acheraf ſe montra d'abord très-favorable à leur égard. Dans le deſſein où il étoit d'attirer ſecrétement le Prince Thamas dans quelques embuches, & de s'aſſurer par ſa mort le Royaume pour toujours, il ne crut pas pouvoir mieux réuſſir que d'uſer de diſſimulation, de montrer extérieurement beau-

coup de zele pour la Famille Royale, & de marquer en toutes occaſions combien il étoit diſpoſé à remettre la couronne aux Perſans dans la perſonne de leur légitime Prince. C'eſt pourquoi dès le commencement de ſa royauté, il alla rendre viſite à Scia-Huſſein, lui témoigna ſa douleur de la cruelle mort que Mahmoud avoit fait ſouffrir à ſes enfans; & pour lui donner quelque conſolation dans cette rencontre, il fit recueillir leurs os diſperſés, & les ayant mis dans des magnifiques cercueils, il les fit porter avec grand cortége ſur des chameaux richement harnachés, juſqu'à la ville de Kum, lieu de la ſépulture des Rois de Perſe.

Il envoya en même tems de riches préſens pour la moſquée où ils devoient être placés, & mille tomans pour être diſtribués aux pauvres. Après quoi ayant pris le ſceptre & la couronne, il alla les mettre aux pieds de Scia-Huſſein, le priant inſtamment de reprendre lui-même le gouvernement du Royaume, ou du moins d'y obliger le Prince Thamas.

Scia-Huſſein, à qui cette offre parut un peu ſuſpecte, & qui craignoit avec raiſon pour ſa vie, s'il venoit à marquer imprudemment l'envie qu'il avoit de remonter ſur le trône, répondit à Acheraf qu'il lui étoit bien obligé du zele qu'il lui faiſoit paroître pour ſa perſonne, & que s'étant déjà dépouillé volontairement de ſes états, il ne penſoit plus ni ne penſeroit jamais à les reprendre.

que pour ce qui regardoit ſon fils, il ne vouloit point en aucune maniere ſe mêler de ſes affaires, ni le porter à accepter un Royaume qu'il gouverneroit peut-être mal; qu'au reſte il étoit maître de faire là-deſſus ce qu'il jugeroit à propos.

Acheraf continuant toujours à cacher ſon mauvais deſſein, parût comme fâché de la réſolution de Scia-Huſſein. Cependant, pour ne manquer à rien de ce que le devoir & ſon inclination (comme il diſoit) exigeoient de lui, il envoya une magnifique ambaſſade au Prince Thamas, avec des préſens conſidérables, & des chevaux ſuperbement harnachés, l'invitant à venir prendre poſſeſſion de ſes états, & le priant de vouloir bien lui aſſigner un lieu, où ils puſſent s'aboucher avec ſûreté, & déterminer ce qui ſeroit jugé convenable de part & d'autre. Le Prince trop facile à croire ce qui lui faiſoit plaiſir, donna aveuglement dans le piége, & aſſigna lui-même à Acheraf la petite plaine de Thehran pour le lieu, du rendez-vous.

Acheraf ravi d'un ſi heureux commencement, ſe mit en marche à la tête de 12 mille hommes, & étant arrivé le premier, il fit placer ſes ſoldats de façon qu'il pût aiſément s'en ſervir conformement à ſon deſſein. Le Prince, qui s'avançoit avec trois mille hommes ſeulement, ayant oui dire heureuſement pour lui, qu'Acheraf avoit un grand nombre de troupes, commença à craindre & à le ſoupçonner; néanmoins n'étant pas bien aſſuré de la

vérité du fait ; pour s'en éclaircir pleinement, il envoya au-devant de lui Aſtam-Kan avec deux mille ſoldats, & ne s'en réſervant que mille près de ſa perſonne. Aſtam-Kan étant arrivé, & s'appercevant non-ſeulement du grand nombre des Aghüians, mais encore qu'aucun des poſtes n'étoit gardé, & qu'on ne ſongeoit qu'à envelopper le Prince ; il le fit auſſi-tôt avertir du danger qui le menaçoit, & lui conſeilla de pourvoir au plûtôt par la fuite à la ſûreté de ſa vie. En effet, il étoit tems ; car Acheraf ayant appris par ſes eſpions la prochaine arrivée du Prince, avoit fait paſſer ſecrétement derriere une colline deux mille cinq cens Aghüians pour lui couper le paſſage, & le mettre par-là dans l'impoſſibilité d'échapper. On étoit ſur le point de tomber ſur lui & de le ſaiſir, lorſqu'on lui vint annoncer ce qui ſe tramoit contre ſa perſonne.

Cet infortuné Prince ſe voyant dans un ſi preſſant danger, fut contraint d'abandonner ſes troupes, que le tems ne lui permit pas de raſſembler, & de ſe refugier à la hâte avec deux cens Cavaliers dans la ville de Theran.

Acheraf voyant ſon deſſein découvert, & ſon coup manqué, fit attaquer Aſtam-Kan, qui dans une ſi grande inégalité de forces, ſe défendit pourtant courageuſement, & repouſſa même deux fois l'ennemi avec perte ; mais enfin ne pouvant plus réſiſter, & la nuit ſurvenant

par bonheur pour lui, il ſe retira, & alla joindre le Prince à Theran. Les ennemis ne connoiſſant point les routes, & craignant de s'engager dans la nuit trop avant dans les montagnes, n'oſerent le pourſuivre.

Cependant Aſtam-Kan, qui voyoit bien qu'Acheraf ne manqueroit pas de venir aſſiéger la ville, dans la perſuaſion où il étoit, que le Prince y étoit refugié, ne ſongea qu'à l'en faire ſortir au plûtôt. C'eſt pourquoi ayant fait prendre promptement quelques rafraîchiſſemens à ſes troupes, il prit le Prince avec lui, & marcha toute la nuit avec tant de diligence qu'à la pointe du jour il ſe trouva à ſix lieues de Theran, du côté du Mazandran, où il ſe rendit en peu de jours. Ce que Aſtam-Kan avoit prévu, arriva en effet le lendemain, & bien plûtôt que les habitans de la ville de Theran ne s'y attendoient; car Acheraf s'imaginant que le Prince Thamas ne ſe mettroit en marche qu'à la pointe du jour, réſolut de prévenir ſon départ, & d'aller inveſtir la ville avant qu'il en ſortit. Il prit de force des Payſans qui le conduiſirent à Theran, où il arriva deux heures avant le jour; mais ayant appris que le Prince en étoit parti dès la veille, il entra dans une ſi grande fureur, que s'étant emparé de la ville dès le premier aſſaut, il ordonna de n'épargner ni hommes, ni enfans, & de les faire tous paſſer ſous le ſabre.

Cette prise fut suivie de celle de Kom & de Sava. Ces deux dernieres villes qui auroient pu résister long-tems à l'ennemi, si elles eussent été pourvues de vivres, se soumirent après 8 jours de siége. Elles furent traitées avec moins de cruauté & de barbarie que Theran : on se contenta seulement de piller les maisons, & on conserva la vie aux Habitans.

Acheraf ne croyant pas devoir passer plus loin ses conquêtes, à cause du peu de troupes qui lui étoient restées, retourna à Ispahan absorbé dans une profonde tristesse, de n'avoir pas réussi dans ce qu'il prétendoit, qui étoit de s'assurer de la personne du Prince Thamas ; aussi il ne put s'empêcher de la marquer aux Ispahanois dès le premier jour de son entrée en cette Capitale, refusant les présens qui lui furent présentés par les Principaux, jusqu'à faire fermer les rues de son chemin, afin de n'en point avoir à sa rencontre ; le même jour étant sorti hors du fauxbourg pour le voir rentrer, je fus obligé de rebrousser bientôt chemin, repoussé vivement par son avant-garde, qui insulta de la même façon beaucoup de populace qui avoit accouru, excitée par une pareille curiosité. A peine se fut-il tranquillisé, qu'il se signala par une nouvelle cruauté, en achevant de faire périr ceux des Nobles que Mahmoud avoit épargné. Voici, comment il y fut déterminé.

Le nombre considérable de soldats,

qu'Acheraf prit avec lui, lorſqu'il partit pour aller dans le lieu du rendez-vous que le Prince lui avoit marqué, fit aſſez comprendre aux Grands du Royaume, qu'il y alloit moins pour l'avantage du Prince que pour le ſien propre. Ainſi dans l'appréhenſion où ils étoient, que le Prince qu'ils aimoient toujours tendrement, ne fut ſurpris & ne s'engagea aveuglement dans quelque mauvais pas, dont il ne pourroit ſe débarraſſer dans la ſuite, ils réſolurent de lui donner avis de ce qui ſe paſſoit, & lui écrivirent une lettre qui fut interceptée par Seidal, un des Généraux Aghüians, & remiſe entre les mains d'Acheraf. Celui-ci pour ſe venger de ce qu'avoient fait les Grands en faveur du Prince, les fit aſſembler dans le Palais Royal, de la même façon qu'avoit fait Mahmoud ſon prédéceſſeur, ſous prétexte de vouloir leur communiquer des affaires de la derniere importance, & les fit tout décapiter ; il fit en même tems aveugler un petit enfant que Mahmoud avoit eu de la Princeſſe Sophie.

On attendoit cependant chaque jour des nouvelles du frere de Mahmoud. S'il fut venu à Iſpahan, comme on n'en doutoit point, on étoit aſſuré de voir la guerre allumée entre les Aghüians qui ſe détruiroient peu à peu, & donneroient occaſion à Scia-Huſſein de remonter ſur le trône, & d'y placer enfin le Prince Thamas.

Un déſordre ſi général répandu dans

toute la Perſe, qui avoit ſon légitime ſouverain priſonnier, fit naître l'indépendance parmi quelque Princes voiſins & tributaires, dont quelques-uns profiterent à leurs avantages de la déſolation de l'Empire, & tâcherent de ſe ſouſtraire entiérement à l'obéiſſance qu'ils devoient à leur Roi.

Les Puiſſances voiſines & ſouveraines ſuivirent leurs exemples, & ſe ſaiſirent même des Provinces qui leur convenoient le plus. Les Moſcovites ou Ruſſiens prirent le Schiran, un des plus beaux & des plus riches fleurons de la couronne de Perſe, c'eſt-à-dire un pays fertile & abondant, qui s'étend le long de la mer Caſpienne, & des plus commodes pour le commerce. Les Turs furent ceux qui pouſſerent davantage leurs conquêtes, & ils s'emparerent en moins de deux ans de toute la Georgie, des Provinces d'Erivan, de Nauſchiran, d'Halerheſan, de Kilan & d'Hamadan avec leurs villes, dont quelques-unes réſiſterent long-tems & généreuſement : mais ſur-tout Tauris ou l'ancienne Ecbatane qui ne s'eſt ſoumiſe qu'après un long & vigoureux ſiége, & après avoir éprouvé les mêmes miſeres qu'avoit éprouvé la ville d'Iſpahan.

Toutes ces conquêtes des Turcs & leur approche de la Capitale du Royaume, dont ils n'étoient éloignés que de cinq à ſix journées, obligerent Acheraf qui ne ſe voyoit pas en état de leur réſiſter, d'envoyer le 2 Septembre 1725 une ſolemnelle

ambaſſade à la Porte Ottomane, pour demander la bonne amitié du Grand Seigneur à quelque prix que ce fut, & aux conditions qu'il plairoit à Sa Hauteſſe. L'Ambaſſadeur avec qui je partis d'Iſpahan, portoit pour préſent vingt mille tomans d'or. Malgré les richeſſes, l'Envoyé ne put obtenir aucune audience du Grand Seigneur; le Grand Viſir conféra ſeulement avec lui, & à mon paſſage à Conſtantinople je ne trouvai perſonne qui eût pénétré le réſultat de toutes ces conférences avec ce premier Miniſtre de la Porte.

Ce refus de l'audience de Sa Hauteſſe étoit un préjugé aſſez fort que ſes vues perſiſtoient à pouſſer toujours plus avant ſes conquêtes: le Bacha de Babylone fut celui qui fut choiſi, comme étant plus à portée de faire uſage des ordres qu'il en reçut, s'avançant à grande journée au travers de quelques déſerts affreux, il arriva ſur la fin d'Octobre de 1725 à quatre lieues d'Iſpahan avec ſoixante mille hommes. Après s'être repoſé quelques jours, il détacha quatre mille Janniſſaires & deux mille Spahis, pour aller reconnoître le camp du rebelle Acheraf. Cette troupe ne connoiſſant point le terrein, & étant d'ailleurs conduite par des guides attachés aux Rebelles, ſe laiſſa couper à deux mille du retranchement des Rebelles, où elle fut taillée en piéces. Cependant l'autre armée qui marchoit pour ſoutenir ce détachement, voyant cette perte, s'arrêta & ſe mit en devoir de tirer des lignes pour ſe

couvrir, croyant que les Aghüans enflés d'un si heureux succès venoient à elle avec toutes leurs forces. Acheraf informé par ses espions de tout ce qui se passoit, profita adroitement de ce moment favorable, pour faire semer des billets dans l'armée Ottomane, portant en substance : *qu'il voyoit avec douleur que des freres se détruisissent ainsi, & qu'il étoit temps de finir une guerre qui déshonoroit les bons Musulmans, prenant le Grand Dieu & Mahomet à témoin, qu'il étoit prêt de donner les mains à un accommodement raisonnable.*

Cette ruse eut tout l'effet qu'il en pouvoit attendre. Les Turcs charmés d'une telle déclaration, se mirent à murmurer hautement contre leurs Chefs, n'épargnant pas même le Grand Seigneur, ni son premier Visir, & comploterent de se retirer aux approches des Rébelles. A ces nouvelles, Acheraf fit marcher quelques mille hommes, précédés de plusieurs dévots Musulmans sans armes, qui crioient à haute voix aux Turcs : pourquoi nous massacrer ainsi ; cessons, cessons de répandre le sang des Croians, & embrassons-nous comme amis ? A ces mots, un des Généraux Turcs ayant fait signe à sa troupe, se retira en désordre avec 120000, & fut suivi d'un Aga qui commandoit 8000 Asiatiques : de sorte que les Bachas Omar & Kupruli, craignant les menaces des Janissaires, se mirent à fuir avec le reste de l'armée, abandonnant leur camp avec tout ce qui y étoit. Acheraf, qui s'attendoit à cette dé-

route, avoit fait occuper les postes les plus importans par ses Aghüans & ses Guebres, & fit charger si à propos les Fuiards, qu'ils en taillerent un nombre infini en pieces, sans qu'ils pussent se rallier; de sorte qu'il resta absolument maître de tous les environs d'Ispahan. Les débris de cette armée se rassemblerent à Hamadan, qu'ils avoient déjà occupé, faisant en tout 30000 hommes, la plûpart sans armes & sans bagage.

Ce stratageme d'Acheraf devoit désiller les yeux aux Turcs, & leur faire prendre des mesures certaines, pour éviter à l'avenir de si funestes piéges, & pousser leur pointe avec vigueur jusques à Ispahan; mais encore moins attentifs qu'auparavant à ces ruses de guerre, ils éprouverent un sort aussi triste que le premier.

Dès que le Grand Seigneur eût appris la nouvelle de la défaite de son armée, il envoya aussi-tôt un second ordre au Seraskier-Achmet-Kupruli, Bacha de Basdat, ou de Babylone, de marcher incessamment pour aller faire le siége d'Ispahan avec une armée de 70000 hommes, composée pour la plûpart de Curdes, nation qui habite le pays appellé Curdistan, situé en partie sur le Tigre, entre l'Arménie & Bagdat. Ce Général étoit assez près d'Ispahan, lorsqu'Acheraf se mit en mouvement pour aller à sa rencontre avec 40000 hommes, presque toutes troupes ramassées à la hâte.

Les deux armées camperent à une mé-

diocre diſtance l'une de l'autre, & Acheraf, par une politique convenable à la ſituation de ſes affaires, prit le parti, avant que d'en venir au combat, d'envoyer une ambaſſade au Bacha Achmet. Il choiſit pour cette ambaſſade quatre Offendis, ou Docteurs de la Loi Mahométane: il leur ordonna de s'habiller en blanc, qui eſt parmi les Muſulmans la couleur des Imans & des Prédicateurs, & de prendre des bottines noires. Ils n'avoient point d'armes, portant ſeulement à la main de longs Chapelets, ſur leſquels ils récitoient leurs prieres.

Le Seraskier les reçût avec honneur dans ſon Divan public; & après le ſalut ordinaire, l'un d'entr'eux prenant la parole, lui dit: » Acheraf-Kan notre Empereur, nous envoit vers toi, pour te » dire, qu'il a conquis la Perſe pour y établir la véritable Religion, avec d'autant » plus de fondement, que cet Empire lui » appartient de droit, faiſant profeſſion de » la véritable Religion Muſulmane, & » deſcendant d'ailleurs du fameux Coraix » (c'eſt le Prince que nous connoiſſons » dans nos hiſtoires ſous le nom de Cotrocs, qui vivoit du tems de l'Empereur » Heraclius) auquel ce Royaume appartient légitimement. Il ignore pour quelle » raiſon l'Empereur Ottoman le traite en » ennemi, & ce qui eſt encore ſcandaleux, » ſe ligue avec les infidéles, ſçavoir, les » Moſcovites, pour chaſſer un Muſulman, » à qui la naiſſance, la religion & les

armes

» armes donnent de si justes droits. Nous » venons ici pour te prier de sa part, de » ne point tirer le sabre contre un Prince » de ta même Religion, & de t'en retour- » ner à Bagdat avec ton armée, nous » laissant établir tranquillement dans la » Perse le vrai culte du Tout-Puissant. «

Le Seraskier se trouva fort embarrassé par la qualité, par la contenance, & encore plus par le discours des Ambassadeurs, qui faisoient beaucoup d'impression sur son esprit par ces marques extérieures de dévotion, & sur les Officiers de son armée, présent à cette Assemblée : il se hâta de répondre, qu'il venoit dans la Perse pour obéir aux ordres précis du Grand Seigneur son Maître, & pour les faire exécuter. Que ces ordres étoient : que la Religion Musulmane ne pouvant avoir qu'un Chef, & le Grand Seigneur étant en possession de ce titre, comme ayant succédé aux Califes, Acheref Kan eut à le reconnoître pour son Supérieur, & le seul Empereur ou Chef des Musulmans, & que s'il résistoit à une demande si juste, il n'avoit qu'à se préparer à éprouver la force du sabre des Ottomans.

C'étoit environ à l'heure de midi, que le Seraskier Achmet donna cette audience aux Ambassadeurs d'Acheref. A peine eût-il achevé de parler, que sans lui repliquer, les Ambassadeurs prirent ce tems-là, pour faire tous à la fois leur priere de midi, & ils affecterent encore une plus grande dévotion.

A peine les Ambaſſadeurs s'étoient retirés, qu'un Prince Curde paſſa à l'armée d'Acheref avec 5000 hommes, & que plus de 20000 autres de la même nation, ſuivirent cet exemple.

Il eſt bon de rappeller ici, ce qui a été dit ailleurs : qu'il y a dans la Religion Mahométane deux Sectes principales : celle d'Omar, ſecond Calife & Succeſſeur de Mahomet, que ſuivent les Turcs ; & celle d'Aly, gendre du faux Prophête, que ſuivent les Perſans ; mais les Docteurs de la Secte d'Omar, ſont de différentes opinions entr'eux.

Les Curdes & les Arabes ſuivent les mêmes opinions qu'Acheref, ainſi que les Peuples de Candahar, dont il eſt Chef, ce qui étoit un grand motif pour les porter à favoriſer le Prince.

Cependant le Seraskier Achmet indigné de la déſertion de tant de troupes, ſe diſpoſa à livrer la bataille, & à vaincre ou à périr ; mais il ne fut pas long-tems à éprouver que les bras ne ſervent de rien, quand ils ne ſont pas ſoutenus & animés par le courage ; car à l'approche des deux armées, il ſe trouva tellement abandonné de ce qui lui reſtoit de troupes, qu'il fut obligé de ſe retirer avec un petit nombre de troupes, laiſſant aux ennemis tous les bagages & l'artillerie.

Le victorieux Acheref n'abuſa pas de ſon bonheur ; il envoya au contraire de nouveaux Ambaſſadeurs au Seraskier Achmet pour lui dire, qu'il pouvoit faire re-

tirer tout ce qu'il avoit abandonné dans son camp, parce que tout cela appartenoit aux Musulmans, & qu'il ne croyoit pas qu'il lui fût permis d'en rien prendre : ajoutant qu'il ne vouloit pas être regardé comme un voleur qui venoit enlever le bien d'autrui, mais comme un Monarque, qui venoit prendre possession de sa Couronne, après avoir établi par un acte si nouveau de sa générosité, sa souveraineté légitime. Achmet acquiesça d'autant plus volontiers à cette proposition qui lui paroissoit des plus religieuses & des plus gracieuses, qu'à l'espoir de recouvrer les trésors qu'il avoit laissé dans son camp; & ayant fait avancer ses troupes, Acheref fondit sur elles & les tailla en pieces, en se rendant maître de tout ce qui étoit resté dans le champ de bataille : le Seraskier saisit le moment durant cette perfidie, pour prendre la fuite avec quelques-uns de ses Confidens, & il se retira à Kerman-Scia, d'où il envoya ces tristes nouvelles au grand Visir.

On tint d'abord à Constantinople divers conseils de guerre sur cet événement. La résolution fut de mettre en mer six vaisseaux de guerre, pour transporter à Seide, des troupes qui devoient se joindre à celles d'Egypte, pour renforcer l'armée Ottomane. Ensuite on envoya de tous côtés des ordres pour lever des troupes, & on tira entr'autres 20000 hommes de la Bosnie. Enfin on se disposa à former une puissante armée, le Grand Seigneur ayant ou-

vert en cette conjoncture importante tous ſes tréſors.

Le Seraskier Achmet ne fut pas plus heureux avec ce nouveau ſecours, qu'auparavant. Au lieu de pourſuivre cet ennemi naiſſant, il ſe contenta de ſubjuguer la ville d'Amadan, qu'il prit d'aſſaut; enſuite ſe retirant avec une partie de ſes troupes, il aima mieux demeurer dans l'inaction, que de pouſſer ſes conquêtes juſqu'à Iſpahan, qui étoit alors l'unique retranchement d'Acheref; l'autre partie des troupes ſous le commandement d'un autre Bacha, marcha à ſes ordres vers la Georgie, Province du côté du Nord dépendante de Perſe. Celui-ci n'eut pas beaucoup de peine à la ſoumettre. Les Georgiens bien aiſes de ne pas entrer en guerre avec les Turcs, dans un tems où le Royaume de Perſe ſe voyoit tout en combuſtion & ſans maître, ouvrirent d'abord les portes de Teflis, leur ville principale, au Bacha. Après la reddition de Teflis, les Turcs interrompirent tout acte d'hoſtilité, au nouveau bruit qui s'éleva, que le Prince Tamas étoit en pleine marche, pour aller chercher Acheref ſon rival & l'attaquer.

En effet la nouvelle fut véritable, & Acheref Sultan qui s'affoibliſſoit toujours de plus en plus par les petites guerres qu'il faiſoit, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour ſe ſoumettre les Perſes, qui refuſoient de lui obéir, aux avis certains que le Prince Tamas venoit à lui avec une

armée de 12 mille hommes, se défiant de ses propres forces, & d'un échec qui ne pourroit que lui être funeste, usa de sa ruse ordinaire, pour le surprendre. Dans cette vue il signifia au vieux Roi déthrôné, Scia-Sultan-Hussein, sous les menaces de le mettre sous le bâton, d'écrire incessamment à son fils ses premieres volontés de pacification. Il pressa de même les autres grands Seigneurs Persans, qui étoient resté de l'ancien ministere sous la peine de mort, de joindre leurs caracteres à ceux du vieux Roi. Les lettres se dresserent de part & d'autre : elles disoient au Prince, comme les vues d'Acheraf Sultan qui desiroit s'aboucher avec lui, étoient des plus pacifiques ; qu'il étoit véritablement dans l'intention de mettre bas les armes, & de le reconnoître pour son légitime Souverain, sans partager davantage une couronne, que l'armée de Mahmoud lui avoit déféré malgré lui, en le tirant de l'obscurité de sa prison. Acheraf exprima les mêmes sentimens dans une des siennes. Tout partit sous un même pli.

Le Prince Tamas ne douta plus, en recevant ensemble les expéditions, de la sincérité des sentimens d'Acheref, soutenue par la déclaration de son Pere & des autres Grands ; & il fut convenu de nouveau des députations réciproques, & du lieu où ils viendroient s'aboucher en de-çà de la ville de Teihran. Mais le Prince Tamas averti une 2me. fois qu'Acheref Sul-

tan n'attendoit que le moment favorable de l'entre-vue pour se saisir de sa personne, fit faire volte-face à son armée, afin d'éviter le piége que celui-ci lui tendoit, & sans perdre davantage un tems qu'il prévoyoit lui être funeste, il se retira précipitamment vers la province de Corasan qu'il venoit de quitter, en renvoyant l'attaque préméditée à une meilleure occasion.

Son attente ne fut pas long-tems sans être remplie selon son desir, lorsque passant par la ville de Herat, il eut l'heureuse rencontre de Mirza-Tamas, qui n'étoit pour lors qu'un homme de condition médiocre, Persan originaire du même lieu, mais que la fortune destinoit au premier des commandements.

Le grand nom que le noble Hératin s'étoit déjà fait dans l'esprit de ses patriotes, par diverses expéditions d'éclat, dont il s'étoit tiré avec honneur, parvint insensiblement aux oreilles du Prince Tamas, qui fut d'abord piqué de la curiosité de le voir. Comme il eût paru devant lui, sa bonne mine, sa facilité à s'énoncer, tout ce qu'on lui avoit rapporté de son courage & de sa prudence, furent autant de motifs qui lui attirerent ses bonnes graces, & qui l'engagerent dans le désordre où étoit le royaume de s'attacher un homme de ce mérite, si propre à faire les coups de main. Dans cette vue il lui ordonna de le suivre, & pour se l'attacher plus solidement, il lui fit espérer, qu'il ne le laisseroit pas long-tems sans emploi.

En effet peu de jours après le Prince le nomma Capitaine d'une compagnie. De ce poſte, Tamas-Mirza monta par ſon ſçavoir faire à d'autres emplois militaires beaucoup plus honnorables, qui l'approcherent inſenſiblement de plus près de la perſonne du Prince, dont il devint même le Confident le plus intime. Dans cette nouvelle poſition que ſon induſtrie lui avoit ménagée, ayant lieu de mieux développer ſes rares talents pour l'art militaire, il l'aida beaucoup de ſes ſages avis, ſoit dans certains rencontres particuliers ſoit dans ce qu'il méditoit contre Acheref-Sultan.

Entr'autres avis, il fit entendre au Prince Tamas, que pour ſe défaire ſûrement d'un ennemi dont l'objet étoit de lui enlever le Royaume, il étoit de la derniere importance de ne l'aſſaillir, qu'au moyen d'une force beaucoup ſupérieure; qu'il falloit pour cela lui oppoſer des troupes bien diſciplinées; & comme enfin ces troupes devoient ſçavoir ſe ſervir avec avantage des armes à feu.

Le Prince Tamas ouvrit les yeux aux avis d'un homme ſi éclairé, & crut ne pouvoir faire un meilleur choix qu'en jettant les yeux ſur lui pour le metre en état d'exécuter un ſi beau projet, & il lui donna plein pouvoir de faire lever inceſſamment des nouvelles recrues dans toute la Province du Coraſan : il s'acquita avec grand zele de ſa commiſſion: elle lui réuſſit avec tant de ſuccès, qu'on vit bientôt tous les régiments completés & un corps d'armée

de 30 mille hommes, auxquels il s'appliqua de faire apprendre l'usage des armes à feu & du canon, qu'il ne sçavoit lui-même auparavant que par théorie, & par une lecture assidue des Auteurs qui en traittoient.

Dès que le soldat fut au fait de l'usage des armes & du bon ordre de la discipline, qu'il avoit à garder, soit en bataille rangée, soit dans la mêlée, en disputant le terrein avec l'ennemi. Il forma un camp en présence du Prince Tamas, où il fit faire au soldat opposé à un autre, toutes les évolutions pratiquées dans le combat réel. Un exercice de près de trois mois, auquel il avoit journellemment appliqué ces troupes, fit qu'elles réussirent à tout avec facilité.

Le Prince charmé de l'exacte discipline & de l'adresse de cette armée, parut à l'instant être comme dans l'impatience d'en venir réellement aux mains avec Acheref. Il tint d'abord son conseil de guerre, & ayant recueilli les avis, pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire, tous opinerent avec unanimité, qu'il falloit attaquer les Aghüans, & donner le commandement de l'armée à Mirza-Tamas, qui l'avoit disciplinée dans un si bel ordre.

Scia-Tamas, qui l'avoit déjà destiné pour cet important emploi, sans s'en expliquer aux Seigneurs de sa Cour, le nomma sur le champ son Général, & lui ordonna de marcher du côté d'Ispahan, résolu lui-même d'engager une action avec Acheref.

Déjà Scia-Sultan-Hussein, son Pere que Madmoud avec détrôné, étoit décédé dans son Palais, où il avoit été détenu prisonnier; & le Prince son Fils n'avoit plus à craindre que la couronne lui fut disputée de la part de ses freres, que l'usurpateur du thrône avoit massacré.

Lorsque Acheref Sultan fut averti de la marche de l'armée Persienne, sous la conduite de Mirza-Tamas, qu'on appella desslors Tamas Koulikan (qui signifie esclave du Roi Tamas) il se prépara en toute diligence au combat, en lui allant au devant en 1726. Les armées furent en vue l'une de l'autre vers la mi-Mai à cinq jours de distance d'Ispahan. Acheref pour décider promptement les avantages qu'il se promettoit, commença le premier l'attaque; Tamas Koulikan encore plus animé par la présence de son Roi, resista courageusement à ce premier feu, & soutint avec vigueur le choc sans se déconcerter; ensuite il chargea si à propos l'ennemi au moyen de l'exacte discipline de ses troupes, qu'il le battit à plate-couture, & dispersa toute son armée, qui n'eut pour lieu d'asyle que la ville d'Ispahan, qu'il avoit laissé sur le derriere.

Alors Acheref découragé de la perte de ses meilleures troupes, & de la lâcheté des autres qui avoient pris la fuite, n'appréhenda rien tant que d'attendre encore une fois de si braves gens, en engageant une nouvelle action; il désespéra même d'être en état de les joindre avec

avantage ; c'eſt pourquoi il crut que ſon plus court étoit de ſe ménager au plûtôt une prompre retraite vers ſon pays, en tirant du côté de Candahar à l'inſçu des Perſes.

Pour exécuter ſon deſſein dans le ſecret, il couvrit la perte irréparable qu'il venoit de faire, du manteau d'une victoire, qu'il feignit avoir remportée ſur les Perſes, & étant rentré en ville avec tout ſon monde, il fit courir la nouvelle de l'entiere défaite de l'armée du Prince Tamas, à quoi il ajouta, afin de mieux cacher ſon jeu, quelques réjouiſſances publiques.

Les fêtes durerent deux jours, durant leſquels il ramaſſa des richeſſes immenſes, qu'il avoit trouvé ſur le trône de ſon Prédéceſſeur Mahmoud, ou dans les dépouilles des familles qu'il avoit lui-même détruit, pour les faire charger la nuit ſur deux ou trois cens chameaux, qu'il fit en même tems défiler à la tête du reſte de ſes gens, & ſous ſon eſcorte.

Le matin du 3me. jour d'après les réjouiſſances, les Perſes furent bien ſurpris de ne plus voir rouler les Aghüans dans les Carrefours comme auparavant. Dans le ſein d'une profonde tranquillité, qu'ils apperçurent régner dans leur ville, ils s'enhardirent de s'entre-parler contre l'inhibition & défenſe qui leur étoit faite, pour en ſçavoir la raiſon, & conclurent unanimement des uns aux autres, qu'il y avoit néceſſairement quelque choſe qui tenoit de l'extraordinaire au ſujet des Ag-

hüans, & qu'ayant peut-être été battus par leur Prince, ils avoient pris la fuite.

Un préjugé si bien fondé ne tarda pas d'être éclairci, par ce qu'ils entendirent de la bouche des soldats blessés qui n'avoient pas pû suivre. Dès-lors la joie des Perses redoublant, les Principaux d'entr'eux délibérerent d'en informer incessamment le Prince Tamas. De l'allégresse ils passerent au butin des denrées & des meubles que l'ennemi n'avoit pu emporter, & qui regorgerent de toute part, dont la possession demeuroit au premier qui s'en emparoit.

Dans l'entrefaite, le bruit étant parvenu au Prince Tamas, son Général eut ordre de marcher incessamment en droiture à Ispahan, pour atteindre, s'il étoit possible les Fuiards, & se rendre maître au nom du Roi de sa Capitale. Il se hâta d'exécuter ses ordres. Ispahan lui ouvrit ses portes; le Roi s'y rendit aussi quelques jours après. Son entrée triomphante se fit avec des grandes réjouissances parmi les palmes & les lauriers, aux acclamations réitérées d'un Peuple très-affectionné, qui desiroit de rendre hommage à son légitime Souverain, ainsi qu'avoient fait les autres Sujets, qui n'avoient pas gémi sous la tyrannie des Aghüans.

Cependant la poursuite de l'ennemi requérant de la célérité, Tamas Koulikan ne s'arrêta pas à Ispahan: y ayant disposé toutes choses pour la réception du Roi. Le lendemain matin il continua sa mar-

che à la tête de l'armée, par le chemin qu'avoient tenu les Aghüans : & quelque diligence qu'eût fait Acheref, il l'atteignit à Sciraz : celui-ci qui se crut alors perdu sans ressource, usa d'un nouveau stratageme pour se tirer du danger qu'il couroit d'y être enveloppé avec tous les siens.

La ruse dont il se servit pour échapper à la diligence des Perses, fut d'abord de faire mine de vouloir s'y défendre jusqu'au dernier souffle de vie : ensuite de ce feint empressement, il disperſa une partie de ses troupes en divers postes, pour garder toutes les avenues de la ville ; ce qu'ayant fait avec toute l'activité possible, il sortit de nuit avec l'autre partie de ses troupes, pour continuer son chemin avec les trésors. Tamas Koulikan, déjà accoutumé à pareilles ruses de guerre, força d'abord tous ces postes, & après avoir fait passer sous le sabre ce peu de troupes qui les défendoit, d'un même pas il accourut aux Fuiards.

Il ne fut pas long-tems sans joindre les chameaux qui alloient lentement. Il en arrêta une bonne partie ; mais Acheref lui échappa, à cause qu'il avoit pris le devant avec quelques gens d'Elite de son escorte, & qu'il s'étoit enfoncé dans un lieu désert inaccessible à un corps d'armée, déjà harassé par une marche forcée. Cependant ce lieu désert qui lui avoit sauvé la vie, ne la lui conserva pas long-tems, puisque après avoir évité le glaive des Persans, il tomba sous celui du frere de Mahmoud

ſon ennemi capital, qui ayant appris ſa venue, vint à ſa rencontre, & l'écharpa avec tous les gens de ſa ſuite, en s'emparant du reſte de ſes tréſors.

Tamas Koulikan de retour à Iſpahan enſuite de ſon expédition, au lieu de préparer un nouveau triomphe à ſon Prince, en conſéquence de la totale deſtruction du Rébelle, ne penſa plus qu'à ſe parer lui-même des palmes & des lauriers, qu'il venoit de cueillir : pouſſé par une ambition démeſurée de partager les honneurs de ſes victoires avec ſon Souverain, de qui il tenoit ſa haute fortune, il réſolut d'en porter la marque & de ſe faire voir dans Iſpahan avec l'aigrete à ſon turban, de la façon que le Roi de Perſe eſt en coutume de la porter. Ce ſigne diſtinctif de la dignité royale, pris en jalouſie par ſes envieux, fit entrer en ſoupçon les principaux Seigneurs de la cour, & leur donna à penſer, que le Général n'eût formé le pernicieux deſſein d'uſurper lui-même la couronne.

Sa témérité révoltant ainſi les eſprits, fut bientôt déferée au Roi, qui très-indigné d'une conduite ſi hardie, le diſgracia comme il méritoit, & le confina dans ſon hôtel, qu'il lui donna pour priſon, en le faiſant garder à vue.

Quoique Tamas Koulikan ſe vit ainſi déchu de l'amitié de ſon Prince, & fut étroitement reſſerré, il ne fut pas pourtant abandonné de ſes principaux partiſans, & ne déſeſpérant pas de revenir ſur

l'eau du fond de sa prison, par des lettres qu'il fit glisser secrétement au déhors, il sçut si bien ménager les esprits de ses Adhérans, qu'il les engagea bientôt dans une conspiration des plus hardies, qui fut d'arrêter le Roi, en se faisant déférer la couronne, qu'il croyoit mériter par tant de beaux exploits. Ce qu'il tramoit lui réussit parfaitement. Ses partisans ayant saisi le moment favorable, arrêterent le Prince, qu'ils mirent d'abord en lieu de sûreté, ensuite faisant main-basse sur les ennemis principaux de Tamas Koulikan, ils allerent le tirer de sa prison pour le placer sur le trône; alors réfléchissant que s'il acceptoit la couronne, il pourroit s'attirer la haine du Royaume entier, il usa d'une modestie dissimulée en la mettant sur la tête d'un enfant de Scia-Tamas, âgé seulement de six mois, qu'il fit reconnoître pour le légitime Roi, en même tems qu'il fut reconnu lui-même le Régent du Royaume durant la minorité.

Le caractere de régence & de nouvelle création chez les Perses, joint à la déposition du Roi Tamas, fit d'abord élever bien des clameurs de toute part contre Tamas Koulikan: mais ce Général qu'un chacun rédoutoit, comme l'homme le plus capable de conduire un grand dessein, fit bientôt cesser tous les murmures des mécontens, en abattant de nouvelles têtes. Delivré par ces exécutions de la crainte dêtre ébranlé par les

zélés du Royaume, ni de la part des militaires, qui lui étoient très-étroitement attachés, il ne s'occupa plus que de la guerre qui lui restoit à faire avec les ennemis du dehors, afin de réunir au domaine du jeune Roi les Provinces qu'ils avoient usurpé durant les troubles du Royaume.

Son indignation étoit démesurée envers les Russiens, qui sous le prétexte spécieux de chasser les Lesghis de la ville de Sciamarkie, qu'ils avoient enlevé aux Perses, s'en étoient emparés eux-mêmes; neanmoins comme il sçavoit très-bien qu'il lui importoit de se ménager avec eux, il dissimula pour un tems son chagrin, pour se décharger auparavant sur les Turcs, qu'il regardoit comme des voisins plus dangereux, parce qu'ils avoient avancé leur conquêtes bien près de la ville d'Ispahan, en s'emparant d'Amadan.

Aussi dès qu'il vit le calme dans le Royaume par rapport à sa régence, il se mit à la tête de ses troupes, & marcha pour faire cette expédition qui pressoit le plus. Il bloqua très-étroitement Amadan; ensuite il la somma de se rendre. La garnison Turque méprisa d'abord la sommation du Général Persan; mais ne soutenant le mépris que par la lâcheté du soldat, qui réculoit à toutes les attaques des Perses. La ville succomba à l'assaut, & toute la garnison y fut écharpée.

De cette expédition Tamas Koulikan,

ſe tranſporta avec ſon armée ſous les murailles de Babylone, qu'il réſolut d'enlever aux Turcs à quel prix que ce fut; mais cette ville munie d'une bonne forteresse qu'on y voit bâtie du côte de la Perſe, mit à l'épreuve toute la bravoure du Général Perſan, & elle réſiſta avec la même vigueur à toutes ſes attaques, juſqu'à ce que le ſecours qui lui venoit de Conſtantinople fut arrivé.

Le nouveau ſecours qui n'étoit que de dix mille hommes, joint aux troupes du Bacha commandant de la ville, tenta auſſi-tôt de faire une ſortie pour repouſſer les Perſes & les obliger de ſe retirer : ils le furent en effet avec perte; mais Tamas Koulikan ayant depuis ranimé le courage de ſes gens, ſoit par la promeſſe des récompenſes, ſoit par la crainte des châtimens, il battit l'armée Turque, & força la garniſon de rentrer promptement dans la ville.

Après cette opération qui lui avoit ſi bien réuſſi, il ſe reſtraignit à inveſtir Babylone, en faiſant paſſer une partie de ſes troupes en de-là du Tigre, afin de la prendre par famine. Il la réduiſit bientôt à la derniere extrêmité; mais le Bacha craignant la peine du cordon, s'il faiſoit tant que de la livrer, eut recours à un expédient qu'il crut devoir le tirer de ce mauvais pas, & lui conſerver la ville; & ce fut en offrant des groſſes ſommes d'argent au Général pour l'engager par-là à ſe retirer à l'amiable. Tamas Koulikan

accepta les ſommes pour porter les armes vers Tauris, qui lui tournoit plus à cœur de ſoumettre que Babylone, comme étant du domaine légitime de Perſe, & dont les Turcs s'étoient encore emparés.

S'étant donc retiré des murailles de Babylone, il marcha avec toute la diligence poſſible du côté de la province d'Aderbejan, pour réduire à l'obéiſſance cette ville qui en eſt la Capitale. Il l'attaqua en effet avec tant de vigueur que les Turcs effrayés des expéditions que Tamas Koulikan venoit de faire, demanderent à la premiere attaque de capituler. La capitulation ayant été acceptée, la reddition s'en ſuivit, & le Général Perſan y ayant mis une bonne garniſon, retourna ſur ſes pas pour ſe rendre encore une fois ſous les murs de Babylone, ne tenant plus la parole qu'il n'avoit donné au Bacha que pour le tems que la famine déſoloit la ville. Babylone avoit changé dans l'intervalle de Gouverneur, & le nouveau, à l'inſçu de la Porte, étoit bon ami des Perſes. Dès que Tamas Koulikan y eût repris ſa premiere poſition avec ſon armée, il fit ſommer le nouveau Bacha, en lui faiſant entendre que le terme de la parole donnée à ſon prédéceſſeur étant expiré, il n'avoit qu'à lui remettre les clefs de la ville, ſans quoi il le menaçoit de la faire paſſer ſous le ſabre, & lui en particulier de lui faire ſubir la peine du cordon.

Le Bacha effrayé d'abord d'une telle menace, lui exprima les plus ſinceres ſenti-

mens de ſon cœur, décidés depuis longtems pour les intérêts des Perſes qu'il avoit toujours eu pour amis, à l'inſçu de la Porte Ottomane, que cependant ayant certaines meſures à garder, à cauſe des grands biens qu'il avoit dans l'Empire, il le ſupplioit de ſe retirer à ſa priere, de même qu'il avoit fait à l'offre des ſommes de ſon prédéceſſeur. Il lui ajouta enfin combien il ſeroit ſenſible à ſa condeſcendance, eſpérant de le reconnoître en une meilleure occaſion, dès qu'il ne tiendroit point à tant de liens. Tamas Koulikan entendant les expreſſions d'un homme qu'il ſçavoit d'ailleurs être véritablement attaché aux intérêts des Sectaires d'Hali, crut être obligé d'avoir égard au devoir de l'amitié, en laiſſant en paix ce Gouverneur dans la ville. Mais ce qui détermina le Général encore plus à la retraite, c'eſt le renfort conſidérable que la Porte fit partir en toute diligence pour ſoutenir Babylone, & qui jetta quelque crainte dans l'eſprit de Tamas Koulikan. Dans la vue de mettre à profit une attente qui pouvoit lui être funeſte, il marcha pour aller ſoumettre la Georgie. Les Georgiens déjà inquiets de la ſervitude Ottomane, ſous laquelle ils gémiſſoient depuis la perte de leurs plus beaux priviléges, éclaterent aux approches des Perſes avec leſquels ils eurent d'abord des intelligences ſecretes. La reddition de leur ville capitale fut menagée avec tant de prudence, qu'ils obligerent les Turcs de la livrer à Tamas Koulikan ſans coup férir.

Beaucoup de troupes Georgiennes s'étant jointes à celles des Perſes, Tamas Koulikan délibera d'arrêter les hoſtilités, afin de prendre des quartiers d'hyver dans les contrées de la Georgie, & d'aller enſuite faire la conquête de la ville de Sciamakie, dont les Ruſſiens s'étoient emparés, & attendant les beaux jours du printems propres à cette expedition, il la fit précéder d'une ſolemnelle ambaſſade, qu'il députa à la Czarine au nom du jeune Roi, pour lui demander que cette ville & autres bourgs & villages, fuſſent reſtitués à la couronne de Perſe, ſans quoi il ſeroit contraint de les conquérir à la pointe de l'épée, malgré la bonne intelligence qui paroiſſoit devoir régner entre les deux couronnes.

La Czarine, qui ne s'attendoit pas à une ſi prompte déclaration de guerre, en fut fort ſurpriſe, ſur-tout dans un tems où elle ſçavoit que les Turcs occupoient aſſez les Perſes, & ſe voyant preſſée par l'énergique demande de l'Envoyé, elle conclut de ne pas dégoûter ſon maître par un refus, & de ne pas troubler le commerce que ſes ſujets avoient déjà ouvert avec la Perſe, qu'elle prévoyoit lui être d'un ſi grand avantage : elle céda d'abord toutes ſes conquêtes, par une paix ſtable qu'elle ſtipula, en ſe réſervant le ſeul port de Ieresker, voiſin à la ville de Derbent, ſur les côtes de la mer Caſpienne, très-avantageux pour protéger le commerce de ſa nation, & très-

propre à tenir en bride les peuples Lesghis ses ennemis.

Au retour de l'Envoyé, Tamas Koulikan très-satisfait de sa négociation, reprit les armes dans le printems, & s'en alla en droiture à la ville de Cangdia dans la province d'Erivan, qu'il avoit résolu d'assiéger : mais pendant sa marche, ayant appris par des avis certains, que le renfort qu'on disoit être envoyé de la Porte à Bagdat, étoit destiné pour soutenir la province d'Erivan, il crut qu'il ne devoit pas faire volte-face comme il avoit fait auparavant à la priere du Bacha, ni s'allarmer à la vue de cette nouvelle armée qui venoit sans doute s'opposer à ses progrès. Il attendit en effet de pied ferme un peu au-dessus de Candgia ; dès qu'elle fut arrivée à deux jours de distance de son camp, il fit défiler dans la nuit sept à huit mille hommes dans les montagnes voisines, près du chemin que les Turcs devoient tenir, & qui demeurerent cachés dans les vallons sans qu'on s'en apperçût. Les armées n'étant plus distantes l'une de l'autre que de la portée du fusil, Tamas Koulikan ne tarda pas à commencer l'attaque ; à mesure qu'on fut engagé dans l'action, les dix mille hommes en embuscade prirent en même tems les Turcs par derriere, & ils les battirent avec vigueur, en leur tuant la plus grande partie de leurs troupes qui se trouvoient entre deux feux, sans compter le grand nombre des prisonniers qu'ils leur firent, en se rendant maî-

tres du champ de bataille, de tout le bagage & de tous les trésors qui y étoient. Cette victoire remportée par les Perses sur les Turcs, fut si complete, qu'on assure que depuis un siécle ils n'avoient pas fait une perte pareille; il y eut parmi les morts un Bacha, & deux autres faits prisonniers.

Depuis cette victoire des Perses remportée au commencement d'Avril 1735, Tamas Koulikan s'est emparé de la ville de Candgia, & ce redoutable Général à la tête d'une formidable armée, continue ses conquêtes du côté d'Erivan. Comme la Porte Ottomane est fort allarmée de sa bravoure, elle prétend à quel prix que ce soit, conclurre bientôt une paix solide avec ce Général : d'autant plus que les troubles de Turquie vont toujours en augmentant du côté de Bagdat. Les Arabes ayant depuis peu déclaré la guerre aux Turcs alliés avec les Persans; ce qui a donné lieu à cette déclaration de guerre, c'est une exécution de deux Princes Arabes; dont le Bacha de Babylone a abattu les têtes; & des lettres de cette année du 22 Avril écrites de cette ville portent, qu'ils faisoient le siége de la ville, de Bassora : peut-être s'en sont-ils emparés de l'heure qu'il est? La suite nous apprendra la fin de cette guerre, que le Grand Seigneur desire lui-même de terminer par toute sorte de moyen, & qui lui cause tant d'inquiétude, par rapport aux avantages que Tamas Koulikan remporte encore tous les jours par ses armes victorieuses.

FIN.

